

**Brigade Mondaine
[269] – Au bonheur
des hommes**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

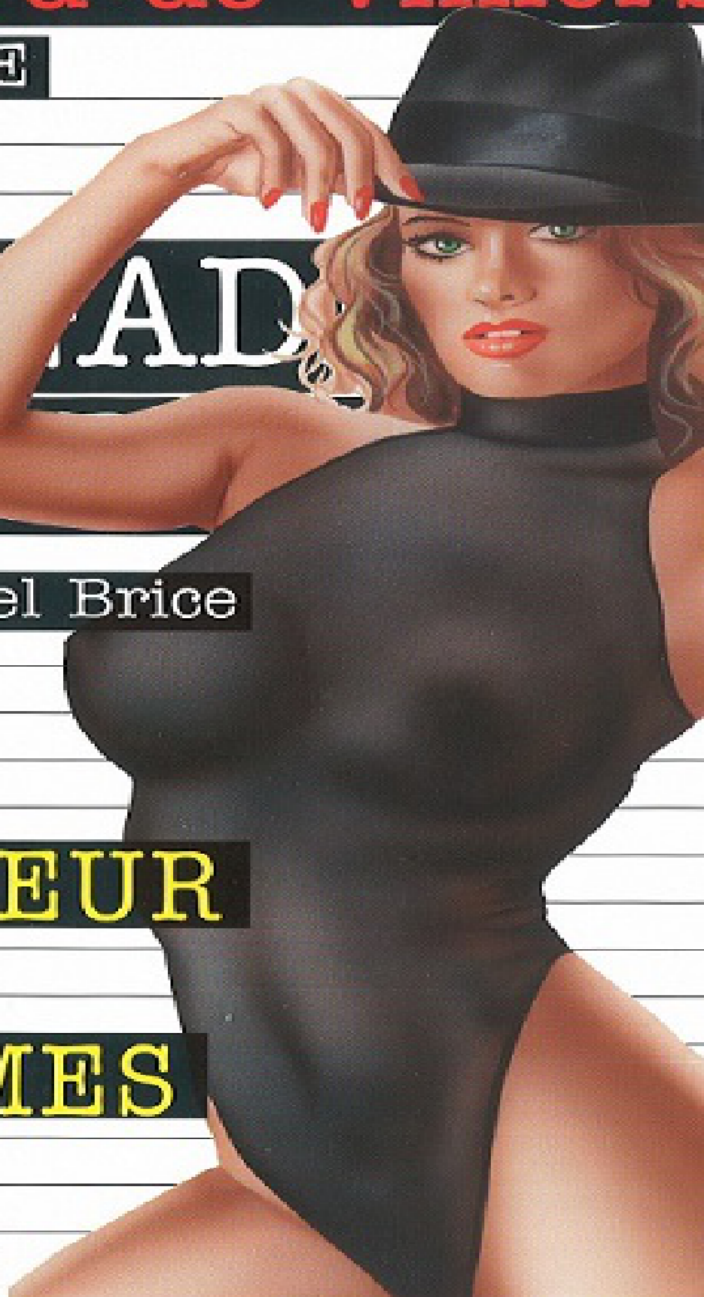
PRÉSENTE

BRIAD
MO

Par Michel Brice

AU
BONHEUR
DES
HOMMES

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°269)

AU BONHEUR DES HOMMES

VAUVENARGUES

CHAPITRE PREMIER



Derrière son bureau, une longue table de verre fumé, très moderne, Hervé Décrieux s’impatiait. En général il était plutôt à l’écoute de ses patients. Mais madame Duval commençait sérieusement à l’emmerder avec ses questions.

Il lui avait pourtant tout expliqué. Ils avaient les photos de simulation. Ils avaient choisi, d’un commun accord, le profil de son futur nez. Alors, qu’est-ce qu’elle avait à tergiverser encore ? Surtout aujourd’hui !

Madame Duval, qui s’était déjà fait refaire les seins, tirer le ventre, tenait la photo entre ses mains, l’approchait de ses yeux, la reculait, penchait la tête.

— Oui... bien sûr... Mais vous ne croyez pas qu’un peu plus creusé ici ferait plus naturel ?

— Non. Le nez serait trop aplati. On verrait tout de suite que le bistouri est passé par là.

Elle se récria.

— Oh non, surtout pas !

Elle reposa la photo sur la table.

— Bon... eh bien, je vous fais confiance.

— Comme d’habitude ?

Elle sourit.

— C'est cela. Comme d'habitude.

Ouf, enfin ! Il prit la photo, la rangea dans le dossier de la cliente.

— C'est gentil à vous. Vous verrez, vous ne serez pas déçue.

— Je ne l'ai jamais été, docteur.

Alors, pourquoi l'emmerdait-elle ? Elle avait du temps à tuer, certainement.

Elle referma son sac de croco, se leva.

— Vous savez que mon amie madame Darfeuil est ravie de sa poitrine. Des seins de jeune fille, acheva-t-elle dans un rire cristallin.

Hervé s'était levé et lui tendait son manteau de vison dark.

— C'était ce qu'elle voulait.

— À son âge !... Enfin...

— Nous avons donc dit dans une semaine. Les admissions se font jusqu'à 16 heures. L'intervention aura lieu le lendemain matin. Ensuite, je vous garde 48 heures et tout sera dit.

Il la raccompagna jusqu'à la porte.

— Tout se passera très bien.

Elle lui dédia son plus joli sourire en lui tendant la main.

— Je n'en doute pas une seconde.

Il se pencha sur les doigts manucurés, y déposa un baiser.

— Valérie ! appela-t-il.

Sa secrétaire émergea de son petit bureau.

— Raccompagnez madame Duval. Vous lui avez bien donné tous les papiers, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, docteur.

— Parfait ! Chère madame, je vous attends le 14.

Il la regarda s'éloigner dans le couloir de la clinique avant de faire demi-tour et de regagner son bureau dans lequel il s'enferma.

Sa clinique de chirurgie esthétique marchait du feu de dieu. Grâce à son charisme (les femmes l'adoraient. Toutes lui faisaient du charme, espérant l'attirer dans leur lit), grâce également à son talent, son doigté de chirurgien. Il lui suffisait de regarder le ou la patiente entrer dans son bureau pour savoir, immanquablement, ce qu'il fallait rectifier dans le visage ou la silhouette.

De nouveau installé à sa table, il en ouvrit le tiroir et sourit en contemplant la photo qui s'y étalait. Un homme dans la trentaine, brun, les cheveux ondulés couvrant la nuque, un regard bleu clair et des dents étincelantes de blancheur, découvertes dans un sourire qui creusait de légères fossettes dans les joues.

Hervé prit son téléphone et composa un numéro. Celui-ci, il ne l'avait pas inscrit dans la mémoire de l'appareil. Trop personnel.

— Oui... c'est moi.

— Je me demandais si tu allais m'appeler, répondit l'homme à la photo.

— Excuse-moi. Une cliente enquiquinante. Une angoissée qui a toujours une question après une autre. Tu ne doutes pas de moi, tout de même ?

— J'ai toujours peur quand tu n'es pas là.

— Voyons, Fabien...

— Désolé. Moi aussi j'angoisse.

— Il n'y a vraiment pas de quoi.

— Pour moi, si. Tout cela est si important. Et si brusquement, tu changeais d'avis ?

— Fabien, tu m'insultes là ! se récria Hervé.

— Pardonne-moi. Je suis stupide. Allez, arrive.

— Encore quelques paperasses et je saute dans la voiture. Je te rejoins directement à l'appartement.

— Je t'aime.

— Moi aussi.

Il raccrocha, déposa un baiser sur le bout de son index qu'il posa ensuite sur la photo avant de refermer le tiroir.

Il rangea quelques papiers, consulta son agenda pour le lendemain et enfin se leva. Il prit son pardessus, sa serviette de cuir et referma la porte du bureau derrière lui.

— Valérie, je me sauve.

— Mais, docteur... vous avez promis de rendre visite à madame Arnoul... le fessier du deuxième.

— Oh ! soupira Hervé, les épaules soudain tombantes.

Il réfléchit quelques instants. Fabien s'impatientait et lui aussi. Et merde !

— Dites-lui que je m'excuse, une urgence... Elle comprendra...

— Ça, j'en doute, marmonna la secrétaire.

— Envoyez-lui le docteur Tigney. Elle l'adore.

— Vous aussi, elle vous adore. Et c'est vous qui l'avez opérée.

— Oui... eh bien, c'est comme ça.

Il ne discuta pas davantage, planta là Valérie, et fonça vers la porte vitrée en traversant le hall au pas de charge.

Sa BMW noire était garée deux rues plus loin. La clinique Décrieux était dans le 16^e arrondissement de Paris, derrière le jardin du Ranelagh, dans un ravissant hôtel particulier qu'il avait acheté voici 5 ans.

Il longea le jardin. À cette heure-ci, quelques mamans y traînaient encore, malgré le froid ; les enfants couraient ou jouaient au ballon. Dès la nuit tombée, le jardin était fréquenté par une faune d'un tout autre genre. C'était un rendez-vous privilégié des homosexuels, assurés de trouver ici ce qu'ils cherchaient.

N'était-ce pas en traversant le jardin, un soir, qu'il avait rencontré Fabien ? Une rencontre qu'il croyait éphémère, rapide, comme toutes les autres. Des rencontres à la sauvette, dans la honte et la culpabilité. Une rencontre qui aurait dû, ou aurait pu, s'arrêter là, comme les précédentes.

Mais le destin en avait décidé autrement. Hervé bénirait toujours ce 13 juillet quand Valérie avait fait entrer dans son bureau cet homme brun, très fin, avec son visage enfantin.

Leurs tressaillements respectifs avaient été simultanés. Ils s'étaient reconnus, instantanément.

— Je ne vous cherchais pas, je vous assure, avait tout de suite plaidé Fabien. C'est le hasard.

— Un hasard heureux ? avait demandé Hervé, la bouche soudain sèche.

— Très heureux.

Ils s'étaient regardés et avaient su, tout de suite, que cette seconde rencontre, serait définitive.

Fabien se trouvait trop mince. Il voulait des pectoraux que la musculation tardait à lui apporter. Il s'était déshabillé. La vue de ce torse nu, de cette peau satinée, légèrement dorée grâce aux UV, avait chamboulé Hervé. Doucement, avec une certaine hésitation, il avait approché sa main, caressé cette peau. Leurs yeux s'étaient accrochés. Chacun y lisait le désir de l'autre. Et c'est tout naturellement que leurs lèvres s'étaient unies. Six mois avaient passé depuis, et ce souvenir remuait toujours autant Hervé.

Il traversa la rue Octave Feuillet et cliqua sur ses clés pour ouvrir les portières de la BM.

Il lui fallut une bonne demi-heure, une certaine dose de patience, une conduite sportive et audacieuse, pour rejoindre le quartier du Marais, à l'est de Paris.

L'appartement se trouvait dans une petite rue, derrière la place des Vosges. Un petit hôtel particulier vendu par lots. Ils avaient acheté deux pièces au dernier étage. Deux pièces, pas très grandes, mansardées avec poutres. Leurs goûts étant similaires, ils n'avaient eu aucune peine à trouver ce qui meublerait leur nid d'amour.

— Ah ! enfin, s'écria Fabien en lâchant le tournevis qu'il tenait pour se précipiter vers Hervé.

La porte à peine fermée, ils s'étreignirent. Leurs bouches, impatientes, voraces se prirent avec violence. Les langues s'entremêlaient avec vivacité.

Une soif égale de l'autre les tenaillait.

Hervé se détacha de son compagnon. Son bras entoura les épaules.

— Alors, on en est où ? demanda-t-il en inspectant l'état des travaux.

— J'accroche les derniers tableaux. Cette gravure, que nous avons trouvée sur les quais, tu as bien dit que tu voulais qu'elle soit, là, face à la fenêtre ?

— Et toi, qu'est-ce que tu en dis ?

Fabien lui jeta un regard énamouré.

— Tu sais bien que je suis toujours d'accord avec toi.

— Mais non ! protesta Hervé. Il faut dire ce que tu penses.

— Je pense que tu as choisi la bonne place...

Il se colla à son amant en continuant :

— ... et que pour l'instant, je m'en fous complètement.

Ses mains se débattaient avec la ceinture du pantalon d'Hervé. Celui-ci se laissait faire. Il adorait cette fébrilité. Fabien étant venu à bout des résistances de la ceinture, puis de la fermeture Éclair, le pantalon tomba sur les chevilles d'Hervé. Les doigts de Fabien s'insinuèrent sous le caleçon à rayures bleu et blanc.

— Tu as mis celui que nous avons acheté ensemble ? s'extasia-t-il.

Les mains d'Hervé entrèrent à leur tour en action.

— Il me semble que je t'en avais acheté un également. Voyons voir...

Il fut plus expert pour faire tomber le jean.

— Eh bien... s'étonna-t-il d'une voix déçue. Il ne te plaît pas ?

— Idiot, bredouilla Fabien en se pâmant contre Hervé. Il me plaît tellement que je le mets tous les jours. Mais, de temps en temps, il faut le laver.

Leurs mains se croisèrent, chacun allant chercher le sexe de son partenaire. Ils avaient encore, parfois, l'impatience des rencontres furtives. Hervé s'arrêta brusquement et prit la main de Fabien pour l'éloigner de son bas-ventre.

— La chambre est prête ? souffla-t-il contre sa bouche.

— Elle nous attend.

D'un coup de pied, ils se débarrassèrent de leurs pantalons. Main dans la main, ils quittèrent le salon et entrèrent dans une pièce plus petite, dans laquelle un immense lit tenait la moitié de la place. Fabien s'y jeta à plat ventre, les bras écartés, offert.

Hervé, debout contre le lit, admirait. Quel beau petit cul qui donnait des envies. Se laisserait-il un jour de cet homme qui le détournait de sa vie actuelle ?

Il s'agenouilla, caressa les fesses de Fabien, avant de les pétrir des deux

maines avec énergie. Il les écartait, mettant à nu une morphologie plus intime. Il se pencha enfin, passa un bout de langue dans la fente, remonta le long des reins, provoquant des frissons qui striaient la peau de Fabien.

Son sexe raidi par le désir se balada lentement sur les deux mamelons rebondis avant de trouver son chemin. Fabien eut un soupir heureux et tendit ses fesses quand Hervé le pénétra...

Une jouissance forte, un plaisir intense qui les laissait, l'un comme l'autre, au bord de l'évanouissement. Longtemps, après le rut final, ils restèrent collés ensemble, leurs souffles reprenant un rythme normal.

Enfin, Hervé se détacha lentement de son amant. Fabien eut un petit cri quand le sexe au repos s'extirpa de son corps. Hervé se rejeta sur le côté et passa doucement la main sur les reins de Fabien, toujours à plat ventre.

— Qu'est-ce qu'il y a à boire ? demanda-t-il après quelques minutes de récupération.

— Jus d'orange, coca, gin.

— Tu en veux ? fit-il en se levant.

— Gin/coca.

Hervé entra dans le salon. Une cuisine américaine y avait été aménagée. Il ouvrit le réfrigérateur, y prit deux canettes de coca et confectionna la mixture. Puis, il revint dans la chambre avec les deux verres.

Assis sur le lit, côte à côte, ils burent en silence, appréciant la fraîcheur du breuvage qui calmait leurs sens échauffés. Fabien après une dernière gorgée, posa enfin la question fatidique qui lui brûlait les lèvres depuis l'arrivée d'Hervé.

— Tu as parlé à ta femme ?

— Non, dut avouer Hervé.

— Mais qu'est-ce que tu attends ?

— Tu crois que c'est facile ?

— Non, je sais bien. Mais tu ne vas pas me laisser dans cet appartement tout seul. Ce n'était pas convenu comme ça. Je refuse que ce soit une garçonnière ou un baisodrome.

Le bras d'Hervé l'entoura et le plaqua contre lui.

— Ça n'a jamais été dans mes intentions, et tu le sais.

— Alors, il faut lui dire. Nous pouvons emménager dès demain. Nous n'attendons que ton bon vouloir.

— Ce soir, promis.

Hervé déposa un léger baiser dans le cou de son amant.

— J'en ai autant envie que toi.

Hervé rentra tard ce soir-là.

— Je ne t'ai pas attendu, grommela Ghislaine, son épouse, avachie dans le canapé devant une série télé.

— Tu as bien fait. D'ailleurs, je n'ai pas faim.

— Tu as dîné dehors ?

— Non, non... éluda-t-il en ôtant sa cravate.

À contrecœur, il déposa un baiser ultraléger sur le front de sa femme avant de passer dans la chambre. Son regard glissa sur le grand lit qui lui faisait horreur. Il ne s'attarda pas et entra dans la salle de bains. Il se déshabilla et passa sous la douche. Ghislaine verrait sa série jusqu'à la fin, il le savait. Il lui dira qu'il la quitte quand elle viendra se glisser dans le lit à ses côtés et qu'elle aura éteint la lumière. Dans le noir, ce sera plus facile.

L'eau dégoulinait agréablement sur son dos. Il ferma les yeux, tendit son visage au jet, frictionna ses cheveux blonds avec un shampoing. Il voulait se laver de toutes ces années tièdes auprès d'une femme qui ne l'avait jamais vraiment transporté d'extase.

Mais ces années avaient été nécessaires avant qu'il ne s'avoue son homosexualité et qu'il ose, enfin, la vivre. Ce qu'il croyait n'être que des caprices dans une vie morne, devenait, après la rencontre avec Fabien, la seule vie possible. À 40 ans, il se sentait l'âme d'un collégien. Rien ne comptait plus que vivre pleinement son grand amour.

Il arrêta l'eau, se pelotonna dans une sortie de bain en éponge grise. Le miroir en pied lui renvoyait l'image d'un homme encore jeune, beau.

On lui avait souvent fait des propositions de mannequinat. Il s'expliquait mieux, maintenant, son côté précieux. C'était l'homo qui perçait sous la carapace factice d'hétéro.

Il enfila un pantalon de pyjama et éteignit la salle de bains avant d'en sortir. Avec Fabien, il dormirait tout nu, serré contre lui.

Dans la chambre, la lampe de chevet était allumée et Ghislaine était allongée dans le lit. Il sursauta, comme pris en faute.

— Ah ! Tu es déjà là, marmonna-t-il.

Il se glissa à ses côtés, en prenant soin de ne pas la toucher. Mais Ghislaine approcha et se colla à lui. Elle était nue. Pour une surprise, c'en était une et pas des plus agréables.

Comme elle cherchait à l'embrasser, il détourna la tête. Elle n'en fit pas cas et continua ses travaux d'approche. Elle avait passé une jambe par-dessus les siennes et frottait sa cuisse contre son bas-ventre, espérant faire grossir et vibrer le « marmot ».

Ne voyant rien venir, elle rejeta le drap et se pencha au-dessus de lui. Ses doigts flattèrent le membre qui décidément ne voulait rien entendre.

— Monsieur n'est pas décidé aujourd'hui ? murmura-t-elle. On ne peut pas dire que je te fasse beaucoup d'effet.

— Je suis fatigué, s'excusa Hervé.

Ghislaine eut un rire graveleux.

— Tous les mêmes, hein ? Il n'y a que les pipes qui vous excitent ? Alors, nous allons employer les grands moyens.

Mais aucune femme, en tout cas pas la sienne, ne savait faire une fellation comme un homme.

Ghislaine glissa lentement le long du corps immobile de son mari. Sa bouche happa le sexe et le travailla avec les dents, les lèvres, la langue. Il fermait les yeux, se retenait pour ne pas la prendre aux épaules et l'éjecter brutalement hors du lit.

Peu à peu, l'entêtement de sa femme, eut raison de sa passivité et de son aversion. Il imagina le beau Fabien et l'effet fut instantané. Son membre gonfla, se dressa dans la bouche de Ghislaine qui faillit étouffer.

Elle se releva et voulut le chevaucher pour s'empaler sur ce sexe qui répondait à son désir.

Mais Hervé voulait vivre son fantasme jusqu'au bout. Sans ménagement, il la bascula sur le lit, la fit mettre à genoux et, écartant son fessier, il pointa l'orifice sombre et s'y ficha d'un seul coup d'un seul, arrachant un cri à Ghislaine.

Il la besogna vite fait, avec violence et se rejeta sur le côté, haletant. Son épouse s'affaissa sur le lit, encore étourdie de l'assaut qu'elle venait de subir.

— C'est la première fois que tu me prends comme ça, murmura-t-elle. Pourquoi ? C'est comme si tu n'avais plus aucun respect pour moi.

Il faillit s'étrangler de rire. Qu'est-ce que le respect venait faire là-dedans ? Ghislaine avait des réactions très XIX^e siècle !

— Mais non, bredouilla-t-il. Ça n'a rien à voir avec le respect. Il s'agit d'autre chose.

Ghislaine fronça les sourcils. Allongée sur le dos, sans bouger, elle articula :

— T'es allé voir les putes ?

— Arrête de te faire des idées.

— Alors, tu as une maîtresse qui te fait des trucs pas possibles.

C'était le moment... Hervé avala sa salive.

— Pas une maîtresse...

Ghislaine attendait la suite, le cœur battant.

— Un amant, acheva-t-il dans un souffle.

Ce fut comme un coup de massue. Une lame effilée vrilla son estomac.

Elle eut envie de hurler : « non, ça ne va pas recommencer ! »

Hervé prit une grande inspiration.

— Ghislaine, je ne te ferai plus l'amour, ni de cette façon, ni d'une autre.

Elle se redressa, attendant la suite.

— Je te quitte.

Elle le dévisageait, sans trop réaliser.

— Tu plaisantes ; je ne te crois pas.

— Tu as bien entendu. Je te quitte pour un homme.

Ghislaine eut un petit rire cassé.

— C'est une blague !

Elle se jeta hors du lit.

— Non. Je suis homosexuel. Il y a longtemps que je le sais. Ça aurait pu durer comme ça, tout le restant de notre vie. Mais j'ai rencontré un homme que j'aime.

— Faut-il que je comprenne que tu me trompes depuis des années avec des hommes ?

— Oui, c'est cela.

Elle se sentit soudain sale, souillée. Ce moment de dégoût passé, elle faisait son possible pour imaginer, mais c'était au-dessus de ses forces.

— Toi, homo ?

Puisqu'il fallait lui mettre les points sur les « i ».

— Enfin, Ghislaine, regarde-toi. Tu es si peu féminine. Tu as des épaules de déménageur, tu es grande, forte, bien campée sur tes jambes robustes. Pourquoi crois-tu que je t'ai choisie ?

— Oui, fit-elle avec amertume. Certainement pas parce que je suis un sexe symbole.

Que pouvait-il ajouter de plus ? Il avait déballé, d'une traite, tout ce qu'il mijotait depuis des mois. S'en était-il fait des discours, prévoyant des hurlements, des pleurs, des bagarres à coup de mots et d'insultes.

Au lieu de cela, Ghislaine semblait écrasée par la révélation.

Elle ne bougeait pas, les yeux au plafond, les bras le long de ce corps qu'il n'aurait plus à satisfaire.

Dans la tête de Ghislaine le manège des idées noires tournait à grande vitesse, emballé par des souvenirs qu'elle croyait à jamais perdus et qui remontaient du fin fond de sa mémoire, comme des méduses gluantes pour se coller à son esprit et n'en plus partir.

Quand Hervé la serrait dans ses bras, quand son sexe s'insinuait dans son vagin, c'est à un homme qu'il rêvait... Maman... tout recommençait...

Brusquement, un dégoût incommensurable lui monta aux lèvres.

Elle se leva précipitamment, courut jusqu'à la salle de bains et vomit. Puis, elle se rinça la bouche, passa un gant de toilette mouillé sur son front en sueur.

Elle resta prostrée de longues minutes, les deux mains agrippées au lavabo avant de se redresser. Le miroir lui renvoya l'image d'une femme blême, les yeux cernés.

À pas lents, elle revint dans la chambre.

— Et tu me quittes quand ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Je quitte cet appartement dès demain. Et je reviendrai chercher mes affaires dans quelques jours.

Sans rien ajouter, elle prit son oreiller, ouvrit l'armoire, en tira une couverture et sortit de la chambre.

CHAPITRE II



C'était la première vraie nuit de printemps. L'air était doux, pas un souffle de vent. Un ciel étoilé, mais vide de toute lune, que ce soit croissant, pleine ou dans un halo. Une vraie nuit pour draguer.

Les mains crispées sur le volant de la Golf verte, elle roulait vite sur les boulevards extérieurs. À 23 heures, il n'y avait guère de circulation sur les maréchaux. Surtout que ce soir, la télé diffusait un match de foot très important. Une rencontre avec quel pays déjà ? Le foot était bien le dernier de ses soucis.

À la porte de la Muette, elle mit son clignotant, bifurqua à gauche, vers le jardin du Ranelagh. Il y avait bien d'autres lieux de rendez-vous pour les homos dans Paris, mais pour l'instant c'était le seul de sa connaissance. Que l'on soit homo ou hétéro, quand on était Parisien, on savait que dans le jardin du Ranelagh, à la nuit tombée, il ne fallait pas se balader avec les enfants.

La Golf se rangea en douceur le long du trottoir de l'avenue Ingres. La conductrice coupa le moteur et resta quelques instants assise, les mains à plat sur le volant, le regard vague.

Puis, brusquement, elle ôta la clé de contact, ouvrit la portière et sortit. Sur la banquette arrière, il y avait un pardessus noir qu'elle prit et enfila, puis un chapeau, un feutre à larges bords, aussi féminin que masculin. Elle tordit la

masse de ses cheveux bruns, en fit un chignon haut sur le sommet du crâne qu'elle coinça sous le feutre enfoncé jusqu'aux yeux.

La voiture fermée, les mains dans les poches, elle se dirigea vers les jardins, d'un pas long et mesuré. Le visage caché sous le Borsalino, emmitouflée dans le pardessus sombre, on ne pouvait voir ni ses traits, ni sa silhouette.

Elle en fit d'abord le tour, ne se décidant pas à prendre une des allées sablées qui serpentaient entre les bosquets de verdure. Le quartier était calme. On aurait pu croire le jardin désert. Mais elle savait qu'il n'en était rien.

Au deuxième tour, elle croisa un autre homme qui, comme elle, rôdait. Cette rencontre la décida. Elle se glissa enfin entre les bosquets.

Sur les bancs, certains attendaient, muets, immobiles. Des ombres furtives apparaissaient au détour d'une allée. Certaines allaient l'une vers l'autre pour former un couple, le temps d'une brève copulation, pour se séparer et repartir vers une nouvelle conquête.

Dans la nuit grise, sous la faible lueur des étoiles et des rares lampadaires, elle distinguait des regards appuyés auxquels elle ne répondait pas, décourageant les postulants à une petite séance de baise.

Elle avait décidé de laisser venir. Non ! Elle ne ferait pas le premier pas. Elle s'en sentait bien incapable. Devant, venant à sa rencontre, un homme, moulé dans un pantalon brillant (sans doute du latex ou du cuir) les mains dans les poches, approchait lentement d'une démarche savamment déhanchée. Il stoppa à un mètre.

— Bonjour, murmura-t-il.

La bouche était pulpeuse, prometteuse de caresses, le regard de velours, le corps cambré pour faire ressortir le sexe qui prenait difficilement sa place dans le pantalon serré.

La femme s'était arrêtée. Elle scrutait le dragueur. Non, décidément trop jeune. Impossible. Elle répondit, du bout des lèvres :

— Salut...

Et passa son chemin. Nouveau tour dans les allées sombres. Des couples enlacés, des gémissements, des soupirs, des chairs dénudées, claires dans la nuit. Elle passa près d'un couple. Une main se tendit, agrippa son bras.

— Viens... fit une voix rauque de plaisir.

L'autre main tenait fermement un sexe dressé qu'elle manipulait avec rudesse. Le partenaire ahanait, la tête renversée au risque de se faire péter les cervicales. Son regard se posa sur elle ; sa langue sortit des lèvres gonflées, s'agita furieusement en sa direction, l'appelant à participer aux agapes.

D'un mouvement brusque, elle se dégagea, mais resta là, à regarder les deux homos. Pensant avoir à faire à un voyeur, ceux-ci se positionnèrent de façon à ce qu'elle n'en perde pas une miette. Le second sexe apparut à son

tour. Une main s'en empara.

Fascinée, la femme regardait ces deux pieux dont la chair claire miroitait dans la nuit. C'était comme deux épées qui se cherchaient, se caressaient, se frappaient. Et soudain, un des deux partenaires se baissa, aspira le membre gonflé, l'engloutit pour le sucer énergiquement. L'autre donnait des coups de reins en laissant échapper des plaintes heureuses.

En saccades convulsives, un jet de sperme jaillit, aspergea le visage de l'homme à genoux.

Sa langue lécha le gland jusqu'à la dernière goutte. Puis, il se redressa lentement et regarda l'homme statufié devant eux.

— Ça t'a plu ? demanda-t-il doucement.

Pour toute réponse, l'inconnue tourna les talons et s'enfonça un peu plus avant dans les jardins. Les mains au fond des poches se crispaient si fort que les ongles entraient dans la paume. Sa bouche avait pris un pli mauvais, les lèvres minces se serraient davantage, comme pour retenir tout cri.

Un banc vide l'accueillit. Ses jambes tremblaient. Elle avait besoin de retrouver son calme. Bientôt, à sa droite, le gravier crissa sous un pas. Une silhouette déboucha de derrière le bosquet. Le nouvel arrivant marqua une légère pause en la découvrant sur le banc avant de venir y prendre place à son tour.

— Bonjour... murmura-t-il.

La femme répondit sur le même ton. L'inconnu glissa plus près. Il avait un blouson de cuir, un jean et un foulard de soie autour du cou. Il ne paraissait pas grand, assez frêle. Sa cuisse frôla celle de la femme qui ne broncha pas. L'inconnu se pencha pour tenter de voir à qui il avait à faire.

— Si tu redressais ton chapeau, chuchota-t-il. Je voudrais admirer ta petite gueule. Tu m'as l'air bien jeune.

Elle ne répondit pas.

L'inconnu se fit plus pressant et s'accola vraiment contre lui pour chuchoter près de son oreille :

— Ôte ton chapeau.

— Sûrement pas, répondit la femme sur le même chuchotis.

— Dommage...

Sa main se posa sur la cuisse, la palpa, remonta lentement jusqu'à la braguette. Elle sortit enfin de son immobilisme et se leva brutalement.

— Pas ici, murmura-t-elle.

Et, sans attendre la réponse, elle traversa l'allée en direction d'un bosquet assez touffu. L'inconnu la suivit en souriant. Un original qui allait lui faire des trucs pas possibles, ou alors, un novice. Ça n'était pas pour lui déplaire non plus.

Quand ils furent à l'abri, à moitié enfouis dans le taillis, l'inconnu le plaqua contre son dos. Sa main partit, impérieuse, vers le fessier qu'elle tripota allègrement.

— Attends, chuchota la femme au chapeau.

Elle se dégagea, fit face à l'inconnu et le retourna pour se trouver dans la position inverse.

— C'est moi qui dirige, chuchota-t-elle.

— Comme tu veux, mon chou. Moi, j'aime les initiatives.

La main de la femme glissa dans l'entrejambe et attrapa le sexe qui, déjà, gonflait le jean à le faire craquer.

— Oh oui... tu peux y aller, articula l'inconnu d'une voix altérée par le désir.

Il renversait la tête contre son partenaire. Celle-ci, de sa main libre, défit le foulard de soie qui chuta dans l'herbe de la pelouse.

Ça commençait à devenir rudement bon ! L'inconnu ouvrit la bouche pour exhaler un soupir de contentement, mais ce fut une grimace qui déforma son visage.

Il oublia instantanément ce désir qui montait pour porter les deux mains à son cou et tenter de desserrer le cordon qui soudain l'étranglait. Il aurait voulu crier. Mais aucun son ne sortait plus de sa gorge. Il se démena en vain. Son agresseur, plus grand, ne relâchait pas son étreinte mortelle.

Putain de vie... fut sa dernière pensée.

Comme une chiffre molle, il s'écroula sur le gazon. La femme ne perdit pas de temps. Elle poussa, tira le corps sous le bosquet. Puis elle sortit un papier, y griffonna un mot, déposa le papier sur le corps, et, relevant le col de son pardessus, elle s'éloigna du pas tranquille de celui qui a accompli son devoir.

*

* *

Aimé Brichot fut le premier sur les lieux. Le patron l'avait tiré du lit au petit jour. Ce matin, il faisait plutôt frisquet. Saleté de printemps qui tardait trop.

Dans la voiture, il avait passé un coup de fil à sa flèche Corentin. Lequel avait bâillé, mal réveillé.

Il arriverait en retard, avait-il prévenu.

— Encore une nuit de débauche ? avait raillé Aimé.

— Une nuit bien remplie, avait corrigé Corentin.

Parfois, Aimé lui enviait son statut de célibataire qui lui permettait de

batifoler à gauche et à droite. Mais aurait-il été dans le même cas, il était loin d'avoir la plastique de Boris Corentin. Les filles l'auraient zappé, c'est sûr ! Donc, pas de regret. Vive le mariage et la paternité !

Brichot remonta, d'une main, le col de son blouson, d'un index ses fines lunettes, et avança dans le jardin. Un périmètre était délimité par les banderoles plastiques de couleur, derrière lesquelles s'agglutinaient les badauds, toujours friands de sensationnel avec lequel ils pourraient briller au bureau dans une heure.

— Bonjour, capitaine, salua un agent en uniforme. C'est par ici que ça se passe.

Brichot le suivit jusqu'au milieu du jardin. Ils contournèrent le bosquet. Le cadavre gisait tel que le promeneur l'avait découvert au petit matin. Voilà ce que c'est que d'avoir un chien ! Ça vous expose à de macabres découvertes.

L'homme était recroquevillé sur lui, à genoux. Sur son blouson, une pancarte était posée sur laquelle on pouvait lire, tracé au feutre noir en grosses lettres d'imprimerie : « salauds. »

— Au pluriel..., s'étonna Brichot.

— Sans doute quelqu'un d'illettré, expliqua l'agent.

Aimé le remercia d'un sourire crispé. Un sourire qui se détendit quand son regard capta la silhouette d'athlète de Boris Corentin qui approchait.

— Ça va. Un retard acceptable, marmonna-t-il.

— Alors, on a quoi ?

— Un malheureux que la quête d'amour a tué.

— L'amour ravageur !

Boris s'accroupit, retourna le corps. Les yeux exorbités, grands ouverts, le scrutèrent, emplis d'une interrogation qui n'aurait jamais de réponse. Pourquoi ? semblaient-ils dire.

Corentin, qui avait enfilé des gants de latex, écarta le col du blouson. Le cou violacé laissait apparaître, très nettement, une fine marque rouge. Brichot s'accroupit à son tour.

— Étranglé...

Boris inspecta le gravier, l'herbe piétinée par les policiers.

— On a trouvé ça, capitaine, dit un agent en lui tendant le foulard de soie. C'était posé à côté du cadavre.

Aimé sortit une pochette plastique de sa poche et Boris y glissa le foulard.

Ils se redressèrent tous deux.

— Apparemment, ce n'est pas l'arme du crime, conclut Corentin.

— Suis de ton avis. Regarde. Ce devait être un lien très fin. Les chairs sont entaillées au niveau de la pomme d'Adam.

Ils s'éloignèrent, laissant les gars du labo faire leur boulot.

— Je vous fais parvenir le résultat dans la journée, clama le médecin légiste en refermant la housse dans laquelle on avait glissé le corps.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Boris en rejoignant sa voiture.

— Une scène de jalousie féroce entre deux homos et qui a mal tourné.

— Ce qui me chiffonne, remarqua Corentin, c'est le « s » à salaud.

— Ça peut vouloir dire « vous, les homos, vous êtes tous des salauds...

— Ça peut aussi nous dire : ce ne sera pas le dernier.

— Nous allons vers la série ?

Boris eut une moue.

— L'avenir nous le dira.

CHAPITRE III



La gamine, une blondinette de 11 ans, s'appliquait en tirant la langue. Ses doigts malhabiles enfonçaient les touches du piano en hésitant à chaque mesure.

Assise à ses côtés, Ghislaine ne soupirait pas comme d'habitude. Elle ne l'écoutait pas. Son attention était attirée ailleurs, dans une autre pièce de l'appartement. Elle guettait le bruit des portes de l'armoire, celui de la valise tirée de dessous le lit, le claquement des fermetures.

Voilà !... Il avait ouvert les tiroirs de la commode et commençait à empiler ses T-shirts, ses chaussettes, ses sous-vêtements. Ensuite, il se planterait devant l'armoire béante et y prendrait ses chemises qu'il foutrait en boule dans le bagage.

Son amant savait-il au moins repasser ? Ghislaine eut un rictus amer. Son élève accrocha une note, s'arrêta, honteuse.

— Eh bien... continue, lâcha Ghislaine sans la regarder.

— J'ai fini le morceau, madame, répondit la petite timidement.

— C'est bien.

— Vous avez trouvé que je l'ai bien joué ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Recommence. Il y a des endroits où tu accroches encore.

Vaillamment, la blondinette se lança dans la sonatine de Diabelli. Ses doigts frappaient les touches avec un peu plus d'assurance. Ghislaine tentait de fixer son attention sur la musique.

Soudain la petite s'arrêta.

— Eh bien ? s'étonna le professeur.

— Ce do là, il est cassé. J'ai beau appuyer, il ne marche pas.

— Oui, je sais, jeta Ghislaine précipitamment. Il faut que je le fasse réparer. En attendant, nous prendrons les cours au conservatoire.

Elle se leva, referma la partition.

— C'est bon. File.

— Mais madame... et le solfège ?

— On le fera la prochaine fois.

La petite descendit du tabouret, enfouit la partition dans son cartable et prit son manteau sur un fauteuil, derrière. Le professeur était déjà à la porte, masquant mal son impatience et sa contrariété.

— Donc, jeudi au conservatoire, recommanda-t-elle en ouvrant la porte palière.

— Oui, madame. À jeudi. Au revoir madame.

— Au revoir, mon petit.

Elle referma la porte vivement et s'y adossa quelques secondes, les yeux fermés. La corde ! Quelle idiote ! Il fallait congédier tous les élèves.

Une porte claqua dans le fond de l'appartement. Elle sursauta et lentement s'engagea dans le couloir qui menait à la chambre.

La porte était ouverte. Elle s'adossa au chambranle, croisa les bras et regarda Hervé qui entassait ses vêtements dans une valise posée sur le lit. Il y avait dans ses gestes une fébrilité joyeuse qui la blessa. Sa bouche se fronça en une grimace douloureuse et ses ongles s'enfoncèrent dans la chair de ses bras.

Son mari prit soudain conscience de sa présence. Il releva la tête, lui jeta un regard indifférent et continua à vider les tiroirs et les rayons. Elle était déjà sortie de sa vie. Y était-elle réellement entrée un jour ? Ghislaine affichait une sérénité qu'elle était loin de ressentir. Une colère froide montait, crispait ses muscles. L'envie de lui sauter au visage, d'anéantir sans tarder cet air satisfait qui était pour elle une insulte et la renvoyait à son inutilité.

Les fermetures de la valise claquèrent. Hervé prit les poignées et chargé du bagage, il se tourna vers elle. Leurs yeux s'accrochèrent.

— Je suis désolé, murmura son mari.

Ghislaine eut un sourire amer.

— Pas d'hypocrisie, je t'en prie. Tu veux que je te tende un miroir. Tu te rendras compte que ton « désolé » est plutôt jubilatoire.

— Je t'assure que...

Elle secoua la tête.

— Non ! N'assure rien. Tu ne fais que mentir. Je le sais ; tu le sais ; ça ne sert à rien. File au plus vite. C'est ce que tu as de mieux à faire.

Elle s'écarta pour le laisser passer et le suivit dans le couloir. Il posa la valise devant la porte et prit son manteau qu'il enfila. Il la regarda à nouveau.

— Je vais entamer une procédure de divorce. Je pense que tu es d'accord ?

Elle hocha la tête.

— Je contacte mon avocat. Il t'enverra les papiers. Et je prends des mesures avec ma banque.

— Ne t'inquiète pas, je survivrai, railla-t-elle.

— Avec ton salaire de prof au conservatoire et tes quelques leçons à domicile ?

— Je sais. Tu as toujours trouvé ce job parfaitement inutile. Toi, du moment qu'on ne ramasse pas les euros à la louche, tu prends les autres pour des ratés.

— Je n'ai jamais dit ça.

— Mais tu l'as toujours pensé.

— Écoutes, nous n'allons pas nous disputer ?

— Tu as raison. Séparons-nous bons amis... ironisa-t-elle.

Il haussa un sourcil, faillit répliquer, mais se reprit. Il ouvrit la porte.

— Les clés, fit-elle en tendant la main.

Il plongea la main dans sa poche et les lui remit.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis toujours là pour toi...

— Ben, voyons... Je prendrai rendez-vous à la clinique...

Il appuya sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Elle claqua la porte, sans attendre qu'il y monte et disparaisse. Elle resta plantée devant ce battant fermé, posa son front contre, crispa les poings avant de les frapper sur le panneau de bois.

Elle entendit les portes de l'ascenseur s'ouvrir, se refermer. C'était sa vie qui se refermait ; enfin, celle qu'elle avait connue jusqu'à ce jour. Une autre s'ouvrait qu'elle ne croyait jamais vivre et qu'elle entendait bien mener tant que son humiliation, sa honte, ne seraient pas éteintes.

Lentement, Ghislaine se détacha de cette porte et prenant le couloir, elle regagna la chambre. Tout semblait y être comme d'habitude. L'armoire était fermée ; les miroirs lui renvoyaient son image, les tiroirs de la commode bien en place. Un seul détail : sur le lit, la marque de la valise.

Elle détacha son regard de cette empreinte et alla jusqu'à l'armoire qu'elle ouvrit en grand. D'un côté des rayons bien remplis, une penderie garnie de robes, de manteaux, de vestes, du tailleur pantalon qu'elle avait porté hier ; de l'autre le vide. Sauf un complet, qui se balançait, suspendu sur la tringle, orphelin dérisoire. Sa main avança, caressa doucement le tissu, un fin alpaga bleu marine. Un complet qu'Hervé ne mettait plus depuis qu'il avait pris un peu de poids.

Le visage de Ghislaine se ratatina, prit cette couleur cendre qu'il avait hier soir. Elle recula d'un pas, passa les mains dans son dos, descendit la fermeture à glissière. La jupe tomba sur ses chevilles ; elle l'enjamba et d'un coup de pied, l'envoya valser plus loin. Puis, elle tendit la main vers le cintre, prit le pantalon qu'elle enfila. Impeccable. On aurait dit qu'il avait été taillé pour elle. Elle enfila la veste. Une des portes refermée, elle scruta sa silhouette dans le miroir. Seuls ses longs cheveux noirs démentaient le côté « mec ». Des cheveux qu'elle avait toujours refusé de couper, persuadée que cette crinière lui apportait un peu de cette féminité dont elle était si dépourvue. Demain, elle les ferait couper très courts.

Ses doigts agrippèrent sa tignasse. Elle la tira en arrière, torsada les cheveux sur le sommet du crâne et les noua pour qu'ils tiennent.

Puis, elle tendit la main vers le rayon du haut. Une série de chapeaux s'y alignait. Elle prit le feutre noir et s'en coiffa.

Nouveau coup d'œil au miroir. Comme ça, l'illusion était parfaite. Un rictus mauvais déforma ses traits. Voici deux jours, tous n'y avaient vu que du feu. Il faut dire qu'il faisait nuit noire. Mais il ferait toujours nuit. « Salauds. »

Brusquement, elle arracha le chapeau, le balança à travers la pièce. Des larmes jaillirent pendant qu'elle martelait quelques mots, haut et clair :

— Papa, pourquoi tu nous as fait ça ?

*

* *

Dans les jolies salles du conservatoire, l'élève terminait une polonaise de Chopin. Il plaqua l'accord final, laissa quelques secondes ses doigts au-dessus des touches, puis ramena ses mains sur ses genoux. Carole, qui était assise derrière lui, se leva et posa une main sur son épaule.

— Bravo, Bertrand. Si tu le joues comme ça à l'examen tu décroches le premier prix.

— Merci, madame.

Le jeune homme replia la partition, la glissa dans sa serviette de cuir et se leva.

— À jeudi, madame, dit-il en se dirigeant vers la porte.

— À jeudi. Travaille le Schumann aussi.

— Bien sûr.

La porte du studio claqua. Songeuse, Carole rabattit le couvercle du piano sur le clavier. Il était bien ce petit. 17 ans... Un peu trop jeune pour elle. Et si elle lui jouait « Le Blé en herbe », ce roman de Colette qui relatait l'initiation sexuelle d'un gamin par une femme de plus de trente ans ? Elle sourit en pensant à ce jeune corps musclé, à ses mains se baladant sur cette peau douce, sans doute à peine couverte d'un fin duvet.

Non ! Tout lui apprendre, les gestes pour la faire jouir, elle qui adorait se laisser faire, se laisser porter par l'imagination de son partenaire... Trop compliqué...

Elle prit son porte-documents et quitta le studio. Dans le couloir, deux portes plus loin, elle ouvrit celle d'un autre studio. Vide... Elle referma et se dirigea vers l'escalier. Une jeune fille descendait rapidement.

— Karine, sais-tu où est madame Décrieux ?

— Je ne sais pas, madame. Je n'ai pas eu mon cours avec elle aujourd'hui. Je crois qu'elle est malade.

— Merci.

Carole atteignit le hall du conservatoire. À l'accueil, Geneviève était au téléphone. Elle attendit patiemment qu'elle ait fini.

— Ghislaine n'est pas venue aujourd'hui ?

— Non. Elle a téléphoné hier pour annuler ses cours. Elle est malade.

Carole sortit du conservatoire. Pour que son amie ne donne pas ses cours, c'est qu'elle devait être dans un sale état. Carole l'avait déjà vue travailler même avec 39° de fièvre.

Carole habitait à côté du conservatoire. Elle prit l'avenue Théophile Gauthier pour rejoindre son studio, rue La Fontaine. Tout en marchant, elle sélectionna un numéro dans le répertoire de son portable.

« Bonjour, vous avez composé le bon numéro pour joindre Ghislaine Décrieux. Mais vous devrez patienter. Je vous rappellerai plus tard. »

Le répondeur... Mais où était donc Ghislaine ? Tout de même pas à l'hôpital ? Néanmoins, elle laissa un message : « c'est Carole. On m'a dit que tu étais malade. Je venais prendre de tes nouvelles. »

Elles s'étaient connues au conservatoire, voici trois ans, quand Carole avait pris ses fonctions de professeur de piano. Carole avait toujours été attirée par les personnalités hors du commun. Et elle s'était tout de suite bien entendue avec cette femme grande, un peu masculine, au caractère abrupt.

Curieux, tout de même, pensait-elle souvent, que Ghislaine soit mariée avec Hervé. Comment un homme aussi fin, aussi élégant que son mari, avait-il

été amoureux d'une femme si peu féminine ? Les mystères de l'amour étaient décidément insondables.

Hervé... Elle se le serait bien fait, elle, la célibataire. Mais aux diverses approches tentées, il était resté de glace.

Carole composa le code de son immeuble, y entra, prit le courrier dans sa boîte aux lettres, avant de se laisser emporter par l'ascenseur jusqu'à l'étage.

Son studio était agréable, assez grand, ouvrant sur une terrasse. Peut-être avait-elle un message de son amie. Elle les écouta. Rien de Ghislaine. Mais celui d'un type dragué sur Internet. D'habitude, elle ne donnait pas son numéro de téléphone. Mais là, c'était un soir de déprime, elle s'était laissée aller.

« Mon index voudrait suivre les courbes de ton corps, ma langue aimerait s'insinuer entre tes dents, fouiller jusqu'à ta gorge, descendre de ton cou vers tes seins ; ma bouche a envie de les happer, de mordiller leurs mamelons, de leur faire subir des outrages inavouables ; mes doigts rêvent de s'enfoncer dans tous tes orifices. »

Cet homme était poète, pensa-t-elle en souriant. N'empêche ! Le cochon l'avait excitée. Sa main droite partit vers son sexe, le frotta par-dessus la robe, avant de se glisser sous le tissu. Carole se renversa à moitié sur le fauteuil, étendit les jambes devant elle, les écarta.

Ses doigts s'insinuèrent sous le slip, à la rencontre du bouton intime, siège de délices dont elle ne se privait jamais. Son index le trouva tout de suite déjà gonflé, et le titilla doucement, pendant que ses autres doigts s'enfonçaient dans la cavité humide, lui tirant un soupir heureux.

Bientôt son bassin se souleva au rythme des va-et-vient de ses doigts. D'abord lentement, puis de plus en plus vite pour finir en frénésie. Un mouvement saccadé, accompagné de râles qui se terminèrent en un cri de délivrance.

Ce plaisir solitaire, mais intense, la laissa pantoise quelques minutes. Pas besoin d'un homme pour jouir. Carole était très experte en onanisme.

Elle se leva enfin, et passa dans la salle de bains. Prestement, elle se déshabilla. Le long miroir lui renvoya l'image d'un corps parfait. Des rondeurs où il fallait, une taille bien dessinée, des mollets galbés... Ses mains caressèrent ce corps qu'elle aimait. Elle savait bien qu'aucun homme ne l'apprécierait à sa juste valeur. Sa paume passa sur le pubis, s'y attarda, appuya suffisamment pour que le désir renaisse.

Elle enjamba le bac à douche et laissa bientôt couler l'eau tiède entre ses seins. Carole ferma les yeux, renversa la tête sous le jet. Elle avait encore envie de jouir. Tous les soirs c'était pareil. Ces plaisirs solitaires étaient sa drogue à elle. Mais elle avait besoin d'une excitation extérieure. Le désir était là, mais il n'exploserait pas sans excitation.

Elle ne s'attarda pas sous la douche. Enroulée dans une robe de chambre

japonaise, elle passa dans la kitchenette, grignota une tranche de pain et de fromage, un yaourt et s'installa bientôt devant son ordinateur.

Les sites pornographiques ne l'intéressaient pas. Elle, elle tchachait avec des inconnus à la recherche, comme elle, de plaisirs étranges.

Le premier message qui l'interpela était ainsi libellé : « Loup solitaire attend louve disposée à tous les sévices ». Ça lui plaisait. Aussitôt, elle tapa : « louve solitaire en attente. » La réponse arriva dans la minute qui suivit. « Nous sommes maintenant deux loups. Es-tu toujours disposée ? » « Plus que jamais excitée », répondit-elle dans la foulée.

La partie était lancée. Ne restait plus qu'à suivre les ordres que ces deux inconnus lui donneraient. Des ordres qui la mèneraient vers ce plaisir qu'elle prendrait SEULE !

« Ôte ta culotte »

« Je n'en ai pas »

« Soutien-gorge ? »

« Je n'en ai pas. Je viens de prendre une douche. »

« Ouvre ton vêtement et décris-toi. »

« Blonde, des seins bien pommés, des mamelons bruns qui se dressent déjà. Un ventre plat. Une toison châtain, taillée en pointe pour allonger les jambes. Pas très fournie. On voit mes lèvres. » « Très bien, louve, écarte les jambes et dis-nous ce que tu vois. »

Carole obtempérait en tous points. Son excitation dépendait de son obéissance. À distance, elle était la femme la plus soumise. Mais il ne fallait pas qu'on la touche. Elle chercha les termes les plus crus pour décrire son sexe humide.

Quelque part, dans Paris, en France, ou même ailleurs, deux hommes s'échauffaient de sa description. Une autre facette du plaisir.

« Bravo Louve. Tu es une bonne. Nous avons pris nos pieux à pleines mains. Mais il nous en faut plus. Ouvre ton sexe avec tes doigts. »

Ce qu'elle fit, ce qu'elle décrit. Elle imaginait les deux hommes en train de se masturber copieusement. Peut-être même avaient-ils échangé, la main de l'un s'occupant du sexe de l'autre ?

À cette évocation, une pointe de désir plus aigu la traversa. Elle ne pouvait plus attendre. Un nouveau message s'inscrivit :

« Nous allons t'empaler, Louve. Décris ce qui se passe. »

Elle ouvrit le tiroir du bureau, y prit le godemiché qui s'y trouvait et, tout en tapant son message d'une main, se l'enfonça de l'autre.

« Vous pouvez y aller, les gars. Je suis prête. Et je peux vous dire que c'est rudement bon. »

Elle abandonna le clavier pour se concentrer sur le plaisir nouveau. Les

yeux fermés, elle captait toutes les sensations que l'appareil lui procurait. Son corps agité avalait goulûment l'instrument. Enfin, elle eut un grand cri et resta quelques instants interdite.

Puis ses doigts, à nouveau, frappèrent les touches. « Merci, Loups. C'était super. »

Elle éteignit l'ordinateur. Ghislaine, dans les bras de son Hervé, connaissait-elle de telles jouissances ?

CHAPITRE IV



C'est presque dans un état second que Ghislaine était entrée chez le marchand de journaux. Plantée devant les rayons de magazines spécialisés en tous genres (automobile, voile, foot, vélo, voyages, etc...) elle avait découvert, étonnée, les magazines homos. Elle en avait acheté un, au hasard. Heureux hasard ! Elle y avait déniché des adresses de boîtes gays. Car, à part le Queen connu de tous, homos et hétéros, où s'amusaient ces messieurs entre eux ?

Elle voulait voir. Peut-être y croiser Hervé. Matérialiser son mari dans son nouveau rôle.

Déguisée en petit mec, le Borsalino sur les yeux, elle laissa la Golf verte loin de la boîte, dans une petite rue pas très passante. À 10 heures du soir, ils étaient tous devant leur télé, abrutis contents devant une émission débile, comme la télé savait en produire régulièrement.

Les mains au fond des poches du manteau, elle tourna à droite pour déboucher dans une rue plus large, plus animée. Sans son sac en bandoulière, elle se sentait presque nue. Dans les rues à putes, les femmes faisaient guirlande, aguichantes, cuisses nues, œil souligné de khôl noir, perchées sur des talons aiguilles. Ici, c'étaient les hommes qui paraient. Agglutinés par paquets, ils se zieutaient sans pudeur, s'abordaient et parfois partaient, à deux

ou à trois, vers quelque coin obscur.

Ghislaine serra les poings. Ce manège la dégoûtait. Et pourtant, déterminée, elle continua sa route. Les hommes la regardaient venir. Pas besoin de s'efforcer à avoir une démarche moins féminine. Tant d'homos déambulaient comme des femmes !

Certains s'écartaient sur son passage, d'autres l'abordaient, cherchant à reconnaître qui se cachait sous ce chapeau, ou la saluaient simplement. Un « bonjour » chuchoté qu'elle ignorait.

Devant la boîte, les paquets d'hommes étaient plus compacts. Ça s'embrassait, se cajolait, ça riait fort. Des folles, pensa Ghislaine écoeurée. Néanmoins, elle avança jusqu'à l'entrée, fendit les groupes et entra.

Elle fut tout de suite assaillie par une odeur bizarre, forte ; mélange de sueur, de parfum, d'alcool, de tabac. Son arrivée passa inaperçue. Les discussions faisaient ce qu'elles pouvaient pour supplanter par-dessus la musique techno diffusée à fond la caisse. De quoi être sourd pour le restant de ses jours ! Les lumières tamisées dans les roses et les rouges ne permettaient qu'une vue approximative des lieux et surtout des clients.

Ghislaine progressa doucement vers le bar. Au passage, elle accrocha quelques regards. Ses yeux fouillaient l'espace. Mais pas d'Hervé. Que ferait-elle s'ils se trouvaient nez à nez ? Rien. Ils se regarderaient et chacun passerait son chemin, de cela elle était certaine.

Au bar, pas la plus petite place. Ils étaient tous au coude à coude. Elle resta en arrière, attendant de pouvoir s'y appuyer.

— Approche, fit un jeune homme en la découvrant. Tu as l'air perdu. C'est la première fois que tu viens au London ?

Environ 25 ans, un visage ouvert, sympathique, un sourire aux dents suprêmement blanches.

— Oui.

La main du type se faisait insistante sur son poignet.

— Tu feras vite connaissance des habitués. Viens.

Il se poussa.

— Allons, faites une place à une nouvelle recrue dans la bande, claironnait-il.

Trois hommes se retournèrent. L'un très efféminé, l'autre homme sérieux, dans la quarantaine, costume cravate, sortant tout droit de son bureau, et le troisième tout en cuir, avec une petite pointe perverse au fond des yeux. Les deux premiers tendirent la main à Ghislaine, le dernier se contenta de planter un regard déjà empli de convoitise sur Ghislaine qui le soutint avec une arrogance provocante, masquant le dégoût immédiat que cet homme lui inspirait. Il eut un petit sourire entendu et prenant son verre le souleva pour la saluer.

— Moi, c'est Harry, fit le très féminin.

— Pierre, annonça, laconique le second.

— Pour moi, ce sera Chéri, bébé, chuchota l'homme en cuir en approchant son visage de celui de Ghislaine.

Elle recula, imperceptiblement en murmurant :

— Je m'appelle Guy.

— Et moi Ludo, conclut celui qui l'avait invitée.

Il glissa son bras sous celui de Ghislaine et la plaqua contre le bar.

— Tu bois quoi ?

— Je ne sais pas.

— On t'offre le cocktail maison. Ce sera ton verre de bienvenue.

— OK.

Il commanda au barman qui se démenait derrière son zinc et se pencha vers son oreille.

— Je te prédis un succès fou. Ici, il y a plusieurs types qui adorent ton genre hermaphrodite.

— Et toi ? demanda-t-elle effrontément.

Il éclata de rire.

— Oh non ! On serait plutôt concurrents, tu vois. Moi, je les aime dans le genre macho. À l'inverse de ce que tu es, bébé.

Ghislaine se crispa. Bébé... Lui aussi ! Décidément ! Va te faire foutre, pensa-t-elle. Et ici, ce n'était pas un euphémisme !

La conversation entre les trois mecs reprit comme si elle n'avait pas été là. Ça tournait autour d'une expo de peinture. Pour l'instant, tout se passait comme elle l'avait prévu. Pas un instant ces cons avaient douté de son appartenance à la gent masculine.

Ludo posa une main sur son épaule.

— Tu devrais ôter ton manteau et ton chapeau. Si tu veux en lever un, il faut que tu fasses envie.

— Je crois que c'est déjà fait, chuchota Ghislaine avec un regard vers l'homme en cuir.

— Chéri ?

Ludo eut un petit rire derrière sa main.

— Celui-là, il se taperait une chaise s'il pouvait. Ce qui l'excite c'est d'être le premier.

— Eh bien, on va lui donner satisfaction, répliqua-t-elle, mordante.

Elle détestait le regard appuyé dans lequel Chéri l'emprisonnait. Et le désir terrible la prit de faire disparaître à jamais ce regard pervers.

Le cocktail arrivait. Ghislaine le prit, en avala une bonne gorgée pour se donner du courage.

— Quoi ! s'exclama Ludo, tu irais avec ce porc ? Il a une sale réputation de sadique.

Elle lui coula un regard farouche par-dessus son verre.

— Et si c'est ce que j'aime ?

Ludo la scruta.

— T'es un drôle de mec, toi.

Ghislaine se contenta de sourire. Ludo eut un geste fataliste et l'abandonna en susurrant :

— Bonne chance. Mais méfie-toi, tout de même.

— N'aie crainte.

Elle ne resta pas longtemps seule. Chéri, qui ne l'avait pas quittée des yeux, approcha.

— Il te plaît ce cocktail ?

— Ça peut aller, répondit-elle en avalant une dernière gorgée.

— Je t'en offre un second ? Le second a des pouvoirs que tu ne peux pas soupçonner.

Elle le toisa.

— Je ne pense pas que j'en aurai besoin.

Il eut un drôle de sourire et un léger hochement de tête.

— Tu sais que tu me plais, toi ?

— J'ai remarqué.

— Alors, on y va ? Inutile de perdre du temps puisqu'on est d'accord.

— D'accord sur quoi ?

Il eut un second sourire.

— Allez, ne joue pas au plus fin avec moi. Le backroom est au sous-sol.

Sa poigne de fer agrippa l'épaule de Ghislaine, au point de la faire sursauter. Elle se dégagea.

— Je ne fréquente pas ce genre d'endroit.

Il plissa les yeux et approcha son visage de celui de Ghislaine, comme pour l'embrasser.

— Tu veux quoi, alors ?

— Un endroit plus intime... plus personnel...

— Chez moi ?

— Pourquoi pas ?

Chéri fit aussitôt demi-tour. Ghislaine lui emboîta le pas. Ludo, qui ne la quittait pas des yeux, lui fit un clin d'œil quand elle passa près de lui.

— Méfiance... chuchota-t-il.

Pour un peu, elle en aurait ri si elle n'avait été aussi tendue.

Ils sortirent de la boîte. Sur le trottoir, les dragueurs étaient toujours là. Elle eut soudain le sentiment que c'était comme un marché aux bestiaux. Tous se jaugeaient, évaluaient les possibles performances à travers un regard, une attitude.

Chéri marchait devant à grandes enjambées. Elle devait activer pour ne pas se laisser distancer. Il arriva à une Porsche qu'il ouvrit. Il se glissa derrière le volant, sans même s'assurer que son futur partenaire était bien là. Ghislaine prit place dans la voiture de sport et Chéri démarra aussitôt.

Il conduisait d'une main. L'autre, la droite, s'était tout de suite posée sur la cuisse de Ghislaine. Elle réprima un frisson de dégoût, mais le laissa la pétrir comme une pâte qu'il faut travailler.

Quand la main remonta vers l'entrejambe, elle ferma systématiquement les jambes. Chéri lui jeta un regard surpris.

— Pas comme ça, fit-elle avec un petit sourire.

Chéri eut une grimace perverse.

— OK bébé. Tu veux les chaînes ? Je crois qu'on va bien s'amuser tous les deux. On est le yin et le yang. Tu crois pas ?

Pour toute réponse, elle s'imposa de tendre la main vers la nuque du conducteur et de le pincer violemment. Il eut un léger râle de bonheur.

— Ouais... exulta-t-il. On va bien s'entendre.

Il agrippa le volant à deux mains et appuya sur le champignon. La voiture fit un bond et fila comme une flèche. Ils remontèrent ainsi les Champs-Élysées, sans prononcer un mot. Chéri devait fantasmer sur le futur si proche et Ghislaine nourrissait sa rancune et sa hargne pour aller au bout de ce qu'elle avait décidé.

L'Arc de Triomphe brillait sous les projecteurs, là-haut, au bout de la plus belle avenue du monde. La place de l'Étoile fut abordée à grande vitesse, obligeant les autres automobilistes à freiner. La voiture déboula dans l'avenue de la grande Armée de l'autre côté de l'Arc de Triomphe, sans ralentir.

Chéri consentit à lever le pied quand ils approchèrent d'un immeuble neuf. Il tourna à droite, coupa le large trottoir face à une entrée de parking en sous-sol. Parfait, pensa Ghislaine. Tout à fait ce qu'il lui fallait. Il sortit un bip de sa poche, l'actionna pour ouvrir la porte. Puis il engagea le bolide dans la rampe qui descendait.

Premier sous-sol, deuxième sous-sol. La Porsche se glissa dans un box ouvert. Il ôta la clé de contact et déjà ouvrait la portière. Elle posa une main sur son bras.

— Attends, murmura-t-elle, avec tout l'érotisme dont elle était capable.

Il eut un sourire carnassier et referma doucement la portière en

chuchotant :

— Toi, tu sais ce que tu veux.

— Oui... que tu te laisses faire.

Il secoua la tête.

— Ce ne sont pas mes pratiques.

— Fais-moi confiance. Je vais te faire des trucs dont tu n'as même pas rêvé.

Docile, Chéri glissa sur son siège, appuya sa tête contre le dossier et ferma les yeux.

— Je ne suis pas contre la nouveauté. Voyons voir ce que tu sais faire. Ensuite, ce sera à moi d'agir.

— D'accord, balbutia-t-elle entre ses lèvres serrées.

Ghislaine se mit à genoux sur le siège et posa une main autoritaire sur le sexe de l'homme. Il eut un léger sursaut sous la caresse un peu rude.

— Tu es brutal.

— J'ai deviné que c'était ce que tu aimais.

— Continue !

Ne me donne pas d'ordre ! rugit-elle intérieurement, en accentuant sa pression. Le sexe renflé gonflait sous sa paume. Elle le sentait frémir. Elle frotta par-dessus le cuir du pantalon, de plus en plus fort, de plus en plus vite.

Jusqu'au moment où Chéri agrippa sa main et la retint.

— Tu m'as mis en appétit. Vas-y. Déboutonne !

C'était bien le macho qu'elle avait décelé au premier regard. Obéissante, elle s'exécuta. Elle pouvait bien lui faire cette petite concession. Il n'aurait bientôt plus l'occasion d'exercer sa tyrannie.

Le pieu tendait le slip, voulant sortir de sa cage de tissu pour se dresser, fier, conquérant. Les doigts de Ghislaine s'insinuèrent entre la peau et le slip pour le faire glisser. Il émergea d'un coup, tel un diable de sa boîte, se balançant devant elle, comme pour lui dire : allez, viens, tu vois, je suis très appétissant.

Elle refoula sa nausée. Ses doigts se fermèrent sur ce pieu qui la narguait. Voilà avec quoi, Hervé, son mari, jouissait dorénavant. La main de Chéri se crispa sur la sienne pour lui imprimer un mouvement rapide de haut en bas. Son corps se soulevait en rythme et de ses lèvres entrouvertes, s'échappait un râle de plaisir.

Et puis, soudain, il éloigna d'un geste brutal cette main qui enserrait son sexe et d'une poussée sur la nuque, il obligea Ghislaine à se courber pour le prendre dans sa bouche. Elle ne rechigna pas. Si c'était le prix à payer pour aller au bout de son projet, elle le ferait.

Elle avala le membre raide avec une furieuse envie d'y planter les dents.

Patience... tout à l'heure. Soumise, elle l'engloutit, s'appliqua pendant quelques secondes, puis se releva.

— J'ai mieux à te proposer, chuchota-t-elle à l'oreille de Chéri.

— Alors, vas-y, mais vite.

— Ne t'en fais pas. Ce sera rapide.

Elle se déplaça de façon à se trouver derrière lui. Ce qui n'était guère facile. Mais Chéri, prévoyant des délices inhabituels se prêtait volontiers au jeu. Il décolla son buste du dossier, comme Ghislaine le lui suggérait par de petits gestes.

La seule perspective de ce qui allait suivre, l'appréhension délicieusement inquiète, le faisait déjà jouir. Ses rôles s'accrochèrent.

Ghislaine plongea la main dans sa poche, en sortit la corde de piano et, dans un mouvement rapide, la passa autour du cou de Chéri. Les rôles changèrent de registre ; les mains de la victime se portèrent sur ce filin qui lui coupait le souffle. Il se débattait, en vain. La hargne, le désespoir, l'humiliation de Ghislaine, lui donnaient une force insoupçonnée.

Dans un dernier effort, elle serra davantage et Chéri devint une chiffonnette molle qui s'affaissa sur le volant.

À ce moment, elle entendit un ronflement de moteur. Une voiture entra dans le parking. Son cœur fit un bond apeuré. Une place était libre à gauche de la Porsche. Elle s'accroupit sur le plancher, priant le ciel que cette voiture ne vienne pas se garer à côté. Par bonheur, elle passa pour gagner une place plus loin.

Ghislaine attendit encore quelques minutes, puis se redressa. Là-bas, à l'autre bout du parking, deux portières claquèrent. Puis des talons frappèrent le sol de ciment. Elle perçut une conversation, un éclat de rire, une porte qui claque, puis le silence.

D'un geste rapide, elle ôta le filin. C'est alors que ses yeux se portèrent sur le sexe découvert qui avait gardé une certaine raideur et semblait attendre ses bons offices.

OK ! On va s'occuper de toi.

Elle noua le filin autour de cette virilité désormais inutile et tira d'un coup sur le sexe, le sectionnant à la base. Un flot de sang jaillit. Elle n'eut que le temps de reculer pour ne pas être éclaboussée.

Ensuite, elle extirpa un papier et un feutre de sa poche et inscrivit rageusement « Salauds », en appuyant sur le S final.

Doucement, elle sortit de la voiture. Armée d'un mouchoir, elle essuya le tableau de bord, la plage avant, le siège, la portière, tout ce qu'elle avait pu toucher.

Et laissant la portière entrouverte, elle sortit tranquillement du parking.

Deux heures du matin. Julien était DJ dans une boîte au Marais. À cette heure-ci, la place de l'Étoile paraissait déserte. Son scooter aborda sur les chapeaux de roues l'avenue de la Grande Armée. Il se présenta bientôt à l'entrée du parking, actionna l'ouverture de la porte avec son bip et dévala la rampe pour aller se garer.

Arrivé devant le box, il fronça les sourcils.

L'intérieur de la Porsche de Chéri était allumé. Évidemment ! Il avait laissé la portière entrouverte. Il coupa le contact de sa machine, en descendit et s'approcha pour refermer la voiture de son ami.

Mais la main sur la portière, il ne referma pas et son cri se répercuta dans l'immensité du parking souterrain.

CHAPITRE V



Dans l'appartement du Kremlin-Bicêtre, Rose, une des jumelles d'Aimé Brichot, avait toussé toute la nuit. Et évidemment, l'autre, Colette, ne voulait pas aller à l'école.

— Pas sans ma sœur, ne cessait-elle de répéter depuis le petit déjeuner.

— Aimé, fais quelque chose, s'écria son épouse, Jeannette.

Penché vers le miroir de la salle de bains, les ciseaux en main, il taillait sa petite moustache avec précaution. Une opération hebdomadaire qui requérait le plus grand soin.

Il soupira, se releva en criant :

— Oui, voilà...

Il se pencha à nouveau vers le miroir. Son regard de myope traqua le poil qui se rebiffe. Là ! Un coup de ciseau précis. Voilà ! C'était mieux. Il ajusta ses fines lunettes sur son nez busqué et sortit de la salle de bains.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? claironna-t-il d'un ton joyeux en entrant dans la chambre des filles.

— Elle refuse de s'habiller, jeta Jeannette, excédée.

Aimé s'accroupit devant sa fille, la prit aux épaules.

— Voyons, Colette. C'est important l'école. Et puis, Rose a besoin de se reposer.

— Mais moi aussi je suis malade, plaïda la petite fille. Moi, je fais tout comme ma sœur. Vous me le dites tout le temps.

Jeannette soupira, le T-shirt à la main.

— C'est ridicule. Rose a pris froid, pas toi. C'est aussi simple que ça. Allez, habille-toi ?

La gamine secoua la tête, butée. Aimé usa de son charme.

— Écoute, ma chérie. Tu vas faire un beau dessin en classe en pensant à ta sœur. Si ça se trouve, ça va la guérir.

La petite haussa les épaules en regardant son père, droit dans les yeux.

— Tu racontes n'importe quoi, papa.

Le téléphone sonna à ce moment-là, sauvant Aimé du ridicule. Il se releva, alla décrocher.

C'était Boris.

— Tu t'impatientes ? J'arrive. Un problème avec les enfants.

— D'où l'intérêt de ne pas en avoir.

Brichot ne releva pas.

— On a un nouveau meurtre d'homo sur les bras.

— Oh là ! marmonna Brichot. Je n'aime pas ça.

— Moi non plus. Amène-toi. Il y a une tripotée de voisins à interroger. Je te donne l'adresse.

Aimé nota rapidement, puis :

— J'arrive, fit-il en raccrochant.

Il revint dans la chambre des filles. La situation n'avait guère bougé. Jeannette était toujours avec son T-shirt à la main devant sa fille, le nez obstinément baissé sur ses baskets.

— Faut que je file, marmonna Aimé de la porte.

Il reçut le regard furieux de son épouse.

— Comme toujours, tu me laisses avec les problèmes.

Colette, fûtée, sentit la brèche.

— Papa, je peux rester avec Rose ?

— OK. Mais surtout ne la fatigue pas. Je vous embrasse, les filles.

Nouveau soupir de Jeannette, qui se releva pour le suivre jusque dans l'entrée.

— Tu exagères...

Brichot la serra contre lui, posa ses lèvres sur celles de Jeannette.

— Une journée sans école. À leur âge... ce n'est pas un drame. À ce soir.

La porte se referma tandis qu'il dévalait les escaliers pour rejoindre Corentin.

*

* *

Carole remontait l'avenue Mozart d'un pas décidé. Aucune nouvelle de Ghislaine depuis deux jours. Ça ne lui ressemblait pas. Au conservatoire, elle avait annulé ses cours. Prétexte : maladie. Ça devait être grave. Faisait-elle une récurrence de son cancer du sein ? Carole s'inquiétait. Il ne fallait pas que son amie s'enferme dans un mutisme ravageur, comme elle l'avait fait voici trois ans, lors de l'apparition de cette maladie. Et plutôt que de téléphoner, de se heurter aux réponses laconiques, elle préférait voir Ghislaine.

Dix minutes plus tard, elle stoppa devant l'immeuble de son amie et composa le code. L'ascenseur la mena au troisième étage. Elle sonna. Peut-être était-elle avec un élève ? Mais aucune note de piano ne lui parvenait. Ghislaine mit un certain temps à ouvrir. La porte s'entrebâilla.

— Ah ! C'est toi, fit Ghislaine en ouvrant grand pour laisser entrer Carole.

Oh ! Elle avait sa tête des mauvais jours. Donc, c'était vrai, elle n'allait pas bien.

— Écoute... Aucune nouvelle, j'ai fini par me faire du souci.

— Non, non, tout va bien, marmonna Ghislaine en la précédant dans le salon.

Ça n'a pas l'air d'aller, pensa Carole en entrant dans la pièce. Donc, c'était bien ce qu'elle craignait : Ghislaine s'enfermait. Heureusement qu'elle avait eu la bonne idée de venir.

Ghislaine lui fit signe de s'asseoir et prit place en face d'elle, dans le canapé. L'appartement était étrangement calme. Étrangement, parce que chez les Décieux il y avait toujours de la musique. Carole s'installa sur le bout du fauteuil, le corps tendu vers son amie.

— Ne me raconte pas d'histoire ! Je te connais assez. Je vois bien que ça ne va pas.

Son regard scrutait le visage de Ghislaine, y cherchant un indice qui puisse, soit la rassurer, soit confirmer ses craintes.

Sous ce regard inquisiteur, Ghislaine se raidit.

— Tu veux boire quelque chose ? Je te fais un thé ?

Un truc clochait dans le comportement de Ghislaine. Mais quoi ? Carole se pencha davantage.

— C'est ton cancer ? Tu peux me le dire.

— Qu'est-ce que tu vas chercher là...

— Je te trouve mauvaise mine pourtant.

Ghislaine haussa les épaules.

— Mais non ! Tu te fais des idées.

— Tu as dit au conservatoire que tu étais malade...

— Oui, je l'ai été. Une sorte de grippe qui m'a anéantie. Je n'avais plus de jambes, la tête vide. Je suis sans doute encore un peu pâle. J'étais vraiment incapable de donner mes cours.

— Tu me rassures, murmura Carole sans trop la croire.

Ghislaine se leva.

— Je vais préparer le thé.

— Tu as fait couper tes cheveux, remarqua Carole, en la suivant dans la cuisine.

— Il faut bien changer de temps en temps.

— Dommage. Ça te donnait un air plus féminin.

Pourquoi avait-elle le sentiment que tout cela sonnait faux ? Incorrigible pessimiste ! Elle noircissait toujours tout...

— Je peux t'aider ? proposa-t-elle.

— Non, non. C'est vite fait, répondit Ghislaine en remplissant la bouilloire électrique.

Sur un plateau, elle disposa deux tasses et leurs soucoupes, un petit pot de lait.

— À la bergamote, ça te convient ?

— Parfait.

Carole sentait comme une distance entre elles. Alors, lui vint une autre hypothèse. Des problèmes avec Hervé...

— Hervé va bien ? demanda-t-elle d'un ton détaché.

— Je pense que oui.

« Je pense que oui... » Qu'est-ce que ça voulait dire ?

Ghislaine prit un temps avant de continuer :

— Figure-toi qu'il est parti à New-York en début de semaine pour un stage de six mois.

— Six mois ? s'écria Carole. Eh bien, si après cela il ne fait pas des miracles.

Ghislaine eut un rire forcé.

— Ses patientes voudront toutes ressembler à Julia Roberts ou à Sharon Stone, dit-elle en remplissant la théière de l'eau bouillante.

— Si elles apprennent qu'il est allé aux USA, c'est certain.

L'une derrière l'autre, elles revinrent dans le salon. Ghislaine versa le thé.

D'office, connaissant les habitudes de son amie, elle mit un nuage de lait dans la tasse de Carole.

Une Carole qui n'en finissait pas de la sonder de son regard perçant. Ghislaine sentait l'exaspération, la panique, la gagner. Son amie but une gorgée et reposa sa tasse.

— Ça te contrarie, n'est-ce pas ?

— Quoi ?

— Eh bien, le stage d'Hervé. Je le vois bien. Tu n'as pas l'habitude d'être seule.

— Contrairement à toi, oui, répondit Ghislaine d'un ton plus mordant qu'elle n'aurait voulu. Mais, je vais t'avouer : ça me fait du bien. Je vais pouvoir faire des tas de trucs que je ne fais plus. Parce qu'Hervé n'a pas le temps : ou parce qu'il n'aime pas.

Elle se félicita de son aptitude au mensonge complètement insoupçonnée !

— C'est bien, fit Carole, pas convaincue.

Ghislaine soupira.

— Parle-moi plutôt du conservatoire. La semaine prochaine, je vais reprendre mes cours.

— Oh ! La routine. Ah si ! Le directeur a enfin choisi la date des examens. Ce sera le 14 juin.

— Très bien. Je vais le noter.

— Tiens, à ce propos, continua Carole en se levant. J'ai besoin de ton avis.

Elle sortit du salon pour se diriger vers le bureau, pièce dans laquelle était le quart de queue Pleyel. Le cœur de Ghislaine s'emballa. Carole, dans le couloir, continuait sur sa lancée.

— Dans la sonate en ut mineur de Beethoven, celle dite « l'Aurore », dans la première partie, l'allegro...

Elle entra dans le bureau et s'immobilisa.

— Tiens ! Ton piano est fermé ?

— Oui, s'empressa Ghislaine. Je te l'ai dit. J'avais la tête comme une citrouille. Ça fait une semaine que je n'ai pas touché au clavier.

— Et tes élèves privés ?

— Ils étaient en vacances forcées. Je vais reprendre.

Ghislaine, tout en répondant du bout des lèvres, avait devancé son amie vers l'instrument.

— Tu voulais savoir... ?

— Oui, reprit Carole. Je vais te montrer comment je fais jouer à Sébastien les premières mesures et tu me diras si j'ai raison.

Déjà, elle tendait la main pour ouvrir le couvercle du piano.

— Désolée. Ce ne sera pas possible.

Qu'allait-elle trouver comme excuse ? Mais les mots venaient tout seuls, avec une facilité qui la déconcertait. Comme si ce n'était pas elle qui parlait.

— Il est complètement désaccordé. Oui... Figure-toi qu'un élève a renversé un verre d'eau.

— Aucune importance, pour ce que je veux te montrer.

Carole bascula le couvercle. Mais Ghislaine le rabattit d'un geste sec.

— Eh ! s'écria son amie. Qu'est-ce qui te prend ? Tu as failli me le refermer sur la main.

— Excuse-moi. Mais je te dis qu'il est désaccordé. N'insiste pas.

Le ton était si brutal, le regard si assassin, que Carole en resta interdite.

— Très bien, balbutia-t-elle. Mais avoue que ta réaction est disproportionnée.

— Oui, j'en conviens, concéda Ghislaine.

Carole la scruta.

— Toi, tu es perturbée par l'absence d'Hervé.

— Ce doit être ça, déclara Ghislaine d'un ton impatient.

Manifestement, elle avait hâte de la foutre à la porte et Carole le ressentait parfaitement.

— Vous êtes un couple tellement uni. Ça fait combien de temps que vous êtes mariés ?

— 15 ans, répondit Ghislaine en lui faisant faire demi-tour pour sortir de la pièce.

Un couple uni !... Le salaud ! Il avait très bien réussi à donner le change.

— Tu me montreras le morceau au conservatoire, la semaine prochaine.

— Oui, bien sûr. Ce n'est pas pressé...

Elles revinrent dans le salon, mais le lien était rompu. D'un côté, Ghislaine qui avait hâte qu'elle s'en aille ; de l'autre, Carole, agitée d'une impression curieuse.

Elle prit sa veste, son sac.

— Bon. Je suis heureuse de voir que tu es guérie. Donc, la semaine prochaine au conservatoire ?

— Oui, bien entendu. J'espère que mes élèves auront travaillé en mon absence.

Dans l'entrée de l'appartement, elles s'embrassèrent.

— À lundi, fit Carole en disparaissant dans l’ascenseur.

Ghislaine referma la porte doucement et s’y adossa. Avait-elle vraiment bien joué la partie ?

CHAPITRE VI



10 heures du soir. Ghislaine passa dans la chambre. Elle ôta son chemisier. Le miroir de l'armoire lui renvoya l'image d'une femme encore belle, bien charpentée, des épaules solides, mais des seins ronds, menus, plantés hauts. Son cancer pris à temps, elle avait eu la chance d'échapper à l'ablation. Le soutien-gorge bleu nuit moulait merveilleusement cette poitrine ferme que sa petitesse empêchait de tomber. On lui avait toujours dit qu'elle avait un très joli décolleté. Elle se plaça de profil, admira le galbe de sa poitrine et lentement, passa ses mains dans le dos pour dégrafer le soutien-gorge. Les bretelles glissèrent de ses épaules l'une après l'autre. Ses deux mains enserrèrent les globes de chair diaphane. Ils se logeaient sans problème au creux de la main d'un honnête homme. Pourquoi le sien ne s'en était-il pas contenté ? Serait-elle moins blessée s'il l'avait quittée pour une autre femme ?

À cette question, Ghislaine répondit instantanément : « oui ».

Et si elle faisait profiter un autre homme de ce corps qui ne demandait qu'à être contenté et à contenter ? Cette seconde question attira d'emblée un « non » péremptoire.

L'idée qu'un autre homme qu'Hervé pose ses grosses pattes velues sur elle la faisait frissonner.

Elle releva sa jupe au-dessus du genou, observa avec intérêt la ligne du

mollet sportif. Le genou était rond. Elle remonta un peu plus la jupe, dévoilant la cuisse ferme, bien dessinée. Sa main s'infiltra entre ces deux piliers de chair, atteignit une intimité chaude. Elle frotta doucement, ferma les yeux, cherchant une sensation, un frémissement. Mais son corps restait désespérément sage.

Ses doigts descendirent la fermeture de la jupe qui tomba sur ses chevilles. Elle enjamba le tissu, caressa ses jambes gainées de nylon noir. Le déshabillage continua. Les collants, le slip de dentelle blanc.

Face au miroir, elle auscultait ce corps nu. 40 ans. Pas un pouce de graisse. Une courbe de hanches parfaite, absence de culotte de cheval, une taille peu dessinée, certes, mais un corps pas mal tout de même que bien des femmes lui envieraient.

Ghislaine sourit. Cette fouineuse de Carole la première !

Elle l'avait toujours soupçonnée d'être « bi ». Cette façon qu'elle avait de draguer sur Internet, d'éviter le contact sexuel avec les hommes. Et pourtant, elle avait dragué Hervé. Certainement son côté féminin qui l'avait attirée.

Elle approcha du miroir, s'y colla. La froideur fit se redresser les mamelons. Elle se cambra, appliqua son pubis contre la glace, imprima un long va-et-vient de gauche à droite et de bas en haut à son corps. Rien ! Pas le plus petit éveil érotique.

Elle plaqua ses deux mains sur le miroir, et bras tendus, se détacha de ce support glacé pour pousser un cri de désespoir.

Elle ouvrit l'armoire. Le costume sombre attendait sagement sur son cintre. D'un geste brusque, elle l'arracha de la tringle, et s'en revêtit. Ses lèvres rouges luisaient dans les lumières tamisées de la chambre. Elle s'auscultait. Enlèverait-elle ce maquillage ? Non !

Depuis qu'elle avait fait couper ses cheveux son visage était devenu plus dur, révélant des traits plus masculins.

Sur le rayonnage, le feutre. Elle le prit, plaqua ses courts cheveux bruns dessous, lissa le bord du chapeau pour le rabattre sur ses yeux. Puis, elle enfila le manteau. Mi-homme, mi-femme... Ça allait leur plaire à ces pourceaux !

Elle éteignit et sortit de la pièce.

Quelques minutes plus tard, elle était dans sa Golf et roulait vers les quais.

Elle roulait vite, sans souci de la limitation de vitesse. Inconsciemment, si les flics l'avaient arrêtée, ça l'aurait arrangée. Une manière comme une autre d'empêcher l'acte odieux qu'elle s'appropriait à commettre.

Elle passa le pont d'Austerlitz, puis celui de Bercy et se gara dans une petite rue, derrière l'hôpital de la Salpêtrière. Les mains dans les poches, elle redescendit jusqu'au quai.

Ces lieux de rencontre de la communauté gay, tout Paris les connaissait. Hélas ! Ghislaine ignorait qu'un jour, cette connaissance lui serait très utile.

L'escalier sombre qui descendait au bord du fleuve recelait des odeurs âcres, mélange d'urine, de sperme, de came, de joint, de tabac. À mi-chemin, elle perçut des râles, des gloussements de plaisir.

Ghislaine s'immobilisa. Elle ferma les yeux, se concentra sur ces soupirs d'extase. Hervé devait en faire autant entre les bras de son amant... Une vision qui lui donna un coup de fouet. C'est presque en courant, qu'elle dévala les dernières marches.

L'ombre recelait des silhouettes enlacées, ou des rôdeurs qui cherchaient l'occase. Ghislaine serrait les dents, animée d'une rage désespérée. Comme les fois précédentes, toute son humiliation remontait, la poussant vers la cruauté et le désir de vengeance.

Un homme approcha, la frôla.

— Tu me suis ? murmura-t-il.

Sans répondre, elle lui emboîta le pas.

— Tu aimes être regardé ? demanda-t-il tout en marchant devant elle.

— Non !

— Alors, viens dans un endroit intime.

Il la conduisit à l'écart des autres couples qui s'embrassaient, se pelotaient, se pénétraient tout le long du mur, hors de la lumière chiche. Un arbre aux branches basses et très feuillues faisait comme une sorte de niche verdoyante. L'homme lui prit la main et l'attira dans cette cache.

Tout de suite, il la serra contre lui, sa bouche cherchant la sienne.

— Maquillé, s'étonna-t-il. J'aime ça. Tu m'excites vachement, toi. J'aime ce côté androgyne.

Sa main partit vers la braguette. Ghislaine l'arrêta.

— Non, ordonna-t-elle. Prends-moi. Rien d'autre.

— Tu n'aimes pas les caresses ?

— Je préfère aller droit au but. Je prends mon plaisir dans la brusquerie.

— La brutalité ?

— Non... Prends-moi, c'est tout ce que je te demande.

Et pour bien montrer sa détermination, elle se retourna, releva les pans du manteau, se pencha, lui proposant son fessier. L'homme le prit à pleines mains, le palpa, mesurant son ampleur, sa fermeté. Ghislaine s'attaqua à la fermeture de son pantalon. Celui-ci tomba sur ses chevilles. Elle se cassa en deux, pour faciliter la pénétration.

Qu'espérait-elle ? Un semblant de jouissance ?

Son partenaire devinait plus qu'il ne voyait les fesses nues. Sa main caressa doucement les deux hémisphères de chair avant de les empoigner rudement. La pression de ses doigts s'imprima dans la chair. Ghislaine réprima un sursaut. Elle ferma les yeux, ne sachant plus si elle devait se

concentrer sur cette caresse honnie ou oublier cet homme qui allait lui faire l'amour, comme Hervé devait faire l'amour à son amant.

La main de l'homme s'insinua entre ses cuisses, à la rencontre des bourses et du pieu qu'il croyait trouver. Ghislaine l'arrêta vivement.

— Non ! Me prendre, c'est tout.

— T'es un original, toi !

L'homme n'insista pas. D'une main, il déboutonna son pantalon, extirpa du slip un sexe gonflé de désir, prêt à l'emploi. Il le balada sur le fessier, de gauche à droite, s'attardant sur la raie. Ses mains écartèrent les deux parties charnues. Son sexe prit place et chercha le passage, qu'il força doucement.

Ghislaine se mordit les lèvres pour ne pas hurler son dégoût.

— T'es drôlement étroit, chuchota l'homme. Je ne voudrais pas te faire mal.

— Vas-y ! jeta-t-elle.

— T'aime ça, mon salaud. Alors, tu vas en avoir, t'inquiète !

D'un coup, il la pénétra. Les deux mains crispées sur sa bouche, elle retint le cri de douleur qui montait. L'homme ahanait au-dessus d'elle, la maintenant aux hanches pour lui imprimer le mouvement de va-et-vient. Heureusement son plaisir ne fut pas long à exploser. Il haleta de plus en plus rapidement, la pilonnant sans réserve jusqu'à ce qu'un cri sourd, suivi d'un soupir, sonne le glas de la torture que Ghislaine s'imposait.

L'homme resta quelques secondes en elle avant de se retirer d'un seul coup. Elle se redressa. L'inconnu la retourna, pesa sur ses épaules pour qu'elle s'agenouille.

— À toi. Suce-moi.

— Non ! fit Ghislaine en refermant son pantalon. Pas ici.

L'homo la scruta.

— Décidément... Tu fais rien comme tout le monde.

— La nouveauté, c'est ce qui aiguillonne le désir.

— Tu veux quoi ?

— T'as une voiture ?

— Oui.

— Emmène-moi. Je te promets des délices dont tu n'as pas idée.

— Une partouze ?

— Non. Rien que toi et moi. Mais ça va être sublime. Je suis plein de ressources. Fais-moi confiance.

Le ton était suffisamment convaincant pour qu'il cède à la demande, titillé par la curiosité et un désir à nouveau naissant.

— Allons-y, décida-t-il.

Ils remontèrent sur le quai. Une grosse Ford était garée de l'autre côté. Ils traversèrent. D'un clic, l'homme débloqua les portières.

— J'habite tout près, expliqua-t-il en s'installant derrière le volant.

— Tu as un parking ?

Ghislaine se rendit soudain compte qu'elle avait été imprudente. Les journaux avaient parlé du meurtre dans le parking. Mais tout à l'espérance de plaisirs surprenants, il ne fit pas attention.

Il la regarda et sourit.

— On y va.

La Ford démarra, tourna à droite en direction de la place d'Italie. Au premier feu, il prit une petite rue à gauche sur une centaine de mètres avant de bifurquer vers l'entrée d'un parking, sous un immeuble moderne.

En attendant que la porte s'ouvre lentement, il tourna la tête vers Ghislaine qui regardait droit devant elle.

— J'espère que la réalisation sera à la hauteur des promesses.

— Rassure-toi. Tu ne seras pas déçu, répondit-elle sans bouger.

La voiture descendit prudemment la rampe jusqu'au second sous-sol, puis se cacha dans un box éloigné du passage. Parfait, pensa-t-elle. Il arrêta le moteur, et se tourna vers elle.

— À toi de jouer. Je te laisse faire.

Il appuya sur un bouton. Son siège doucement descendit presque à l'horizontale. Il se cala dans la position à moitié couchée et dégrafa lui-même son pantalon. Il avait fermé les yeux, se livrant entièrement à ce qu'il croyait être l'imagination érotique, voire pornographique, de son partenaire.

Ghislaine passa une main sur le sexe gonflé, emprisonné dans le slip. Un membre qui tressauta de plaisir à sa caresse. Elle la prolongea pendant qu'elle sortait de sa poche l'instrument d'un plaisir que l'homme à la Ford ne pouvait pas supposer.

*

* *

Le commissaire divisionnaire Charlie Badolini reposa le téléphone un peu brutalement et aboya dans la foulée :

— Appelez-moi Corentin et Brichot.

La secrétaire ne pouvait pas ne pas entendre. Elle bondit de son siège et fila vers les bureaux des deux gradés demandés. À la mondaine, on ne badinait pas avec les coups de gueule du patron.

Elle frappa à la porte de Corentin et entra sans attendre d'y être invitée.

— Baba est à cran, lança-t-elle en passant la tête dans l'entrebâillement. Commandant, je vous conseille de filer dare-dare dans son bureau.

Elle referma et fit de même avec Aimé Brichot dont le bureau était contigu.

Les deux collègues se rejoignirent dans le couloir.

— Ça barde chez le patron, fit Aimé qui n'appréciait pas les emportements atrabilaires du patron.

— On le prend comme d'habitude, avec philosophie, répondit Boris.

Il frappa.

— Enfin ! cria Badolini.

Son ascendance corse le poussait aux extrêmes, à une autorité un brin machiste.

— Vous croyez que c'est quoi la Mondaine ? Une planque pour se tourner les pouces ou jouer aux cartes ?

— Je n'aime pas les jeux de cartes, répondit Boris en s'installant dans la chaise qui faisait face au commissaire.

Brichot lissa sa fine moustache et prit place dans l'autre siège.

Badolini prit un dossier et frappa du plat de la main dessus.

— Troisième meurtre... Et toujours rien ?

Dans ces cas-là, il était inutile de répondre. Il fallait stoïquement attendre la suite.

— Le tueur des parkings a encore frappé cette nuit.

— Le tueur des parkings... On dirait un titre de polar, remarqua Corentin.

— Vous ne lisez pas les canards, commandant ? aboya Badolini en lui mettant sous le nez « Le Parisien ».

Les doigts jaunis de nicotine du patron farfouillèrent dans le paquet de brunes posé sur le bureau pour en extraire une cigarette qu'il alluma avant d'envoyer un nuage de fumée vers ses deux lieutenants.

— Et toujours des homosexuels, reprit Badolini. Toute la communauté gay va nous tomber sur le poil.

— Le type est malin, observa Boris. Aucune empreinte. Il opère dans des quartiers différents, mais toujours dans les mêmes conditions et avec la même arme : une corde de piano.

— Et allez savoir combien il y a de pianos à Paris, marmonna Aimé en regardant ses chaussures impeccablement cirées.

— Sur ce dernier point, rien à la presse. Notre homme pourrait changer d'arme et pour vous, c'est déjà galère... Alors, je vous dis pas !

Les deux compères eurent une moue contrite.

Badolini écrasa son mégot en soufflant un dernier panache de fumée

bleutée.

— Résultat de vos enquêtes ?

Les deux collègues échangèrent un regard navré.

— Pour l’instant pas grand-chose, reconnut Boris. On put le flic à plein nez. Quand on débarque sur un lieu de drague, c’est comme une volée de moineaux.

Baba Iorgna Corentin, un petit sourire en coin.

— Bien... Autrement dit, vous n’avancez pas et notre tueur s’amuse bien. Dites-moi, commandant, le milieu homosexuel vous est relativement étranger, n’est-ce pas ?

Un clin d’œil à l’attraction sexuelle que Boris exerçait sur les femmes, et à laquelle il répondait toujours « présent ».

— Relativement.

— Par contre, Géraldine le connaît très bien, je pense.

Les deux flics se levèrent.

— Message reçu, patron.

CHAPITRE VII



Dans le bureau de Boris, Géraldine s'était assise sur le coin de la table. Elle balançait ses longues jambes emprisonnées dans le jean tout en écoutant l'exposé du « grand chef » comme elle aimait l'appeler.

— Voilà, je t'ai à peu près tout dit de ce que l'on sait, acheva Corentin en s'adossant à son fauteuil.

— Pas grand-chose, répliqua la jeune rousse.

Elle remonta ses fines lunettes de métal sur son joli petit nez et se leva pour arpenter le bureau. Ça aide à la réflexion, avait-elle coutume de dire.

— Premièrement, contrairement à ce que pense Baba, je ne fréquente guère le milieu homo.

— Et pourtant...

— Non ! l'interrompit Géraldine. Ne prononce pas le mot « lesbienne », il est hideux. Tu sais bien que je préfère féminophile.

— C'est joli, concéda Boris.

— Et puis, secondement, les milieux homo mâle et homo femelle sont quelque peu différents.

— Autrement dit, conclut Aimé, assis à côté de Corentin, le patron n'a pas une bonne idée. Vous nous serez d'aucune utilité.

Pas très joyeux Brichot de voir débarquer Géraldine sur cette affaire. Il craignait, bêtement il le reconnaissait, que la complicité qui s'était instaurée d'emblée entre la jeune femme et sa flèche ne le relègue dans l'ombre.

— Eh ! Comme tu y vas ! s'écria Boris. Non, non, je ne suis pas de ton avis. Tu as pu constater que nos premières investigations sont assez laborieuses. Ces messieurs sont d'une méfiance excessive. Géraldine, du même bord qu'eux, va faciliter grandement le rapprochement.

— C'est vrai, admit Aimé.

Boris se leva et prit son blouson.

— Première étape de notre collaboration sur l'affaire du tueur des parkings, que proposes-tu ? demanda-t-il à Géraldine.

— Commençons par le commencement. Ce soir, petite visite au jardin du Ranelagh où a été commis le premier meurtre.

Les ombres glissaient d'un bosquet à l'autre, s'arrêtaient, palabraient, repartaient vers des conquêtes plus probables. Certains ne venaient ici qu'en voyeurs. Ils se plantaient, immobiles, devant une scène visible par eux seuls. Là résidait leur plaisir.

Géraldine pénétra dans le jardin du Ranelagh. Boris et Aimé étaient restés en arrière. Un bonnet cachait sa tignasse rousse, par trop féminine. Le reste faisait illusion. Si bien d'ailleurs, qu'elle ne tarda pas à être suivie. Elle s'immobilisa dans une allée, attendit l'homme.

Il se pencha pour voir son visage de plus près.

— Tu parais bien jeune... Tu es nouveau ? Je ne t'ai jamais vu ici.

— Et toi ? Un habitué ? demanda-t-elle, sans se démonter.

— Oui. J'aime cet endroit. Ça sent bon au printemps. Tu ne trouves pas.

Sa main se posa sur le bras de la jeune femme.

— Qu'est-ce que tu aimes ?

D'un mouvement brusque, elle se dégagea.

— Te fatigue pas.

Elle sortit sa carte et la lui brandit sous le nez.

— Flic ? Y a pas de sot métier, répliqua le dragueur sans se démonter. Et puis, y a des homos partout.

Elle secoua la tête.

— Je suis pas là pour ça. Mais toi, tu étais ici quand il y a eu le meurtre ?

Il opina du chef.

— Et t'as pas peur ?

— Ce connard ne reviendra pas ici. La preuve : il a déjà tué deux fois ailleurs.

— Tu as vu quelque chose ce soir-là ?

— Des types qui rôdent, comme toujours.

— Oui, mais un, en particulier ?

Nouveau hochement de tête.

— Peut-être bien. Ce soir-là, j'ai repéré un drôle de type. Je ne l'avais jamais vu ici.

— Tu pourrais le décrire ?

— Son visage, non. Il le cachait sous un feutre noir. Il portait un grand manteau sombre.

Il se souvenait que le type s'était arrêté près d'eux, qu'il les avait observés alors qu'il œuvrait sur le membre de son partenaire. Il l'avait invité à partager leurs amours, mais le type s'en était allé ailleurs. Vers cet autre qui n'avait pas eu de veine.

— C'est tout ce que je peux vous dire.

Il se détourna et reprit sa drague dans les allées sombres.

De l'autre côté du jardin, vers l'avenue Raphaël, Brichot intercepta un homme qui sortait du jardin. Il était tout jeune, et filait, la tête basse.

— Un instant, intima le flic.

Le garçon s'immobilisa instantanément. Brichot approcha.

— Tu viens souvent ici ?

Dans les yeux de l'homo ce fut la panique.

— Pourquoi ?

Aimé lui colla sa carte sous le nez. L'autre balbutia :

— C'est un délit ?

— Mais non. Ta vie sexuelle ne m'intéresse pas.

— Il ne faut rien dire à mes parents.

— Je te dis que je m'en fous. Nous faisons une enquête.

Le garçon se calma quelque peu.

— Sur le meurtre de la semaine dernière. Tu étais là ?

— Oui... marmonna le jeune.

— Et... tu as remarqué quelque chose de spécial ? Un homme bizarre, une bagarre, une dispute ?

Il secoua la tête.

— J'ai croisé des types, mais...

— Décris-les moi.

Le garçon réfléchit.

— Ce soir-là, j'en ai croisé un que je n'avais jamais vu. C'est vrai qu'il avait quelque chose d'inquiétant. On ne voyait rien de lui. Il se cachait sous

un chapeau, un grand manteau...

— Et la victime, tu la connaissais ?

Le garçon hésita à avouer :

— Oui...

— Ah !... Tu avais...

C'était Brichot qui hésitait à formuler la suite.

— Oui... admit le jeune homme.

— Et sais-tu s'il connaissait l'homme au chapeau ?

— Non, je l'ignore. On ne se connaît pas vraiment ici. On en a rien à foutre du prénom, de qui est qui.

— Ouais... Je comprends, marmonna Brichot.

Il jugea qu'il avait suffisamment torturé ce pauvre qui lui roulait des yeux paniqués.

— Allez, file. Et sors couvert, conseilla-t-il.

— Oh pour ça, oui ! répondit le garçon soulagé de s'en tirer à si bon compte.

Quand tous les trois se retrouvèrent autour d'un café ou d'une bière, dans un bistro porte de la Muette, le butin était maigre.

— Un non habitué des lieux, porteur d'un chapeau et d'un manteau sombre. Tous les témoignages concordent. Il faut donc chercher dans l'entourage des deux autres victimes, un homme ayant ce signalement, conclut Boris en vidant sa bière.

Géraldine secoua la tête.

— Dans ce milieu, on se trouve sans se connaître. L'assassin est sans doute un illustre inconnu pour sa victime.

— Ça va être coton.

— Reste à savoir où notre assassin a soulevé les deux victimes des parkings.

On va écumer tous les lieux gay.

— En route pour le Marais ?

— Ça me paraît le lieu idéal pour commencer notre enquête.

Il avait raison, le patron. Avec elle, ce serait tout de même plus facile.

*

* *

Nathalie Chardet était une journaliste opiniâtre. Elle ne lâchait pas le morceau facilement. Depuis le début de l'affaire du tueur des parkings, elle

tannait son rédac-chef pour qu'il la lui confie.

Le vieux briscard s'était fait tirer l'oreille, objectant qu'elle était trop neuve dans le métier, qu'il fallait de la bouteille pour mener à bien une enquête aussi complexe, que c'était dangereux, etc... etc...

Chaque jour, elle revint à la charge et finalement, le patron jeta à contrecœur « OK ». Neuve, fraîchement débarquée dans le métier, c'était vrai. Jeune, n'ayant accumulé que les stages depuis sa sortie de l'école de journalisme, elle ne considérait pas avoir une expérience phénoménale. Mais elle avait un joker. Nicolas, un copain d'enfance qui était homo, et fréquentait presque exclusivement ce milieu.

En quittant le bureau du rédac en chef, elle ne perdit pas une minute. Le numéro de Nicolas, Nathalie le connaissait par cœur.

— Nico, j'ai besoin de toi, lança-t-elle dès qu'il décrocha.

— Ça me fait plaisir. Pour une fois que je vais t'être utile. Tu te débrouilles toujours toute seule d'habitude.

— Oui, mais là, il s'agit de me faire entrer dans un milieu que tu connais bien.

— Laisse-moi deviner. Tu enquêtes sur le tueur des parkings ?

— Oui ! s'écria-t-elle. Je viens de souffler l'affaire à Jérôme Verrieux.

— Bravo ! Et pour moi, pas de problème. Je suis content que tu t'intéresses enfin à ma vie.

— Oh ! Tu exagères.

— Toutes les fois que je t'ai proposé de t'emmener dans une boîte, tu as déclaré que ça ne t'intéressait pas.

— Eh bien aujourd'hui, ça me passionne.

— Viens me prendre ce soir à dix heures. Je te promets une nuit d'enfer.

Pour qu'il n'y ait pas la moindre équivoque, Nathalie s'était faite aussi féminine que possible. Elle n'avait guère de mal, avec ses longs cheveux blonds, son visage fin et sa voix pointue. De longues jambes moulées dans un jean foncé, mais un chemisier décolleté.

Ils entrèrent au « Pulp » en se tenant par la main.

— Tu as peur que je m'envole ? s'insurgea la jeune femme.

— Il y a quelques lesbiennes, vois-tu. Et je ne voudrais pas que tu te laisses entraîner sur une mauvaise pente. Je me sens responsable de ta santé sexuelle.

— Trop aimable !

Il y avait un monde fou. Il fallait hurler pour tenir une conversation. Le DJ s'éclatait sur la console et les battements sourds et répétitifs de la techno vous sonnaient de la tête aux pieds.

Nathalie se monta sur la pointe des pieds pour atteindre l'oreille de Nico.

— Pourquoi cette boîte plutôt qu'une autre ?

— Parce que le soir où il a été tué, Thierry est venu ici.

— Tu le connaissais ?

Nicolas eut un léger haussement d'épaules.

— Pas plus que ça. Comme on se connaît tous ici. J'ignorais même son prénom. Ce sont les journaux qui me l'ont appris.

Ils se frayaient un passage entre les groupes qui obstruaient l'entrée et l'approche du bar.

— Est-ce que les flics sont venus là ? cria Nathalie.

— Je ne sais pas. C'est pas ma boîte préférée. Je ne viens pas souvent.

Ils étaient arrêtés tous les trois pas. Embrassades, congratulations... « Ça va ? Oui, et toi ?... »

— Pour quelqu'un qui ne vient pas souvent tu ne passes pas inaperçu, remarqua Nathalie.

— On se connaît tous, je t'ai dit.

— Donc, le tueur est forcément un de vous.

— Conclusion trop hâtive, répliqua le copain.

Ils atteignirent enfin le bar, s'y firent une petite place.

— Cocktail maison, ça te va ?

— À condition qu'il n'y ait pas quelque cochonnerie dedans.

Nicolas éclata de rire.

— Les journaux qui racontent n'importe quoi. Tu devrais arrêter de les lire.

Nathalie lui fit une grimace et annonça :

— Gin-Fizz.

Nicolas commanda le cocktail en question. Un mélange de vodka, de pimpermenhe, de Martini. Un truc dégueulasse, quoi ! Nathalie l'observait et s'amusait. Depuis qu'ils étaient entrés, le copain n'en finissait pas de lorgner dans tous les coins. Elle le tira par la manche de sa chemise.

— Eh ! Tu es avec moi ce soir. Pas de drague. J'ai pas envie que tu me laisses choir ici.

Il éclata de rire.

— Il n'y a pas un endroit dans Paris où ta vertu est plus en sécurité. Je travaille pour toi, figure-toi. Je cherche des copains de Thierry qui pourraient te renseigner.

Soudain, Nicolas leva le bras et hurla, par-dessus le tumulte :

— Fabien ! Fabien !

Un éphèbe au visage enfantin, très fin, se retourna. Il leva la main en souriant. Nicolas lui fit signe d'approcher.

— Salut !

Les deux hommes s'embrassèrent.

— Ça fait plaisir de te voir. Tu ne viens pas souvent ici.

— Trop de bruit, répondit Nicolas.

Il se tourna vers Nathalie et la présenta.

— Elle enquête pour son journal. Tu étais un copain de Thierry, toi ?

— Quelle horreur cette histoire, s'écria le jeune homme en portant une main manucurée à ses lèvres.

Il se tourna vers le type qui se tenait dans son ombre.

— Nous n'étions pas là ce soir-là.

Le type approcha et serra les mains.

— Hervé, mon ami, présenta Fabien.

Bel homme, pensa Nathalie. Quel gâchis, tout de même. Les hommes vraiment très beaux n'étaient jamais pour elles.

— Et vous n'avez rien entendu qui pourrait me mettre sur une piste ? demanda-t-elle.

Ils se regardèrent.

— Non, avoua Fabien.

— Moi, je ne le connaissais pas.

— Bon... ben, bonne chasse et bonne soirée.

Les deux hommes avancèrent vers la piste de danse et commencèrent à se dandiner en souriant, heureux.

À l'autre bout de la salle, Géraldine s'arrêta au milieu de l'escalier. Son regard fit le tour de l'assemblée.

— Tiens, v'là la flicaille, marmonna un gars en passant devant elle.

Elle ne releva pas. Elle repéra tout de suite Maud et Joëlle qui dansaient tendrement enlacées. Maud avait posé sa tête sur l'épaule de son amie, ses deux bras autour du cou, elle se laissait porter par le rythme, les yeux fermés. Quand elle les ouvrit, elle capta Géraldine qui achevait de descendre.

— Hou hou... ! cria-t-elle en s'agitant.

Géraldine répondit mollement à son appel.

C'était une ex qu'elle n'avait pas particulièrement envie de revoir. Mais Maud avait laissé sa compagne et fendait les couples pour arriver jusqu'à Géraldine.

Elle l'embrassa tendrement dans le cou.

— Il y avait longtemps qu'on ne t'avait pas vue.

— Service commandé ma belle, répondit la policière.

— Oh !... Dommage. J'avais cru que...

Géraldine planta son regard dans les grands yeux déjà embués. Elle secoua la tête.

— Non. Aucun espoir. D'accord ?

Mais Maud revenait à la charge.

— Tu sais, susurra-t-elle en confidence, dans le tuyau de l'oreille de son ex, Joëlle adore qu'on le fasse à trois.

— Pas ce soir, tempéra la jeune flic. Une autre fois... peut-être.

— Ouais... c'est ça... peut-être, maugréa Maud en laissant choir ses illusions.

Elle pivota pour rejoindre son amie. Mais la main de Géraldine la retint.

— Dis-moi, tu étais ici le soir du meurtre de Thierry Garavel ?

— Non !

— Fais pas ta mauvaise tête. Tu n'as rien entendu à ce propos ?

Maud hésita. Sa vengeance aurait été de ne rien dire, mais elle n'était pas mauvaise fille. Et puis, peut-être que Géraldine, par reconnaissance, reviendrait...

— On parle d'un type qui discutait avec lui ce soir-là. Mais j'en sais pas plus, tu sais. Je préfère ne pas trop penser à cette histoire.

Elle regarda autour d'elle.

— Attends, le type qui raconte ça est là ce soir... Ah ! Au bar. Tu vois ? Il discute avec cette jolie blonde.

— Capté ! Retourne t'amuser. Merci.

Lentement, parce qu'elle ne pouvait par faire autrement, vu la foule, Géraldine approcha du bar. C'est vrai qu'elle était mignonne cette petite. Elle la mettrait bien dans son lit. Elle sentit ses pointes de seins durcir sous l'effet du désir subit. Pourquoi ne tenterait-elle pas sa chance ?

Nathalie n'avait pas sorti le carnet et le crayon, pas plus que le dictaphone de poche. Mais sa mémoire enregistrerait tout ce que ce type lui racontait.

— Oui, c'est Thierry qui l'a abordé. L'autre s'était accoudé au bar. Je l'avais jamais vu auparavant. Il paraissait tout jeune, mal à l'aise. Vous voyez ce que je veux dire ? À mon avis, il débutait.

— Prostitué ? demanda-t-elle.

— Non, non. Enfin, j'en sais rien. Non, je veux dire, il venait de découvrir son homosexualité. Et c'était peut-être la première fois qu'il allait sauter le pas.

— Vous pourriez me le décrire ?

— Ce qui était curieux, c'est que malgré la chaleur qui règne ici... Il fait

extrêmement chaud, non ?

— Si...

— Eh bien, le type avait gardé un long manteau sombre et son chapeau. Bien enfoncé sur les yeux. Comme s'il craignait qu'on le reconnaisse, ou qu'on le voie.

Géraldine les rejoignit.

— Excusez-moi de m'immiscer dans votre conversation.

Elle sortit sa carte.

— Mais je croyais... fit le type en regardant tour à tour les deux femmes.

— Oh non ! s'empressa de corriger Nathalie. Vous n'aviez pas compris. Moi, je ne suis que journaliste.

Elle sentit qu'il était temps de partir. De toute façon, elle avait de la matière pour un bon article à paraître demain ou après-demain.

— Bon, je vous laisse.

Elle embrassa Nicolas.

— À bientôt. Je t'appelle.

— Comme d'habitude. Dans un mois ou deux...

*

* *

Ghislaine plongeait la main dans le sachet de cacahuètes, avalait une gorgée de Suze sans y prendre garde. Toute son attention concentrée sur l'article qu'elle lisait dans le quotidien de ce matin.

La journaliste, Nathalie Chardet, y parlait d'un homme au chapeau et au manteau sombres, entrevu dans la boîte où la victime, Thierry Garavel, avait été vue pour la dernière fois.

Lentement, elle reposa le journal. Son regard se perdit sur la reproduction de la jeune fille à la perle de Vermeer, accrochée au mur en face d'elle. Ce regard clair, interrogateur ou étonné, c'était selon les admirateurs de la toile, semblait l'accuser. Lui dire « tu vois, tu es repérée... Je ne donne pas cher de ta peau... » Et comble de l'ironie, la jeune fille au turban bleu, ajoutait : « attendons la suite... » avant de s'en retourner vers la quelconque occupation que le peintre avait interrompue.

Ça tournait vite dans la tête de Ghislaine. Les policiers avaient dû faire leur petite enquête au jardin du Ranelagh. Eux aussi, sans doute, savaient qu'on y avait vu un homme engoncé dans son long manteau, le visage caché par le feutre.

Jusqu'à présent, elle s'était jetée dans l'action sans réfléchir aux

conséquences, uniquement animée de cette rage vengeresse, de ce besoin de détruire tous ceux qui ressemblaient à l'homme qui lui avait volé son mari.

Des regrets ? Oh non ! Cette rage meurtrière n'était pas encore éteinte.

Mais, désormais, il fallait jouer la prudence.

Ghislaine avala la dernière goutte d'apéritif, reprit une poignée de cacahuètes et se leva en les grignotant.

Dans la chambre, elle ouvrit l'armoire. Le costume, le manteau, le chapeau sur l'étagère au-dessus de la tringle de métal. Tout était là, accusateur. Mais quel flic assez futé viendrait jusqu'au 34 avenue Mozart ?

Prudence... Le mot résonna une fois de plus dans sa tête. Elle décrocha le costume et le manteau, attrapa le chapeau. À quatre pattes sur la moquette, elle chercha dans le bas de l'armoire un grand sac en plastique dans lequel elle fourra le tout.

Puis, se relevant, elle farfouilla dans sa garde-robe, en tira un jean délavé, un T-shirt et un blouson de cuir.

Fébrilement, elle se déshabilla, enfila les vêtements qu'elle venait de décrocher et ausculta sa silhouette dans la glace. Qu'est-ce que ça donnait ? Trop femme ! La coiffure...

Dans la salle de bains, elle prit la valeur d'une grosse noisette de gel qu'elle écrasa entre ses mains avant de lisser ses cheveux. Voilà ! Elle ressemblait à ces hommes gominés des années 30.

Les cheveux plaqués en arrière lui faisaient un visage sévère, méconnaissable. Elle ajouta des lunettes à verres fumés.

Comme ça, c'était parfait.

CHAPITRE VIII



L'élève accrochait à chaque note. Carole se leva, excédée.

— Tu n'es pas concentrée. Si tu t'entêtes à ne pas faire de progrès, je ne pourrai pas te présenter à l'examen. Est-ce clair ?

La gamine essuya une larme et renifla. Carole se pencha vers elle.

— Ça ne sert à rien de pleurer. Il faut travailler. Le piano est un instrument difficile. Tu as peut-être cru que c'était facile ?

— Madame, ça fait 5 ans que j'en fais. Je sais que c'est difficile.

Elle se radoucit.

— Tu t'y mets tous les jours ?

— Oui, madame. En rentrant de l'école. Avant même de faire mes devoirs.

— Écoute, je ne comprends pas. Tu travailles mal. Change de méthode.

Un coup d'œil à sa montre. Elle ne pouvait pas s'attarder. Elle posa sa main sur l'épaule de la petite.

— Allez, file. Je n'ai pas le temps aujourd'hui de te garder. Mais vendredi, avertis ta mère que tu resteras une demi-heure de plus.

— Merci, madame.

Elle referma la partition et la rangea dans sa serviette.

— Au revoir, madame.

— Au revoir Karine. À vendredi. Et travaille !

La porte se referma. Carole attrapa sa veste, son sac et quitta le studio. Dans le couloir, elle ouvrit une autre porte. Ghislaine faisait les cent pas, concentrée sur l'exécution du morceau par son élève. Un concerto de Bach, pas facile.

Elle vint vers son amie.

— Désolée. Mais ce soir, je ne t'attends pas. Des amis de province. Je fais le guide.

— Tu as de la chance. Il fait un temps superbe. Alors, bonne tour Eiffel.

— Non. Je vais plutôt leur faire visiter des quartiers plus pittoresques. Typiques. À demain.

Elles s'embrassèrent et Ghislaine referma la porte du studio.

Carole avait rendez-vous avec ses amis sur les marches de l'Opéra Bastille. Les portières de la Twingo, garée devant le conservatoire, claquèrent. Elle mit le contact, embraya et partit à l'assaut de la circulation.

Du conservatoire, le plus simple, c'était les quais. Ça roulait relativement bien. Elle passa devant la maison de la Radio, la tour Eiffel. Elle s'engouffra dans le souterrain de l'Alma, celui où Lady Di avait trouvé la mort, et ressortit aux jardins des Champs-Élysées, juste avant la Concorde. Puis, ce fut un nouveau tunnel, les quais et enfin la place de la Bastille.

Elle arrêta la voiture devant le perron de l'opéra. Un rendez-vous très prisé, apparemment, vu le nombre de personnes assises sur les marches ou stationnant sur le trottoir.

Carole sortit de la voiture. Ah ! Elle les voyait. Elle les appela en agitant le bras.

— André... Lucette...

Le couple, d'une cinquantaine d'années, la repéra. Ils approchèrent.

— Ne bougez pas. Je vais garer la voiture au parking. J'en ai pour quelques minutes. Je reviens.

— Prends ton temps, fit André.

Elle les avait connus lors d'un voyage en Tunisie. Ils faisaient partie du groupe et ils avaient sympathisé. Habitant Besançon, c'était la première fois qu'ils venaient à Paris. Depuis deux jours, elle les trimballait de monument en monument. Tout y était passé : l'Arc de Triomphe, l'incontournable Tour Eiffel, les Invalides, l'Opéra, l'Ecole militaire, le Panthéon, Notre-Dame, la Conciergerie.

Aujourd'hui, elle avait décidé de leur faire découvrir les magnifiques hôtels particuliers du quartier du Marais.

Le parking était tout proche. Elle s'y engouffra, trouva rapidement une place et bientôt put rejoindre ses amis.

— Ça va ? Vous avez passé une bonne journée ? s'enquit-elle en les embrassant.

— Superbe. Avec ce beau temps, nous sommes montés à la tour Eiffel, répondit André.

Oui, ça... Elle les avait laissés faire seuls. Ce n'était vraiment pas sa tasse de thé.

— Je vais vous faire visiter un quartier un peu spécial. Bourré d'hôtels particuliers construits pour des grands seigneurs, au XVII^e et XVIII^e siècle.

Ils contournèrent la place pour prendre la rue Saint Antoine.

— Aujourd'hui, ce quartier est devenu le fief des homosexuels. Ils ont tout envahi. Les boutiques, les bars, les restaurants. Mais malgré tout, c'est un quartier qui a beaucoup de charme, continua Carole.

Ils passèrent devant la statue de Beaumarchais au coin de la rue des Tournelles, puis devant l'hôtel Sully. Carole ne manquait pas d'explications. Sur l'architecture, les aristocrates qui avaient habité ce bel édifice, ce que c'était aujourd'hui.

Enfin, ils tournèrent dans la rue de Birague pour arriver place des Vosges.

— Magnifique, fit André. Quel bel ensemble.

— Voulu, construit par Henri IV sur l'emplacement d'un marché aux chevaux. La place s'est d'abord appelée place Royale.

À pas lents, ils firent le tour du jardin central, où s'ébattaient les enfants, en admirant les façades de brique rouge. Carole était un guide parfait. Elle, avait étudié son sujet et savait de quoi elle parlait. Puis, ils refirent le tour sous les arcades, s'arrêtant aux nombreuses vitrines d'antiquaires.

— Il y a un film avec Gabin qui a été tourné ici, fit Lucette.

— Oui. Un Simenon. Je crois que c'est « l'Affaire St-Fiacre ».

Ils prirent ensuite la rue des Francs-Bourgeois. Là encore, Carole ne fut pas avare d'explications.

— Appelée ainsi parce que s'y trouvait une maison qui abritait des indigents, exemptés de taxes et d'impôts. Détail amusant : pendant la Révolution, elle s'est appelée la rue des Francs-Citoyens.

Ici, ils étaient en plein quartier homo. André et Lucette ouvraient grands leurs yeux sur ces hommes se tenant par la main, ou par l'épaule, ou enlacés. Ce qui ne choquait personne. Dans leur province, c'aurait été autre chose !

Ils avançaient lentement sur le trottoir étroit. Les boutiques d'artisanat, de mode, les retenaient souvent. De belles maisons anciennes attiraient leur attention.

— Nous allons jusqu'au musée Carnavalet... Le musée de Paris. L'hôtel

Carnavalet a été la demeure...

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase, les yeux rivés sur un couple d'hommes sur le trottoir d'en face.

— La demeure de qui ? demanda Lucette.

— De... De madame de Sévigné.

— Décidément, on la retrouve partout celle-là. L'année dernière nous sommes allés dans la Drôme, à Grignan. On n'y parle que d'elle et de sa fille, madame de Grignan.

Mais Lucette pouvait raconter n'importe quoi, Carole ne l'écoutait plus. Dans l'un des deux hommes, elle reconnaissait Hervé Décrieux, le mari de son amie. Il était donc rentré de New-York plus tôt ? Ghislaine ne lui en avait rien dit. Les deux hommes étaient arrêtés devant une boutique de fringues.

Elle s'apprêtait à traverser pour aller le saluer. Hervé regarda l'autre homme en souriant, son bras passa autour de la taille de son compagnon et il le serra contre lui.

Carole eut un choc. Non ! pas Hervé ! Et pourtant, la nature de leur relation ne faisait aucun doute.

Les deux hommes entrèrent dans le magasin.

— Carole ? Ça ne va pas ?

La voix d'André la ramena sur terre.

— Si... si, parfaitement.

Son cœur battait comme une machine déréglée et ses mains étaient atteintes d'une soudaine Parkinson.

— Tu es pâle comme un linge.

— La fatigue, sans doute. Avec l'approche des examens au conservatoire, il y a beaucoup de travail et de stress, balbutia-t-elle, se raccrochant à la première explication qui se présentait à son esprit perturbé par cette découverte hallucinante.

— Eh bien, rentrons, suggéra Lucette après un échange de regards avec son mari.

— Mais oui, rentrons, confirma André.

Carole s'était reprise.

— Non. Il faut absolument que vous voyiez Carnavalet. On ne peut pas venir au Marais sans voir cet hôtel splendide.

Ils reprirent leur promenade. Carole fut suffisamment maîtresse d'elle-même pour donner le change. Elle se lança dans de grandes explications historiques et l'incident de sa soi-disant fatigue fut bientôt oublié.

Les moments de silence étaient pour elle des instants d'intense réflexion. Hervé homosexuel... Elle n'en revenait pas. Et pourtant, le côté précieux, affecté, l'élégance, la finesse d'Hervé auraient dû lui mettre la puce à l'oreille.

Ghislaine... C'était donc pour cela qu'elle était si nerveuse l'autre jour. Hervé à New-York... Tu parles ! Il filait le parfait amour. Mais que savait Ghislaine au juste ? Le prétexte New-York, c'était peut-être une idée d'Hervé pour s'échapper quelques jours ? Non, ça ne tenait pas. Il ne serait pas resté à Paris.

Et si elle lui ouvrait les yeux, à son amie ? Non. Il fallait avoir une explication avec Hervé.

*

* *

Elle avait été suffisamment convaincante pour que la secrétaire d'Hervé lui donne un rendez-vous dès le lendemain.

— À quel nom, madame ?

— Madame Bersat...

Le nom de jeune fille de sa mère. Elle comptait sur l'effet de surprise pour acculer Hervé à la vérité.

Quand il ouvrit la porte de la salle d'attente, elle lut dans ses yeux une grande contrariété. Elle se leva, avança vers lui, tout sourire. Ils s'embrassèrent. Elle entra dans le cabinet, s'installa face au long bureau et regarda Hervé qui venait de prendre place dans son fauteuil.

— Je pensais voir ton assistant. Ghislaine m'avait dit que tu étais en stage aux USA.

Les mains croisées devant lui, il ne répondit pas. Il l'observait, cherchant pourquoi elle était là. Il prit une grande inspiration.

— Je ne fais que de la chirurgie esthétique, tu le sais. Qu'est-ce que tu veux faire rectifier ? Ton nez, il est parfait. Je le prendrais même comme modèle pour mes patientes. Ta bouche, idem, le menton, le cou... rien à redire, ni à refaire.

Carole eut un léger sourire. Elle s'amusait de son embarras caché sous un fatras de paroles.

— Ne me dis pas que tu veux déjà un lifting ?

Nouveau silence. Il comprit et se lança.

— C'est Ghislaine qui t'envoie ?

Carole accentua son sourire et se pencha vers le bureau.

— Je reçois des amis de province, en ce moment. Et il y a deux jours, j'ai eu l'idée de leur faire visiter Le Marais. J'adore ce quartier.

Cette fois, c'était Hervé qui ne pipait mot. Carole le laissa digérer l'information.

— Tu nous as vus ? lâcha-t-il enfin.

Elle hocha la tête.

— Ça dure depuis combien de temps ?

— J'ai rencontré Fabien voici six mois.

— Mais avant ?

Il hésitait à répondre.

— Des aventures. Ça aurait pu continuer comme ça, longtemps.

— Quand tu as épousé Ghislaine, tu savais que tu étais homo ?

— Non. Sinon, je ne me serais pas marié. Comme beaucoup d'hommes, j'ai découvert ça petit à petit. J'ai lutté contre cette tendance ; j'ai refusé l'évidence. Et puis...

Il se leva, alla vers la fenêtre, lui tournant le dos.

— Et puis, j'ai rencontré Fabien et j'ai compris que je ne pouvais pas continuer à mentir à tout le monde, à commencer par moi.

— Et Ghislaine ?

— Ça a été très dur.

— Pour elle aussi.

— Je m'en doute. Je ne voulais pas lui faire de peine.

Il lui fit face à nouveau.

— Que pouvais-je faire, Carole, hein ? Dis-moi !

— Je ne te blâme pas. Tu vis toujours avenue Mozart ?

— Non. J'ai voulu que les choses soient claires. J'ai quitté Ghislaine. Nous allons divorcer.

— Tu as agi comme il le fallait. Elle a sans doute du mal à digérer cette révélation.

— Si je la quittais pour une autre femme ce serait pareil.

Carole secoua la tête.

— Non, je ne crois pas. Dans ton cas, il y a comme une double trahison. C'est comme si tu niais sa féminité.

— Tu dois avoir raison. Mais tout de même, inventer cette histoire de stage. Avec toi, sa meilleure amie.

— Elle a honte, Hervé, c'est tout.

Carole se leva.

— Tu vas lui en parler ? demanda Hervé en s'approchant d'elle.

— Non, je ne crois pas. Ce sera à elle d'en parler... quand elle le pourra.

Il la prit aux épaules et la regarda bien en face.

— Merci de ta visite. Ça m'a fait du bien d'en discuter.

Il la raccompagna jusqu'à la porte. Carole, en pensant à Ghislaine, se sentait soudain mal à l'aise.

— Sois prudent. Tu as vu tous ces meurtres dans votre milieu.

— C'est un dingue qui exècre les homos. Ça s'est toujours vu.

— Oui, évidemment... Tu fais attention, au moins ? dit-elle avant de sortir.

— Ne t'inquiète pas. Fabien a fait les tests. Moi aussi. Tout est OK.

Ils s'embrassèrent.

— Prends soin de Ghislaine, recommanda-t-il.

— Et toi, ne la laisse pas tomber. Comme dit la chanson : « elle est si fragile. »

Mais le pensait-elle vraiment ?

CHAPITRE IX



La Golf verte s'arrêta en douceur le long du trottoir de la rue Monpensier, le long des jardins du Palais-Royal. Il était tard, le théâtre du Palais-Royal, de même que la Comédie Française toute proche, avaient fermé leurs portes. Il y avait de la place pour se garer.

Ghislaine, ce soir, avait choisi un club dans la rue Sainte-Anne, toute proche. Dans ses rares moments de lucidité, elle se disait : ça suffit ! Mais aussitôt une série d'images insoutenables envahissait son esprit : Hervé dans les bras d'un homme ; Hervé se pâmant sous les caresses ; Hervé besognant son partenaire, comme il ne l'avait jamais fait avec elle ; Hervé lui faisant l'amour à elle, avec dégoût.

D'autres plus anciennes venaient s'y superposer. Une petite fille d'une douzaine d'années, tenant la main de sa mère, rentrant chez elles en papotant, joyeuses. Elles venaient de faire la tournée des grands magasins pour acheter quelques vêtements d'été et avaient hâte de les essayer devant le grand miroir de la chambre. Elles ouvraient la porte de l'appartement ; la petite courait jusqu'à la chambre de ses parents, ouvrait la porte et restait interdite sur le seuil. En travers du lit défait, son père, entièrement nu, à plat ventre, bras et jambes écartés, se faisait enculer par un homme.

Le cri de sa mère lui résonnait encore aux oreilles. Cette image, Ghislaine

l'avait enfouie pendant toutes ces années, persuadée l'avoir perdue à jamais. Et voilà que l'histoire recommençait...

Elle claqua la portière avec force, animée d'une soudaine révolte qui la poussait vers les extrêmes.

Dans la rue Sainte-Anne, les hommes faisaient le pied de grue, comme de vulgaires putes, attendant le client. Impossible d'échapper aux regards appuyés, emplis de promesses graveleuses, aux sourires aguichants. Des vieilles putes qui faisaient le tapin ! Allez vous faire foutre ! C'était le cas de le dire.

Ce monde la dégoûtait profondément et ce dégoût nourrissait sa haine. Un besoin de s'avilir, tout comme son mari.

Elle poussa la porte du club. L'atmosphère enfumée donnait l'impression d'entrer dans le brouillard. La musique tonitruante couvrait les conversations, pourtant gueulées d'une table à l'autre.

Dans cet espace restreint, tout le monde était au coude à coude. Mais n'était-ce pas ce qu'ils voulaient : se toucher, se sentir, vibrer au contact d'une cuisse, d'une hanche, sentir un souffle chaud sur la nuque, frôler un sexe ?

L'ambiance était au rouge agressif, grand pourvoyeur de pulsions intenses. Murs tendus de velours, sièges bas, lumières, tout dans les tons carmin. Les visages eux-mêmes rosissaient dans cette ambiance écarlate.

En passant au bar, elle commanda un gin-fizz, puis trouva une place dans le fond de la salle. Maintenant, il n'y avait plus qu'à laisser venir. Tels des mouches, ils se prendraient dans sa toile mortelle.

Il y avait une telle promiscuité dans ce club que la conversation à ses côtés ne pouvait lui échapper. Elle jeta un coup d'œil au couple. Un jeune et ravissant minet qui minaudait en faisant des tonnes dans le genre « rentre dedans » ; et un homme d'âge mûr, manifestement émoustillé par les roucoulandes de son interlocuteur.

— C'est la première fois que tu viens ici ? demanda le jeune. Sinon, je t'aurais remarqué.

— Oui, la toute première. Besoin de changement. La main baguée du quinquagénaire se posa sur la cuisse du minet. Il eut un rire étranglé, comme s'il jouissait déjà. Il se pencha vers l'homme.

— Moi, c'est Maxime.

— Claude.

Maxime leva son verre.

— Trinquons à notre rencontre.

Les deux verres s'entrechoquèrent et ils burent, les yeux dans les yeux. Le minet approcha son visage de l'autre.

— Ils sont bleus ? J'adore les yeux bleus.

— Moi, c'est plutôt les petits culs que j'aime. Son regard coula vers le fessier de Maxime, lequel se déhancha pour que Claude puisse passer sa main et prendre connaissance de la forme et de la rondeur de son derrière.

— Pas mal. Tu sais que tu m'excites, toi.

La main glissa de la cuisse au sexe qu'elle serra avec force. Maxime gloussa comme une femelle.

— Arrête, sinon je vais jouir ici, au milieu de tout le monde.

— C'est peut-être ce que tu aimes, susurra Claude en déposant un baiser sur le coin des lèvres de son compagnon.

Un baiser léger qui ne suffit pas à Maxime. Il ouvrit grand la bouche, sa main agrippa la nuque de Claude et il lui roula une pelle magistrale.

— Si on parlait d'ici ? Je suis aussi chaud qu'une bouillotte.

Claude prit la main du minet et ensemble, ils se levèrent. Main dans la main, ils fendirent les groupes vers la sortie.

Ghislaine eut une moue de dégoût. Elle ferma les yeux. Qu'espérait-elle en venant dans ces boîtes infâmes ? Rencontrer Hervé ? Peut-être... Un Hervé pâmé dans les bras de son amant, devant lequel elle se planterait pour lui faire honte ?

— Bonjour... Je peux ?

Elle releva la tête sur l'homme dans la trentaine, très beau garçon, qui s'était arrêté à sa table. Mauvais choix, bonhomme, pensa-t-elle en lui souriant et en lui indiquant qu'il pouvait prendre place à ses côtés.

À l'autre bout de la salle, le couple Maxime/ Claude avait atteint la porte, dans l'indifférence générale, sauf... Sauf celle de Philippe.

Il n'était pas censé être là. Son travail l'avait détourné vers la Normandie dont il ne devait rentrer que demain. Et puis, les hasards du boulot avaient permis qu'il se libère plus tôt.

Pressé de retrouver Maxime, son ami en titre, de lui faire l'heureuse surprise, il s'était précipité au club, où ils passaient la plupart de leurs soirées. Il le cherchait quand il le vit en compagnie de cet homme. Main dans la main, ils allaient quitter le club. Pas besoin de lui faire un dessin. Philippe connaissait la suite.

La jalousie lui mordit le cœur. Salaud ! Me faire ça dès que j'ai le dos tourné. Et si ça se trouve, ce n'est pas la première fois. Il tombait du haut de ses illusions, Philippe. Et ça faisait mal !

Il sortit à leur suite. Il les vit monter dans une Renault. Sa voiture était en double file, un peu plus haut. Il y courut, s'y engouffra et démarra sur les chapeaux de roues pour les suivre.

Direction : les quais. Philippe aurait pu y aller les yeux fermés. C'est là qu'il avait rencontré ce fourbe de Maxime.

Dans l'île Saint-Louis, il se gara n'importe où. La fourrière viendrait prendre la bagnole, comme ils en avaient l'habitude. Il s'en foutait ! À la suite du couple, qui ne prêtait aucune attention à lui, tout à leur dialogue amoureux, il descendit et les suivit vers la pointe du Vert-Galant. Un nom bien choisi.

Il enrageait sans savoir ce qu'il ferait. Le couple se planqua à l'ombre d'un grand arbre. Derrière, Philippe s'était arrêté. Il voyait parfaitement les deux hommes se caresser, s'embrasser. Il serrait les dents. Une envie de meurtre lui monta à la gorge. Mais par un masochisme incompréhensible, il les laissa aller au bout de leur partie.

Il vit le sexe de son Maxime, puis sa main partant à la recherche du membre de l'autre. Il ne ferma pas les yeux sur leur branlette. Même leurs soupirs lui parvenaient.

Quand tout fut consommé, il remonta précipitamment, se jeta dans sa voiture et roula jusqu'à leur appartement.

Les deux pièces lui parurent affreusement vides et silencieuses. Il traversa le salon, entra dans la chambre, se jeta sur le lit tout habillé, et attendit, les yeux grands ouverts sur la nuit.

Il eut l'impression d'y avoir passé la nuit entière quand la clé tourna enfin dans la serrure. Maxime entra en sifflotant. Il passa dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur, but à même la bouteille de jus d'orange, croqua une pomme en venant au salon. Philippe ne bougeait pas. Il l'entendait fredonner entre ses lèvres tout en mâchonnant. La séance avait dû être exceptionnelle. Maxime était d'une gaieté humiliante.

Enfin, il entra dans la chambre, fit la lumière et sursauta en découvrant Philippe sur le lit.

— Tu étais là ?

— Oui, je suis rentré plut tôt.

Maxime se précipita vers lui, sauta à genoux sur le lit, faisant vibrer le matelas et se pencha vers la bouche de son ami. Lequel détourna la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu ne veux pas que je t'embrasse ?

— Je n'y tiens pas. Je n'ai par envie de mélanger ma salive à celle de l'autre.

Maxime se redressa et tenta de protester.

— Mais, qu'est-ce que...

Philippe bondit, l'agrippa aux épaules, le jeta sur le lit en le maintenant, à genoux au-dessous de lui.

— Salaud... petite ordure. Je t'ai accueilli, je te nourris, et tu trouves le moyen de baiser avec le premier venu, dès que j'ai le dos tourné.

— Mais...

— Tais-toi... tais-toi ! N'aggrave pas ton cas en mentant. Je vous ai vus.

— Écoute, je vais t'expliquer... plaïda Maxime en voulant se redresser.

Mais Philippe était plus fort que lui.

— Je t'aime... Je te demande pardon...

— Trop tard ! trancha Philippe.

Il le lâcha, dégrafa sa ceinture. Maxime se releva, mais d'une poussée brutale, Philippe le rejeta sur le lit et brandissant la ceinture, il commença à frapper.

Soudain, il s'arrêta, dégagea du lit et debout, ordonna :

— Déshabille-toi !

— Je te dis que je regrette. Je me sentais si seul sans toi...

— Déshabille-toi.

Maxime s'exécuta.

— À genoux !

Maxime obéit, sans protester. Jamais il n'avait vu son ami dans cet état. Et il commençait à lui faire peur. Il eut un sursaut et un cri quand la ceinture s'abattit sur son dos, zébrant la peau. Philippe, sadique, frappait avec le bout métallique et la pointe de métal entrait dans la chair à chaque coup. Plus il frappait, plus il avait envie de frapper.

— Arrête... Arrête... Je ne le ferai plus. Je te promets. Je t'aime.

— Trop tard ! jeta Philippe entre deux coups.

Le sang perlait aux plaies infligées par la ceinture de cuir.

— Tourne-toi.

Maxime obtempéra. La ceinture s'attaqua au torse, au ventre, et au sexe.

Maxime hurla de douleur, tenta de se protéger avec ses mains. Mais les coups pleuvaient indifféremment, même sur le visage. Il ferma les yeux. Il aurait voulu être maso. Il aurait pu trouver du plaisir dans la douleur. Hélas, ce n'était pas son cas.

Un nouvel ordre retentit.

— Mets-toi à plat ventre sur le lit.

Maxime eut un espoir. La colère de Philippe était passée. Il allait lui faire l'amour. Ensuite, tout ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Contrairement à ce que Maxime pensait, Philippe n'en avait pas fini avec sa colère et sa rage. Il alla jusqu'à la commode, ouvrit le tiroir, y prit un slip, éteignit la lampe posée sur le meuble et avec le slip décrocha la lampe-tube qui s'y trouvait.

Cette arme brûlante en main, il revint vers le lit, s'y agenouilla, força Maxime à écarter les jambes et lui enfonça le tube bouillant dans l'anus. Son ami, eut un cri perçant que Philippe étouffa en lui plaquant le visage contre le dessus de lit. Puis, il prit la ceinture à deux mains, la passa autour du cou de

Maxime et serra.

Le minet s'agita convulsivement pendant quelques secondes, puis retomba, inerte. Tout était dit. Alors, Philippe se redressa, soudain calmé.

Il se leva, passa une main sur son visage et fila dans la cuisine pour boire et recracher dans l'évier. De retour dans la chambre, il contempla son œuvre, sans aucun regret, ni remords.

Qu'allait-il faire du corps ? C'était sa seule préoccupation. Il ne chercha pas longtemps. La solution était toute trouvée. L'actualité la lui offrait sur un plateau.

Il rhabilla Maxime et le traîna jusqu'à la porte qu'il ouvrit. Il appela l'ascenseur, eut du mal à y entrer avec ce corps mort, et appuya sur le bouton du premier sous-sol.

Dans le parking, il se dirigea vers la voiture de son ami. Il la laissait toujours ouverte depuis que des vandales avaient esquiné sa portière en voulant la visiter.

Il glissa le corps derrière le volant, la tête sur l'appui-tête et referma.

Voilà, comme le tueur des parkings !

*

**

C'était un voisin qui, ce matin de bonne heure avait découvert le corps. Le commissariat de quartier alerté, avait tout de suite averti la mondaine. Philippe avait joué son rôle avec conscience et talent. Après sa crise de larmes et de nerfs, il se tenait prostré, assis sur le sol en ciment, la tête entre les mains, offrant l'image parfaite de l'amant anéanti.

Boris et Aimé inspectaient la voiture sous les projecteurs que l'équipe technique avait installés dans le parking.

— Et de quatre ! marmonna Corentin en ressortant de la voiture.

Brichot était penché au-dessus du corps.

— Quatre cadavres, évident ! Mais pas le même rituel.

— Exact...

— Notre bonhomme a changé de mode opératoire.

— Donc, nous n'avons pas affaire à un tueur en série. En général, ces gens-là ont des manies.

— Ou alors, c'est un petit malin.

Aimé, armé d'une lampe électrique, inspectait le cadavre minutieusement.

— Cette fois, il a pris autre chose pour étrangler sa victime. On ne retrouve pas la trace coupante de la corde de piano.

— Et toutes ces marques sur le visage... Le tueur s'est acharné. Je ne serais pas étonné qu'on retrouve son corps marbré de coups.

— Une séance sado-maso qui a mal tourné ?

— Probable. Le médecin légiste nous en dira plus dans 24 heures.

— Et il a oublié sa signature. Pas de pancarte affichant « salauds », comme d'habitude.

— Et nous, ça nous perturbe, grogna Brichot. On y tient à nos habitudes. Géraldine déboula à ce moment-là.

— Vous savez quoi, les p'tits gars ? On a un autre cadavre sur les bras.

Les deux policiers lui firent face, attendant ses explications.

— On vient de le découvrir dans un parking de la rue Saint-Dominique.

— Un homo ?

— Évidemment. Une corde de piano, évidemment.

— Et la pancarte ? demanda Boris.

— « Salauds », avec un « S », comme d'hab !

Les deux hommes se regardèrent, puis leurs regards glissèrent vers Philippe immobile dans sa posture de désespoir.

— Un petit malin, notre tueur.

— On s'en était douté.

D'un même pas, ils approchèrent de Philippe.

— Monsieur Marcasson, pouvez-vous nous donner votre emploi du temps d'hier soir ?

Philippe releva la tête vivement. Il s'était préparé à cette série de questions.

— Bien entendu. C'est simple. Je suis rentré de province plus tôt que je ne le pensais. Pressé de retrouver mon ami, je suis donc passé au club de la rue Sainte-Anne où nous avons nos habitudes. Je ne l'ai pas vu. Je suis donc rentré et me suis couché. Je voulais l'attendre, mais fatigué par ma journée, je me suis endormi. Et c'est monsieur... Oh ! mon Dieu...

— Quelqu'un vous a-t-il vu au club ?

— Je ne sais pas. Je n'ai parlé à personne. Je me suis rapidement rendu compte que Maxime n'y était pas. Je suis ressorti aussitôt.

— Eh bien, nous vérifierons tout cela. Vous passerez cet après-midi pour signer votre déposition.

— Oui, inspecteur.

— Commandant, rectifia Boris.

— Excusez-moi.

CHAPITRE X



Le cimetière de Montparnasse affichait complet, ce matin pluvieux du 15 mai. Un vrai matin d'enterrement.

Tous les homosexuels de la capitale s'étaient rassemblés ici pour les obsèques des deux dernières victimes. Par quel miracle avaient-ils réussi à faire les deux enterrements en même temps, dans le même lieu ?

— Ils ont de puissantes relations, marmonna Aimé, qui se tenait à l'écart en compagnie de Corentin et de Géraldine.

Les deux cérémonies laïques se déroulaient dans le recueillement et le silence. Les amis proches soutenaient les membres des familles.

Aux abords du cimetière, les cars de police, dépêchés sur place par souci de sécurité, n'étaient là qu'en qualité de spectateurs.

— Si le préfet a prévu des débordements, autant pour lui, remarqua Boris.

— Ne vous y fiez pas, rétorqua Géraldine. Ce ne sera pas aussi calme après les cérémonies. Toute la communauté gay rassemblée, ça va barder.

Les bières descendues au fond des trous, creusés côte à côte, la poignée de terre ou la rose jetées sur le cercueil, la foule se dirigeait lentement, par petits groupes vers la grille de sortie.

Les trois flics suivirent à bonne distance. Le rassemblement s'effectua sur

le boulevard Edgar Quinet. Des banderoles, sorties de dessous les vestes et les impers, furent déployées. On pouvait y lire : « laissez-nous vivre », « À chacun sa vie privée », « Police, au secours ». Les manifestants se tassèrent derrière les chefs de file.

Le capitaine des CRS aboya :

— Attention, les gars, ça va cogner ! Tout le monde à son poste.

Les CRS sautèrent des cars, casqués, boucliers et matraques en mains, tous rangés en ordre d'assaut, barrant le boulevard de part et d'autre.

La manifestation s'ébranla en direction de la gare Montparnasse, dans le plus grand silence. C'était impressionnant. Le boulevard ayant été fermé à la circulation, on n'entendait que les chaussures raclant le pavé.

Immobiles, prêts à l'attaque, les CRS les regardaient approcher. Mais cette masse silencieuse était si imposante qu'instinctivement, ils ouvrirent une brèche dans laquelle le flot des manifestants s'écoula.

Ceux qui arrivaient en retard s'agglutinaient aux autres. Le boulevard était pris dans toute sa largeur.

Sur la place Bienvenue, ils bifurquèrent vers la rue de Rennes. Bientôt, les manifestants bloquèrent le boulevard Saint-Germain jusqu'au boulevard Saint-Michel et au pont du même nom.

Dans tout l'arrondissement, la circulation était un vrai cauchemar. Le capitaine des CRS s'arrachait les cheveux. Mais que pouvait-il faire contre une manifestation qui se déroulait dans la dignité totale ? Aucun débordement, aucune raison d'intervenir.

Les homos défilèrent ainsi jusque devant la Préfecture de police. Là, ils s'immobilisèrent avant de s'asseoir sur la chaussée. Pas un cri, pas un slogan. Rien, que leur présence pesante, comme un reproche, sous les banderoles.

Les trois de la Mondaïne avaient suivi.

— C'est fort, très fort, fit Corentin.

— Il ne nous reste plus qu'à arrêter ce dingue.

— Oui... Y a plus qu'à... marmonna Géraldine.

Dans les clubs, les boîtes, la résistance, la surveillance, la police s'organisaient. Puisque les flics ne faisaient rien, les homos prenaient leur destin en main.

Quand Ghislaine se présenta à l'entrée du club de la rue Sainte-Anne, le cerbère de service la dévisagea.

— Désolé... Soirée privée, annonça-t-il pour l'écarter.

On lui avait donné l'ordre de ne laisser entrer que les habitués.

Ghislaine allait repartir sans protester quand un homme la prit par le bras.

— T'inquiète. Je le connais...

La porte s'ouvrit comme par magie. Ghislaine dévisagea son passeur.

— On se connaît ?

— Oui, ma poule. Je t'ai dragué, il y a une semaine, au Queen...

Il se pencha vers elle, déposa un baiser dans son cou.

— Et je suis prêt à recommencer. Tu as la peau si douce.

— Oui, comme celle d'une femme. On me l'a déjà dit. À se demander pourquoi t'es homo !

Le ton était si arrogant que son soupirant se détacha d'elle et la zieuta, étonné.

— Mais pour les mêmes raisons que toi, mon coco. Parce qu'on est entre hommes, qu'on se comprend, que nos corps se reconnaissent. T'as déjà essayé avec une femme ? Alors ? C'est mieux avec un bonhomme, non ? Comme moi, par exemple.

Ghislaine voulait trancher, abréger cette conversation stupide qui la hérissait.

— Ce soir tu n'es pas mon genre. Désolée !

Tout en parlant, il l'avait poussée vers une table où ils s'étaient installés. Il se leva, furax.

— Je regrette de t'avoir fait entrer, jeta-t-il en s'éloignant.

Va te faire foutre !

Boris Corentin était entré peu avant. Ils s'étaient répartis dans divers établissements. Un minet vint se frotter à lui.

— Salut, beau gosse... T'es nouveau ? Pourtant, ce soir, c'est une vraie forteresse ici. Tu es entré avec quelqu'un ?

Il minaudait, faisant des yeux de velours, tendant déjà la main vers la braguette. Corentin lui enserra le poignet.

— Te fatigues pas. Je suis ici en service commandé.

L'autre eut une grimace.

— Ça sent la flicaille ?

— Oui, mon petit. Tu vois qu'on s'occupe de vous. Mais pas de la façon dont tu espères. Navré !

Le garçon voulut se dégager pour s'éloigner, mais Boris le retenait.

— Va tenter ta chance ailleurs. Mais prudence... Ne t'embarque pas avec un inconnu.

— Vous ne savez toujours pas qui est ce salaud ?

— Eh non ! C'est pour le découvrir que je suis là. Si tu vois quelque chose de bizarre, tu me le dis.

Il le lâcha enfin et le jeune homme s'en fut vers d'autres cieux plus prometteurs. Ghislaine avait, elle aussi, repéré Corentin à quelques tables d'elle. Leurs regards se croisèrent par-delà l'espace. Elle n'y lut pas le désir

sous-jacent qu'il y avait dans les yeux des homos, toujours en recherche. Cet homme-là scrutait la salle, certes, mais d'un regard clinique, sans aucune couleur érotique. Lui aussi était en recherche, mais pas du tout la même que les autres clients.

Le jeune minet que Corentin avait éconduit passa près de Ghislaine, accroché au bras d'un beau garçon brun.

— C'est un flic, expliqua-t-il en passant devant elle.

Elle tressaillit. Après tout, elle devait s'y attendre. Ses yeux se détournèrent. Enfin un type beau, et qui aimait les femmes ! Elle attendit quelques minutes, puis se leva. Pas la peine de tenter le diable. Ce soir, elle rentrerait, sans avoir pu donner corps à sa rage.

*

* *

Pour ne pas se faire repérer Ghislaine avait loué une voiture. Une petite Smart noire.

Avec l'horaire d'été, il ne faisait pas encore nuit. Elle avait téléphoné voici une heure à la clinique pour s'assurer qu'Hervé y était bien. Et maintenant, tassée derrière le volant, à deux pas de la BMW de son mari, elle attendait qu'il quitte la clinique.

Chaque fois que la porte vitrée s'ouvrait, elle glissait sur son siège, pour se faire toute petite. Hier, une brusque envie de le pister, de voir « l'autre », ce voleur, l'avait possédée. Et elle était bien décidée à poursuivre, si ce soir, il ne se passait rien.

Enfin, elle le vit sortir. Il était beau, alerte. Il marchait d'un pas vif vers sa voiture. Pressé de retrouver son amant. Ghislaine eut un haut-le-cœur de dégoût. Il paraissait si heureux. Quand lui avait-elle vu ce visage lumineux, ce sourire dans les yeux, qu'elle pouvait capter même à distance ? Jamais, sans doute. Même le jour de leur mariage, elle ne se souvenait pas qu'il ait été aussi serein et bien dans sa peau.

La portière de la BM se referma. Bientôt, elle vit le feu arrière s'allumer. Elle tourna sa clé de contact et embraya sur la première. Elle lui laissa prendre quelques mètres avant de s'écarter, à son tour, du trottoir.

Les deux voitures se faufilèrent dans la circulation. En remontant l'avenue Henri Martin, elles atteignirent le Trocadéro, puis descendirent sur le quai le long de la Seine, pour prendre ensuite la voie Georges Pompidou.

Ça roulait bien. Ghislaine ne perdait pas de vue le 342 GVT 75 de la plaque minéralogique d'Hervé. À proximité de la Bastille, la BMW s'enfila dans une petite rue qui les conduisit rue Saint-Antoine, et de là, vers la place des Vosges. La voiture s'arrêta devant un café sous les arcades. Hervé sortit et

resta près de la voiture, appuyé sur la portière ouverte pour appeler quelqu'un. Quelques secondes et Fabien apparut.

Ghislaine comprit tout de suite que c'était lui le voleur de mari. Il suffisait de voir son sourire ravageur, son air conquérant, sûr de lui.

Il courut jusqu'à Hervé et ils s'embrassèrent, à pleine bouche, le plus naturellement du monde. Ici, qui ça pouvait choquer, sinon elle ? Elle pressa ses lèvres des deux mains pour étouffer le cri qui y montait. À cette minute, si elle avait eu un revolver, elle les aurait descendus tous les deux, sans la moindre hésitation.

Fabien fit le tour de la voiture et prit place à côté d'Hervé, puis la BM repartit. Ils passèrent dans une rue perpendiculaire à la rue des Tournelles. La voiture bifurqua vers une entrée de parking. Ghislaine se pencha pour mieux voir l'immeuble. Un ravissant petit hôtel particulier.

Le véhicule disparut dans le parking ; la porte se referma.

Ghislaine s'était garée sur un passage pour piétons. Les passants traversaient devant son capot, en la lorgnant d'un œil mauvais. Les mains crispées sur le volant, les lèvres serrées, les mâchoires verrouillées, elle tentait de contenir la rage qui montait. Cette même rage qui la jetait sur ses victimes.

Un coup frappé à la portière la réveilla.

— Vous gênez ici. Regardez. Il y a une femme avec une poussette. Elle ne peut pas passer.

Le jeune homme lui faisait un beau sourire en l'engueulant.

— Va te faire foutre ! hurla-t-elle en démarrant.

Ses doigts serraient le volant, ses ongles s'incrustaient dans le revêtement plastique. Elle était sèche de larmes. Rien : que ce poids au creux du ventre, la tête qui tournait et ce besoin d'étrangler pour étouffer son désespoir.

Son père avait à peu près le même âge qu'Hervé quand il avait viré de bord. Et les deux silhouettes se superposaient. Hervé/papa – papa/Hervé.

C'était tout comme. Un choc, vieux de plus de 20 ans, dont elle ne s'était jamais remise. Et l'histoire se répétait.

Ghislaine rentra avenue Mozart. Elle alla tout de suite à la penderie, l'ouvrit, y prit le costume sombre, le chapeau, s'en revêtit. Le printemps était bien avancé. Il commençait à faire chaud. Même si les soirées étaient un peu fraîches ce grand pardessus était parfaitement incongru en cette saison.

Elle scruta sa silhouette dans le miroir. Non ! Trop reconnaissable. Plus de ce déguisement depuis que les journaux en avaient parlé.

Fébrilement, elle se déshabilla, enfila un T-shirt, un jean, et le blouson. Elle allait leur faire payer à tous ces pédés... !

Direction : les quais, décida-t-elle en embrayant, une fois à nouveau dans la Golf verte.

Elle erra longtemps ne sachant pas trop où aller, jusqu'à ce qu'elle se retrouve sous un pont de chemin de fer, quelque part vers Ivry. Quelques hommes rôdaient. On l'aborda. Elle se laissa embrasser, tripoter les fesses, mais quand le type voulut aller plus loin, comme d'habitude, elle l'arrêta.

— Non, pas ici. Tu es véhiculé ?

L'homme hocha la tête, soudain attentif.

— Viens. Emmène-moi ailleurs.

Il fronça les sourcils, agrippa soudain ses cheveux pour tirer sa tête en arrière et voir son visage en pleine lumière.

— Montre un peu ta gueule, salaud !

— Qu'est-ce qui te prend ? Ça va pas ! rugit-elle en se dégageant.

Elle fit deux pas en arrière, les poings serrés.

— Je fricote pas avec les dingues, ajouta-t-elle en faisant demi-tour.

— Ni moi avec les assassins ! répondit l'homme sans bouger.

Leur altercation avait attiré quelques curieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda l'un d'eux en arrêtant Ghislaine.

— J'en sais rien. Il est dingue. Sans doute dangereux. Par les temps qui courent, je préfère raccrocher.

Elle passa. Un attroupement s'était fait autour de l'homme.

— Je crois que c'est l'assassin, dit-il, tout excité.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Il voulait que je l'emmène dans ma voiture.

Une affirmation qui fit pencher la balance du doute à la certitude. Tous se retournèrent pour foncer sur l'assassin présumé. Mais le quai était vide.

Ghislaine avait pressé le pas et regagné sa voiture, garée deux rues plus loin.

Décidément, entre les flics, qui squattaient les boîtes et les clubs, et les homos, qui se méfiaient, le temps devenait très chaud pour elle. Il valait peut-être mieux prendre de la distance.

Et qui sait ? Loin de Paris et de toute cette fange, sa rage meurtrière s'éteindrait-elle d'elle-même ?

*

* *

Le cours se terminait. Raphaël était le plus brillant des élèves de Ghislaine.

— Bravo, fit-elle, après que le dernier accord se fut tu. Tu auras le premier

prix avec félicitations du jury. Tu veux être pianiste, je crois ?

— Oui, madame. Concertiste.

Elle sourit.

— Alors là, ne rêve pas. Tu es doué, mais pas assez. Les places sont très très chères.

— Mais je ne veux pas être seulement professeur.

Nouveau sourire de Ghislaine.

— Je te comprends. Tu serais très frustré. Tu composes un peu ?

— Oui, madame.

— Alors engouffre-toi dans cette voie. Interprète/compositeur. Beau métier, non ? Et on peut y faire fortune.

— C'est pas l'argent qui m'intéresse.

— Travaille, travaille, travaille ! C'est la seule vérité. Après, tu verras bien.

L'adolescent remballa ses partitions et enfila son blouson.

— Ah ! Je prends quelques jours de vacances. Tu travailles seul pendant mon absence. Tu peux demander conseil à Carole.

— Oui, madame. Bonnes vacances.

La porte se referma. « oui, madame... oui, madame... » Un jeune homme pas contrariant ! Mon Dieu, comme tout cela lui pesait. Ce soir, elle ferait sa valise et filerait en Normandie, chez ses parents.

Elle claqua la porte du studio et se dirigea vers le hall. Carole discutait avec Geneviève. Les deux amies s'embrassèrent. Carole la scruta.

— Je te trouve mauvaise mine. Tu vas bien ?

— Décidément, c'est une constante chez toi, rugit Ghislaine agressive. Oui, je vais bien !

— Bon... bon, tant mieux.

Carole brûlait d'envie de lui dire : je sais tout, arrête de jouer la comédie.

— Geneviève, je suis absente pour la semaine. Des jours de vacances qui me restaient.

— Ah ! Tu vois que tu ne vas pas bien ! s'exclama son amie.

— Mais si. Pourquoi veux-tu que j'aie mal parce que je pars voir mes parents ?... Au revoir, Geneviève.

Elles sortirent ensemble.

— Tu veux que j'arrose tes plantes pendant ton absence ? demanda Carole.

— Non, merci. Inutile. Je vais les arroser ce soir et elles pourront passer la semaine.

Rue La Fontaine, elles s'embrassèrent.

— Eh bien, bon repos...

— Merci. J'ai dit à Raphaël de te demander conseil s'il en a besoin.

— Tu as bien fait.

Carole la regarda s'éloigner. Pourquoi se sentait-elle soudain si mal à l'aise aux côtés de son amie ?

CHAPITRE XII



Ils étaient assis tous les trois dans le bureau de Boris. Pour la circonstance, il avait allumé une Gallia sur laquelle il tirait un peu trop nerveusement.

— En somme, on n’a pas grand-chose, résuma-t-il.

— Un homme, plutôt jeune, enfin, c’est ce que les rares témoins pensent, que personne apparemment n’avait jamais vu, le visage caché sous un feutre, enveloppé d’un grand manteau sombre, expliqua G  r  ldine en lisant ses notes.

— Il choisit ses victimes plutôt fluettes... continua Aimé, en remontant d’un index impatient ses fines lunettes sur son nez busqué.

— Ce qui veut dire qu’il n’a pas trop de force.

— Il les prend dans les clubs, les boîtes ou sur les lieux de rencontre habituels aux homos...

— C’est-à-dire le jardin du Ranelagh...

— Première victime...

— Ou les quais... seconde victime.

Aimé fronça les sourcils.

— Comment on sait pour les quais ? On a retrouvé son corps, comme les autres : dans son parking.

— Les amis de la victime ont signalé que c'était son lieu de drague rituel. Il n'habitait pas très loin.

— Mode opératoire, toujours le même : une corde piano.

— Et la pancarte « salauds », un pluriel toujours pas élucidé.

Boris écrasa le mégot dans le cendrier.

— Quatre meurtres, quatre homosexuels... Comme s'il voulait s'en prendre à la communauté homo tout entière.

— Un homophobe.

— Comme il y en a tant, marmonna Géraldine.

Aimé plongeait le nez dans son carnet de notes et reprit :

— Les empreintes relevées sont inconnues au fichier.

— Il ne prend pas la peine de les effacer...

— Donc, notre meurtrier se croit à l'abri de toute identification, et par conséquent de toute poursuite.

Géraldine se leva en suçant le bout de son stylo.

— Et c'est, en général, quand ils se croient invincibles, qu'ils commettent leur première erreur.

Le regard de Boris se porta sur la chute de reins de la jeune femme. Un regard concupiscent qui provoqua un petit éclair de désir dans la région adéquate. Quel dommage, quel gâchis ! Géraldine ne serait jamais sensible à ses charmes. Elle les préférerait plus féminins. Il se leva.

— Puisses-tu dire vrai.

*

* *

Il faisait beau en Normandie. Ghislaine, allongée dans le transat de toile, fermait les yeux, se laissant dévorer par un soleil encore supportable.

Sa mère traversa la pelouse, un plateau de rafraîchissements en mains.

— Quel bonheur que tu sois là, s'émerveilla-t-elle en posant le plateau sur une table d'osier. C'est si rare.

— Avec le travail, c'est pas toujours évident.

— C'est dommage qu'Hervé n'ait pas pu t'accompagner.

Ghislaine se redressa pour prendre le verre d'orangeade que sa mère venait de préparer.

— De New-York, c'est un peu difficile, maman.

— Il apprend des choses à ce stage ?

— Oui, bien sûr. Aux dernières nouvelles, il était content.

— Quand tu lui téléphoneras, tu me le passeras. Ça me fera plaisir.

— Avec le décalage horaire..., commença-t-elle.

— Où est le problème ? Nous allons convenir d'une heure qui soit bien pour les uns et les autres.

Sa mère avait toujours eu la positive attitude.

— Oui, bien sûr, marmonna Ghislaine.

Cette petite femme toute sèche, le visage fané sous les cheveux blancs coupés courts avait une énergie incroyable. Tout en buvant à petites gorgées son sirop d'orgeat, elle scrutait sa fille.

— Tu n'avais pas ce pli, là, entre les sourcils, au-dessus du nez. C'est un pli de contrariété.

Ghislaine haussa les épaules.

— Mais non ! Qu'est-ce que tu vas chercher là... !

— Tu es sûre que tout va bien entre Hervé et toi ?

— Mais oui...

— Tu ne me caches rien ?

— Maman...

Ghislaine posa son verre et se leva pour échapper au regard trop perspicace de sa mère.

— Je prends le vélo. Je vais chercher Marcel à la boutique. Ça me fera faire de l'exercice.

— Excellente idée ! Il va être ravi, s'écria sa mère.

Quand le père était parti avec un petit jeune, après une période noire, Emilie Favin avait rencontré un homme qui avait su la consoler de ses déboires conjugaux pas ordinaires. Il était antiquaire à Cabourg et Emilie, le cœur léger, avait quitté Paris pour s'installer ici.

De la fermette à colombages, située à 2 km de la ville, jusqu'au centre de la station balnéaire, Ghislaine pédala vigoureusement. Le magasin était dans la rue principale, face à ce boulanger-pâtissier qui faisait de si bons caramels au beurre salé.

La clochette à l'ancienne tinta quand elle poussa la porte vitrée. Marcel était en discussion avec des clients potentiels. Un couple d'hommes. Ghislaine se crispa. Elle les avait tout de suite reconnus : des homos. Sans aucun doute.

Elle sourit à Marcel et passa dans l'arrière-boutique.

Elle les entendait.

— Oh ! J'hésite entre les deux, minaudait le plus jeune.

Le souffle de Ghislaine s'était soudain accéléré. Ses mains se crispèrent sur le dossier d'une chaise.

— Il y a un moyen de ne plus hésiter, prends les deux.

La voix était grave, tendre, comme une caresse. Elle ferma les yeux, serra les mâchoires.

— Tu crois ? Non... c'est trop...

Elle avança d'un pas, juste ce qu'il fallait pour les apercevoir à travers la porte entrebâillée. L'un pyroxygéné, œil de velours, petit cul déhanché, tout de la nana. À vomir ! Et l'autre, le macho à moustaches, sûr de lui, très mâle. Un tel couple avait-il le droit de vivre ? Qui avaient-ils fait souffrir ? Une mère ? Une fille ? Une épouse ? Elle serra les poings sur son envie de les étrangler.

Et comble de l'abjection le petit jeune plaqua un baiser sur la bouche de son amant quand celui-ci prit les deux objets et les tendit à Marcel.

— C'est dit. Nous prenons les deux.

Il paya et bras dessus, bras dessous, les deux hommes sortirent du magasin. Ghislaine entra dans la boutique. Elle eut un sourire de commande vers Marcel, lui tendit sa joue, sans quitter des yeux le couple d'homos qui baguenaudait devant les vitrines de la rue.

Elle n'écoutait pas Marcel qui lui demandait de ses nouvelles, qui se croyait obligé de s'émerveiller sur sa soi-disant bonne mine. Le couple s'éloignait. Encore quelques mètres et ils disparaîtraient de son champ de vision.

— Je reviens. Je vais faire une course, jeta-t-elle en ouvrant la porte.

— Je t'attends. Nous rentrerons ensemble.

— OK.

La clochette tinta. Son vélo était contre la vitrine. Elle le prit. Ils étaient entrés dans la boulangerie. Elle attendit quelques tours de roues plus loin, les vit en sortir, un paquet de gâteaux à la main, une baguette sous le bras.

Ils descendirent vers la place devant le casino. Elle les suivait à bonne distance. Ils allaient vers la plage. Ils passèrent le lourd et imposant bâtiment du casino et bifurquèrent à droite, sur la promenade Marcel Proust. Il faut dire que le grand écrivain avait passé la majeure partie de sa vie dans l'hôtel du Casino, où il avait écrit presque la totalité de son œuvre.

Le vélo à la main, Ghislaine les suivait. Un impérieux besoin de savoir où ils habitaient. Ce ne fut pas long. De petits immeubles modernes se succédaient le long de la promenade. Ils entrèrent bientôt dans l'un d'eux.

Ghislaine enfourcha son vélo et revint dare-dare à la boutique où Marcel l'attendait.

Ils rentrèrent ensemble. À la nuit, à la lueur des bougies, autour de la table dressée sur la pelouse, dans le pépiement joyeux de sa mère et de son compagnon, Ghislaine crut un moment avoir trouvé le repos. Mais l'image de ce couple contre nature la hantait. Vers 10 heures, elle n'y tint plus. Elle se

leva.

— Je vais faire un tour.

— À cette heure ? s'étonna sa mère.

— Mais laisse-la. Elle est majeure, vaccinée, et de plus mariée. Hervé ne t'a pas chargée de la surveiller que je sache ?

Ghislaine dédia un sourire de reconnaissance à Marcel.

— Marcel a raison. Bonne nuit. À demain ;

Elle posa un baiser sur la joue de sa mère.

— Ah bon ! Tu vas rentrer tard ?

— Je ne sais pas, maman. Tout dépend des rencontres.

Elle jouait la légèreté, l'humour, alors qu'elle était nouée comme un vieux serment de vigne.

— Ah ! Ces couples modernes ! plaisanta Marcel tandis qu'elle s'éloignait.

Elle enfila un jean, une veste de la même étoffe et pédala jusqu'à la ville. À cette heure, la vie nocturne de Cabourg se concentrait autour du Casino et de quelques boîtes devant lesquelles se pressaient des jeunes bruyants.

Non ! Pas le genre des deux homos.

Elle continua sa route jusqu'à leur immeuble. Quelques fenêtres étaient encore allumées. Elle s'accouda au parapet de la promenade, le regard tendu vers ces fenêtres. Elle entendait les différentes chaînes de télé, des gamins qui pleuraient, d'autres qui criaient, des couples qui se chamaillaient. Elle voyait des silhouettes passer devant les baies vitrées, venir prendre le frais du large sur les balcons.

Où pouvait bien habiter le couple qui l'intéressait ? Peut-être étaient-ils dans un restaurant ? Au moment où sa patience commençait à s'effriter, un des deux homos apparut sur un balcon au troisième et dernier étage. Il s'accouda à la balustrade, tirant sur une cigarette. Son compagnon vint le rejoindre. Il se colla contre le premier, posa sa tête sur son épaule. Une attitude toute de tendresse insupportable pour Ghislaine.

IL FALLAIT QUE CELA CESSE !

Le couple quitta le balcon. La fenêtre fut fermée, les rideaux tirés. Une minute plus tard, la lumière éteinte. Ils allaient se coucher. Elle en frémissait en imaginant ce qui allait se passer entre eux. Les mains se baladant sur ces corps, les sexes en érection, les bouches les happant goulûment, les fessiers investis, travaillés, et les râles, les cris de plaisir. NON !

Elle reprit son vélo. Pourquoi rester ici plus longtemps. Mais au moment où elle l'enfourchait, la porte de l'immeuble s'ouvrit et son petit couple apparut. Ils comblaient tous ses espoirs. Ces types ne savaient pas passer une soirée tranquille chez eux. Il fallait qu'ils fassent la fête, qu'ils rencontrent des

semblables et qui sait, qu'ils draguent. Ils avaient ça dans le sang ! pensa-t-elle avec mépris.

Main dans la main, ils s'enfoncèrent dans la ville. Elle les suivit jusqu'à un bar feutré, aux vitres voilées. Tout dans la discrétion ! Elle s'installa pas loin d'eux. Peu de femmes dans cette ambiance très cosy. Les yeux noirs du macho moustachu se posèrent bientôt sur elle. Elle soutint vaillamment le regard appuyé, qui en disait long sur les intentions du type. Exactement ce qu'elle voulait.

Il se pencha vers son compagnon, lui murmura quelques mots à l'oreille. Le jeune homme tourna la tête vers Ghislaine et sourit. Avec ses cheveux plaqués, son manque de maquillage et sa tenue sport, elle avait l'air d'un joli petit minet en quête d'aventure. Il regarda le macho et lui fit un signe de tête.

L'autre se leva et vint vers la table de Ghislaine.

— Salut...

— Salut...

— Tu devrais venir prendre un verre avec nous.

— Tu ne préfères pas sortir un moment ? demanda-t-elle avec hardiesse.

Le moustachu sourit et posa une main sur sa cuisse.

— Pressé ? Ça me plaît. On y va ?

Ils se levèrent. Il fit un clin d'œil à son mignon qui, déjà, était en conversation avec un autre mec.

*

* *

Nathalie Chardet savait y faire. Quand elle voulait quelque chose, elle en prenait les moyens, même si ça ne l'enchantait guère.

Mais là, c'était plutôt tout bonheur. Que du bonheur... Que du bonheur, comme disait l'autre ! Draguer le commandant Boris Corentin, le mettre dans son lit, beaucoup de femmes en rêvaient. C'était donc avec entrain et plaisir qu'elle aspirait ce membre gonflé. Ses lèvres arrondies épousaient parfaitement le pieu qui emplissait sa bouche. Boris se laissait faire avec délices. Elle avait de l'expérience la petite journaliste. Il ne regrettait pas sa soirée.

Elle avait pris rendez-vous avec lui dans la journée, s'était pointée en fin d'après-midi. Ils s'étaient retrouvés autour d'un apéro, puis autour d'une assiette de charcuterie et enfin dans son lit.

Elle savait varier la pression et la douceur en serrant les lèvres pour les faire coulisser ou en titillant le gland du bout pointu de la langue. Boris en avait des frissons partout. Ses mains se posèrent sur la chevelure brune de

Nathalie.

— Hum... c'est trop bon, ânonna-t-il, les yeux fermés, concentré sur les sensations que la belle savait faire naître.

Elle ne répondit pas, car, bien élevée, elle avait appris qu'on ne parle pas la bouche pleine. Boris retenait son plaisir pour faire durer la séance. Un vrai supplice, mais tellement délicieux.

Ses doigts se crispèrent dans les cheveux. Il la força à relever la tête. D'un mouvement tournant, il la fit basculer sur le dos et écartant les cuisses, la couvrant de son grand corps musclé, délicatement, il pénétra dans la grotte humide et chaude.

Nathalie se cambra, se tendant vers lui dans son désir qu'il la transperce au plus profond. Ses reins descendaient pour mieux remonter à sa rencontre. Bientôt le mouvement s'accéléra, leurs souffles se firent plus courts et un seul cri les unit dans l'explosion d'une jouissance mutuelle.

Boris se rejeta sur le côté. Il alluma sa septième cigarette de la journée et envoya la fumée au plafond.

— Alors, qu'est-ce que tu veux savoir ? demanda-t-il sans préambule.

— Bravo ! Un vrai flic. Tu as deviné que j'étais là aussi pour ça.

— Seulement pour ça, rectifia-t-il. Mais je n'ai pas lieu de m'en plaindre. Tu sais poser les questions.

— Je veux des tuyaux sur l'affaire du tueur des parkings.

— J'aime bien ta façon de demander, fit-il doucement en caressant les jolis seins de la jeune femme.

Elle se redressa sur un coude et le regarda.

— Tu comprends, c'est un reportage hyper important pour moi. Ça va me positionner au journal par rapport aux crocodiles qui squattent les bons articles.

— Malheureusement pour toi, ma belle, je n'ai pas très envie de te filer nos tuyaux.

Elle se redressa, le foudroya d'un regard mauvais.

— Salaud ! lâcha-t-elle en tapant sa poitrine d'un poing hargneux.

Boris attrapa le bras au vol.

— Eh là ! Pas de rébellion... pas de violence. Je suis contre.

— Tu as quand même profité de moi.

Il éclata de rire.

— Toi aussi ! Ose dire que tu n'as pas pris ton pied, mignonne...

Pour toute réponse, elle se pencha sur sa bouche qu'elle mordit avant de le forcer à ouvrir les lèvres pour insinuer une langue curieuse et experte à l'intérieur.

Les bras de Boris se refermèrent sur elle. Il colla son ventre au sien. Elle sentit le membre viril reprendre de la vigueur. Nathalie s'écarta vivement.

— Stop ! La page est tournée. Si tu veux un supplément, il me faut quelques infos en échange.

— Du chantage ?

— Appelle ça comme tu voudras.

— La journaliste prend le pas sur la femme.

— Eh oui ! Je n'oublie pas le pourquoi de ma présence dans ton lit, gredin, conclut-elle en posant une main autoritaire sur l'attribut masculin qui réagit aussitôt.

D'un bond gracieux, Nathalie se leva et s'assit au bord du lit.

— Qu'est-ce que nous, journalistes, savons ? Que ce tueur opère toujours dans les parkings, sauf la première fois. Sans doute un coup d'essai. Il se faisait la main. Ses victimes sont exclusivement des homos de genre masculin. Qu'il éprouve le besoin de signer ses actes par une pancarte sur laquelle il a écrit « salauds » ; qu'il se cache sous un grand manteau et un chapeau. Exact ?

— Tout à fait.

— On sait également qu'il étrangle. Un détail n'a jamais été révélé à la presse : son arme. À mains nues ? Une corde ? Un foulard ? Un collant ? Allez, c'est ce qui me permettra de marquer un point vis-à-vis de mes collègues.

— Top secret !

— Allez... Je suppose que ce mystère entretenu par vos services est d'une importance capitale.

— Ah oui ! s'amusa Boris.

— Si vous le cachez c'est que son arme le désigne. Ce doit être quelque chose de très particulier.

À ce moment-là, le téléphone sonna. Boris tendit la main vers l'appareil.

— Je vous dérange ?

Badolini... ! Corentin fronça les sourcils et s'assit.

— Pas du tout, patron. Qu'est-ce qui se passe ?

— De toute façon que je vous dérange ou non... c'est le boulot. Je viens d'avoir un coup de fil du commissariat de Cabourg. On vient de découvrir le corps d'un homosexuel... étranglé.

— Dans un parking ?

— Plutôt sur un parking.

— Avec une...

Il lorgna Nathalie et s'interrompit.

— Non, répondit le patron. Avec un foulard. Retrouvé sur le lieu du crime

et appartenant probablement à la victime. Vous partez demain matin avec Brichot.

Boris reposa le téléphone et se tourna vers Nathalie qui le dévorait d'un regard interrogateur. Il lui coinça les deux bras, la dominant de son grand corps musclé.

— Je dois partir. Mais... ça peut attendre quelques minutes.

Elle se rebiffa en tortillant son corps pour lui échapper.

— Quelques minutes ? Tu te fous de moi ! Je n'aime pas le travail bâclé. Tu connais la maxime : « plus c'est long...

— Tu vas voir que court et fulgurant, ça peut ne pas être mal...

Il se pencha, happa sa bouche, qu'elle lui laissa bien gentiment, écartant déjà les jambes entre lesquelles il glissa sa main.

*

* *

Dans la pièce principale du deux pièces donnant sur la mer, le petit minet, Marc de son prénom, n'en finissait pas de pleurer. Brichot n'en pouvait plus d'assister à ce chagrin. Il tourna les yeux vers la mer qui remontait, houleuse, envahissant peu à peu la grande plage de sable blond.

À deux heures de Paris, Cabourg paraissait une petite ville tranquille, où il ferait bon passer un week-end avec les enfants. Elles seraient heureuses de courir sur la plage. Il faudra qu'il en parle à Jeannette en rentrant. Ils pouvaient bien se payer un petit extra, de temps en temps.

Corentin était assis devant Marc. Il attendait l'accalmie entre deux accès de sanglots, pour tenter de lui soutirer des infos.

— On reprend, vous voulez bien ? Donc, vous ne connaissez personne ici ?

— Si... L'agence de location. On vient à peu près tous les deux mois, quand le travail nous offre des week-ends prolongés.

— Donc, en dehors de la dame de l'agence, personne ?

— Non...

— Depuis le temps, si je relis mes notes, vous nous avez dit 2 ans...

Marc opina du bonnet.

— En 2 ans, vous n'avez noué de liens avec personne ?

— Non... On est bien tous les deux... On était bien...

Et le flot de sanglots reprit. Boris laissa passer, avec patience.

— Personne qui pourrait vous en vouloir ? demanda-t-il après quelques minutes.

— Je ne sais pas.

— Pas de réflexions homophobes ? demanda Brichot.

Marc haussa les épaules.

— Peut-être. Mais on s'en fichait, on ne s'en apercevait pas.

— Donc, hier soir, vous allez dans ce bar, vers 22 heures ? Vous le connaissiez ?

— Oui... On y allait quelques fois, pas systématiquement.

— Vous deviez bien rencontrer des habitués ? insista Brichot.

— Oui... On reconnaissait quelques têtes.

— Et vous ne leur parliez pas ?

— Un petit signe, un sourire, mais c'est tout.

— C'est un bar exclusivement homosexuel ?

— Pas du tout.

— Racontez-moi la soirée.

— On s'est installé, on a commandé. Et ce type est arrivé peut-être 5,10 minutes après nous.

— Décrivez-le-moi.

— De taille moyenne, dans les 1 m 70, brun, les cheveux plaqués, à l'ancienne, un jean autant que je me souviene et un blouson, ou une veste, je ne sais plus, en jean aussi.

Ce n'était pas leur tueur en feutre et manteau noir.

— Pas de signe distinctif ?

Marc réfléchit quelques instants puis secoua la tête.

— Ensuite ? le pressa Aimé.

— Il était assis face à nous et a tout de suite braqué son regard dans notre direction. On a vite compris qu'il cherchait l'aventure.

— Et ça ne vous gênait pas que votre compagnon... ?

— Non. C'était une règle entre nous. Quand l'un voulait un extra, il se le payait.

— Alors ?

Marc soupira. Il avait du mal à raconter la suite.

— Julien s'est levé et ils sont sortis. Quand après une heure, je ne l'ai pas vu revenir, je suis sorti à mon tour, passablement inquiet. Je l'ai cherché dans la ruelle, je l'ai appelé. Et je suis venu sur le parking...

Un nouveau sanglot étouffa ses mots.

Julien gisait sur le bitume, entre deux voitures, une vilaine plaie au cou, et un papier posé sur la poitrine où l'on pouvait lire : « salauds. »

— Vous croyez que c'est le même type qu'à Paris ? demanda doucement

Marc.

— On ne sait pas encore. Mais ça se pourrait. Racontez-moi votre dernière journée.

Marc fit un effort pour se remémorer, la plage, la longue marche dans le sable mouillé à marée basse, la pêche aux coques, le restaurant au Casino.

— Vous avez joué ?

— Non. On a horreur de ça.

Ensuite qu’avaient-ils fait ? Ah oui ! Ils avaient pris la voiture, étaient allés visiter un petit manoir, pas très loin dans la campagne, et au retour... ils s’étaient arrêtés chez un antiquaire, puis au boulanger, puis chez le traiteur.

— Avez-vous acheté quelque chose chez l’antiquaire ?

Marc fondit en larmes. Il se leva, prit deux ravissantes figurines en porcelaine, posées sur le buffet.

— C’est son dernier cadeau.

— Et chez le boulanger ? enchaîna Brichot.

— Des caramels. Je les adore. Et le pain.

— Le traiteur ?

— Mais pourquoi vous me demandez tout ça ? On a acheté de quoi dîner. Des... Je ne sais plus.

— Et vous n’avez rien remarqué de particulier chez aucun de ces commerçants ?

— Non.

Les deux flics se levèrent. Il ne leur restait qu’à faire la tournée des boutiques.

— Peut-être qu’eux auront plus de précisions.

La sonnette tinta agréablement quand ils poussèrent la porte de la boutique. Ça fleurait bon la cire. Marcel approcha, affable. Mais son sourire disparut quand Corentin lui brandit sa carte.

— Oui... Que se passe-t-il ? demanda-t-il sur la défensive.

Il fouillait fébrilement sa mémoire. Avait-il vendu de la marchandise volée sans le savoir ? Était-il, à son corps défendant, receleur ?

— Vous rappelez-vous deux clients venus hier ? Ils vous ont acheté deux petits biscuits de Sèvres.

— Oui, je me souviens très bien. Le plus jeune hésitait et son ami a acheté les deux, d’autorité.

Il fronça les sourcils.

— Je peux vous sortir la facture. Je les ai achetés à une vente aux enchères à Caen, il y a...

Déjà il était parti vers son bureau et cherchait dans ses papiers.

— Il ne s'agit pas des objets vendus, monsieur. Quand ces deux messieurs sont venus, aviez-vous d'autres clients ?

— Non. Ils ont même été mes seuls acheteurs de la journée. Ce n'est pas vraiment la saison en ce moment. Les affaires sont difficiles.

Ghislaine, dans l'arrière-boutique, achevait de préparer un thé. Elle tendit l'oreille.

— Et dans la rue, vous n'avez rien remarqué ? Quelqu'un arrêté devant la vitrine ?

Marcel réfléchit, puis secoua la tête. Ghislaine s'était approchée de la porte entrouverte. Elle scruta les deux policiers. Son cœur s'était branché sur les dix mille volts et un point douloureux lui tordait l'estomac. Le beau garçon, elle le reconnaissait. C'était celui croisé dans cette boîte, rue Sainte-Anne. Les flics s'étaient donc déplacés de Paris.

— Pourquoi, que se passe-t-il ? questionna Marcel.

— Un de ces deux hommes a été assassiné cette nuit. Nous refaisons leur emploi du temps.

— Quelle horreur...

— Si un détail vous revenait, appelez-moi, fit Corentin.

Il lui tendit une carte de visite et ils ressortirent. Marcel referma la porte et fonça dans l'arrière-boutique.

— Tu as entendu ?

— Non.

— J'ai eu deux clients hier. Et bien, on en a retrouvé un assassiné. Tu te rends compte !

Ghislaine eut un soupir d'apaisement. Par chance, Marcel ne s'était pas souvenu qu'elle était là, hier, en même temps que les deux homos.

CHAPITRE XII



21 heures.

Carole remontait à grands pas l'avenue Mozart. Depuis son entrevue avec Ghislaine, elle ne pouvait se débarrasser d'une mauvaise et inquiétante impression. Son amie lui cachait quelque chose. Que son mari l'avait quittée pour un homme, d'accord. Mais il lui semblait qu'il y avait un autre mystère.

Et aujourd'hui, en contradiction avec ses principes qui étaient « ne te mêle pas des affaires des autres », elle avait décidé d'aller fouiner. Il fallait qu'elle sache.

Arrivée devant l'immeuble de Ghislaine, elle tapa le code. Ensuite, c'était on ne peut plus simple. Elle avait les clés de l'appartement, confiées par son amie depuis longtemps. Quand elle était en voyage (et ça leur arrivait souvent à Hervé et elle) Carole venait arroser les plantes, vérifier que tout allait bien.

L'ascenseur la monta jusqu'au 3^e.

Elle ouvrit et referma doucement la porte de l'appartement. On entendait la télé de l'appartement mitoyen, occupé par une vieille personne, sans doute sourde. Quelqu'un marcha au-dessus. L'appartement était plongé dans la pénombre. Ghislaine, en partant, avait tiré les volets à moitié.

Et les plantes ? pensa Carole.

Elle pénétra dans le salon. Son regard fit le tour. Tout y était habituel. Sauf le ficus, absent. Elle alla jusqu'à la fenêtre et se baissa pour voir sous le volet. Ghislaine avait mis toutes les plantes sur le balcon. Voilà pourquoi elle lui avait dit qu'il était inutile qu'elle vienne.

Carole voulait éclaircir un autre point. Elle n'avait pas oublié la réaction violente de son amie quand elle avait voulu ouvrir le piano. Elle entra dans le bureau, fit la lumière. L'instrument était fermé. C'était un quart de queue, très beau, qui tenait une grande partie de la pièce. Elle souleva le couvercle, considéra, songeuse, le clavier, puis s'assit sur le tabouret. Elle posa ses doigts sur les touches et après une poignée de secondes commença à faire quelques gammes.

Ses mains couraient, agiles, des notes aiguës au plus basses.

Ghislaine avait dû le faire accorder, car il sonnait très juste. Soudain, elle s'arrêta, les doigts en l'air. Quelque chose n'allait pas. Elle recommença, moins vite. Là... Son doigt appuya davantage sur le do. Mais il restait muet. Fébrilement, elle ouvrit le couvercle et se pencha à l'intérieur. Une corde manquait. Justement, celle du do.

Une brusque ondée de sueur glacée inonda son dos. Elle avait soudain l'impression de tenir la deuxième pièce du puzzle. La première : l'homosexualité d'Hervé. Les victimes étaient toutes des homos. Pouvait-on étrangler avec une corde de piano ? Probablement.

Les jambes fauchées par l'émotion, Carole se laissa tomber sur tapis. Elle ferma les yeux. Non... Non ! Impossible ! Ghislaine ne pouvait pas...

Un manteau sombre, long, un chapeau... les journaux en avaient parlé. Brusquement, elle se leva et fonça vers la chambre. Elle fit la lumière et son regard balaya la pièce. Apparemment, tout était en ordre. Elle approcha de l'armoire, en ouvrit les deux battants. À droite, les vêtements de Ghislaine, impeccablement empilés ; à gauche, le vide, sauf un cintre qui supportait un costume sombre.

Sa gorge s'assécha. Elle regarda plus attentivement du côté de Ghislaine, écarta les cintres et découvrit le long manteau noir. La gorge de plus en plus en feu, elle remarqua l'étagère au-dessus de la tringle et sur l'étagère, les chapeaux, dont un feutre noir.

Elle se mit soudain à trembler. La troisième pièce du puzzle... Le tueur des parkings était-il une tueuse ? Sa raison hurlait : oui ; son cœur balbutiait encore : non.

Ce fut à cet instant, dans le silence de l'appartement, qu'elle entendit la clé tourner dans la serrure et la porte de l'entrée s'ouvrir.

Ghislaine ? Ça ne pouvait être qu'elle. Dans un mouvement instinctif, elle décrocha le costume du cintre.

Ghislaine posa sa valise dans l'entrée. Pourquoi la porte n'était-elle pas fermée à clé ? Était-elle à ce point perturbée pour l'avoir oublié en partant ?

Et soudain, elle fronça les sourcils. Une odeur familière flottait dans l'appartement. Elle entra dans le salon, huma. Le parfum de Carole !

Elle prit le couloir, marcha d'un pas vif vers la chambre. Elle ouvrit la porte. La pièce était sombre. Elle alluma. Carole était adossée à l'armoire ouverte. Elle avait revêtu le costume d'Hervé et s'était coiffée du feutre.

Leurs regards s'affrontèrent.

— Salut, Ghislaine. Tu rentres plus tôt que prévu, lança Carole d'une voix mordante.

— Comme tu vois, répondit doucement son amie.

Ni l'une, ni l'autre ne bougeaient. Carole, les bras croisés, défiait son amie avec froideur, sans aucune crainte. Le besoin d'en avoir le cœur net lui donnait toutes les audaces.

— Il me semblait t'avoir dit que tu n'avais pas besoin d'arroser mes plantes ?

— Oh ! Mais je m'en suis souvenue, n'aie crainte. Je ne suis pas venue pour cela.

— Et, apparemment, tu as trouvé ce que tu cherchais ?

Carole se contenta de hocher la tête. Elles ne se quittaient pas des yeux, chacune attendant le faux pas de l'autre.

— Et maintenant, qu'est-ce que tu vas faire ? demanda doucement Ghislaine.

Carole perdit de sa superbe.

— Franchement... je ne sais pas.

— Me dénoncer à la police. Tu n'as pas d'autre alternative.

Carole fronça les sourcils. Le calme de Ghislaine l'inquiétait soudain. Elle ôta le chapeau, le jeta sur le lit et avança vers son amie.

— Je n'en sais rien ! Il faut que je réfléchisse. Il faut que tu m'expliques.

Ghislaine fit un pas de côté pour la laisser sortir de la chambre. Carole passa, sans méfiance. Mais un bras de fer entourait son cou et la tira en arrière. Elle perdit l'équilibre en criant :

— Mais qu'est-ce qui te prend ? Arrête !

— Arrêter ? Oh, non ! Qu'est-ce que tu sais de ma souffrance, toi, hein ? Toi et ta morale ! Toi, la bien-pensante !

Ghislaine la traîna jusqu'au lit sur lequel elle la poussa. Elle y sauta à son tour, enjambant Carole, la maintenant plaquée contre le dessus de lit, les bras écartés.

— Tu ne sais pas ce que c'est un mari qui te dit : je préfère les hommes. C'est comme s'il te disait : tu n'es rien, même pas un trou à remplir. Et tu réalises soudain que pendant toutes ces années, il s'est forcé, il a joué la comédie ; que tu le dégoûtais.

Elle accentua sa pression, la maintenant sous son regard mauvais.

— Non, tu ne sais pas ça, toi ! Avec ta jolie petite gueule glamour, ça ne t'est jamais arrivé.

— Lâche-moi ! proféra Carole en se débattant.

— Lâche-moi... ! Mais oui, ma chérie. Je vais te lâcher. Tu vas courir au commissariat. Alors, toi aussi tu me prends pour une rien du tout...

Carole comprenait que Ghislaine se grisait de ses propres mots, qu'elle était partie dans un délire. Elle cessa de se débattre, regarda son amie bien en face.

— Tu as perdu la raison, Ghislaine. Reprends-toi. On va discuter, calmement.

Ghislaine éclata de rire.

— Tu y crois vraiment ?

Carole poursuivit son idée de retour au calme.

— Pourquoi as-tu fait cela ?

Une parole malheureuse qui jeta Ghislaine dans une colère aveugle.

— Pourquoi j'ai fait cela ? Mais tu n'as rien compris, hurla-t-elle en la secouant.

— Il fallait tuer Hervé... et son amant, peut-être. Pourquoi les autres ?

— Mademoiselle veut tout savoir, ironisa son amie. Oui... t'as raison. Faut bien que tu comprennes... avant.

Un « avant » qui glaça les sangs de Carole. Qu'est-ce qu'elle voulait dire ?

— J'en veux à Hervé, oui, mais pas seulement. Ce sont tous les homos de la terre qu'il faut éliminer. Ils nous feront toujours du mal, à nous, les femmes.

— Je te comprends, balbutia Carole. Mais à chacun sa vie privée.

Au regard de Ghislaine qui se chargea de haine, elle comprit qu'elle venait de dire une bêtise.

— Une vie privée qui détruit une famille ? Non !

Elle se pencha au-dessus de Carole, lui souffla dans le visage :

— Je vais tout te dire puisque tu y tiens tant. À ton avis, qu'est-ce que ça fait comme dégâts dans l'esprit d'une petite fille de 10 ans quand elle surprend son père se faisant enculer par un gros malabar ?

Carole étouffa une exclamation horrifiée.

— Et quand ça recommence 30 ans plus tard ? Tous les homos, je te dis !

Carole avala péniblement sa salive. Son front ruisselait de sueur.

— Il y a peut-être d'autres moyens. Si on en discutait ? Tu me fais mal.

— Je te fais mal ? Et moi, je n'ai pas mal peut-être ?

— Je n'en doute pas. Ça doit être terrible. Je veux bien en parler avec toi.

— Tu m'emmerdes ! jeta Ghislaine en relâchant sa pression.

Carole se dit qu'il fallait sortir de cette impasse. Si elle montait le ton, ça la calmerait peut-être. Elle voulut se redresser, échapper à cette poigne qui la maintenait collée sur le lit.

— Écoute, ça suffit. Je t'ai parfaitement comprise. Viens, on va se faire un café.

Ghislaine eut un rire sardonique.

— Pauvre petite Carole. Pourquoi as-tu voulu mettre le nez dans mes affaires ? La curiosité est un vilain défaut. Elle ne te l'a jamais dit ta maman ?

Carole commença à paniquer.

— Maintenant, laisse-moi. cria-t-elle en se débattant à nouveau.

Ghislaine lui balança une gifle magistrale, à lui dévisser la tête.

— Tu es folle !

— Peut-être bien, rétorqua Ghislaine, en continuant à la frapper.

Les mains enfin libérées de Carole frappaient, elles aussi au jugé. Mais que pouvait-elle contre la force de Ghislaine, décuplée par la rage ?

Celle de Carole était galvanisée par la peur panique qui s'était emparée d'elle. Il fallait qu'elle sorte de cet appartement. Pieds et mains en action, elle réussit à se redresser, à pousser Ghislaine et à sauter à bas du lit.

Mais une poigne de fer lui enserra la cheville, la faisant basculer douloureusement sur le parquet. Ghislaine avait à nouveau le dessus. Et elle en profitait. Elle la frappait au visage, à la poitrine, dans le ventre, partout où ça pouvait faire mal. Carole ne pouvait plus que se protéger des coups.

Ghislaine ne se contrôlait plus. Le visage déformé par la haine, les lèvres crispées, elle frappait, frappait, sans discontinuer. Elle agrippa Carole par le T-shirt, la souleva et abattit son poing comme une massue sur le haut du crâne.

La jeune femme eut un soupir et devint une chiffonnette molle, que Ghislaine n'eut plus qu'à laisser tomber sur le sol.

CHAPITRE XIII



Assise sur les jambes de son adversaire, elle reprit son souffle et son calme, peu à peu. Son regard se posa sur sa victime.

— Carole !

Elle la secoua, la gifla gentiment pour lui faire reprendre connaissance. Mais Carole ne réagissait plus. Ghislaine se pencha, écouta son cœur. Aucun battement... Elle se redressa, hagarde. Alors, elle agrippa son amie des deux mains et la secoua plus fort en l'appelant.

— Carole ! Réveille-toi, je t'en prie... Carole... Après quelques minutes d'acharnement, elle laissa retomber le corps inerte de la petite curieuse.

Ghislaine se releva et, en titubant, elle alla jusqu'à la cuisine, ouvrit le robinet d'eau froide et happa le liquide. Puis elle passa de l'eau sur son visage. Petit à petit, elle reprenait ses esprits, mesurait la monstruosité de son acte.

Elle serra les mâchoires et les poings. Il n'était plus temps de se lamenter. Il fallait agir et réparer ses conneries.

Un verre à la main, elle revint dans le salon en réfléchissant. Le sac de Carole était posé sur la table basse. Elle l'ouvrit, en sortit tous les papiers. Elle les emporta à la cuisine, les jeta dans l'évier et craqua une allumette. Les

flammes dévorèrent rapidement le permis de conduire, la carte grise, la carte bleue, la carte d'identité, et le reste.

Puis, elle revint dans le salon, prit le sac et alla le jeter dans la poubelle.

De retour dans la chambre, elle contempla le corps de Carole. Elle lui avait toujours envié sa féminité. La petite garce avait tenté, à une époque, de séduire cet imbécile d'Hervé. Pas étonnant qu'il n'ait pas répondu à ses avances.

À côté du lit, servant de table de nuit, il y avait une malle en osier. Elle ôta la lampe, le livre, le réveil, qui se trouvait dessus et l'ouvrit. Elle s'en servait pour y caser les couvertures, en été. Elle la vida et la tira jusqu'au corps.

Soulever Carole ne fut pas une promenade de santé. Elle si mince, elle ne l'aurait jamais crue aussi lourde. Elle réussit enfin à la faire entrer dans la malle qu'elle ferma. Puis, elle la tira jusque dans l'entrée. Il devait être près de minuit. Elle pouvait descendre au parking sans risque.

*

* *

Heureusement qu'elle habitait un immeuble récent. L'ascenseur était assez grand pour y loger la malle. Elle appuya sur le 3^e sous-sol.

Le parking était désert. Elle tira la malle jusqu'à sa voiture, s'arrêtant souvent pour souffler. Aucun résident n'eut la bonne idée de rentrer pendant ce transfert. Ensuite, il lui fallut rabattre la banquette arrière. Monter la malle dans le coffre ne fut pas une mince affaire. Elle y passa une demi-heure, poussant, tirant, soulevant. C'est épuisée qu'elle rabattit le hayon arrière et s'installa au volant.

Elle n'avait aucune idée de la direction à prendre. Loin, c'est tout ce qu'elle savait. Au sortir du parking, elle prit les extérieurs jusqu'à La Défense et s'engagea sur l'autoroute qui menait à Cergy-Pontoise.

Il était minuit. Ça roulait bien. Bientôt, elle bifurqua sur Amiens. Les panneaux défilaient. Elle savait maintenant où elle allait. Dans cette forêt où Hervé et elle s'étaient si souvent promenés.

Bientôt l'indication de l'Isle-Adam apparut dans le faisceau des phares. « Forêt domaniale ». Elle quitta l'autoroute, s'enfonça entre les arbres. Pas une voiture en vue. Parfait.

Elle roula au moins 3 kilomètres avant de tourner à gauche dans un chemin forestier. La Golf cahota. Elle réduisit la vitesse et enfin stoppa, loin de la route.

Dans la boîte à gants, Ghislaine prit une lampe électrique et sortit. Enjambant les ronces, elle fouilla les alentours et trouva rapidement ce qu'elle

cherchait. Un creux, suffisamment éloigné du chemin. Elle revint vers la voiture, ouvrit le coffre, tira la malle à l'extérieur et l'ouvrit. Ensuite, il lui suffit de la basculer pour que le corps de Carole tombe dans les ronces. Elle l'attrapa sous les aisselles et la traîna jusqu'au creux repéré. Puis, arc-boutée, elle poussa le corps dans ce semblant de trou, et recouvrit le tout d'un amas de feuilles et de branchages, bien tassés.

*

* *

Dans l'appartement du Kremlin-Bicêtre, ce dimanche matin, c'était un peu la panique pour la famille Brichot. Vu le beau temps enfin, un dimanche de mai digne de ce nom, Aimé avait décidé Jeannette à aller pique-niquer en forêt.

— On va cueillir du muguet, annonça-t-il aux jumelles.

Dans la cuisine, il s'activait sur les sandwichs, la salade de pommes de terre, les crèmes de gruyère que les filles adoraient. Voyons... Avait-il bien tout mis dans le grand sac ? Les assiettes en carton, les couverts plastique, les gobelets, la bouteille d'eau, des serviettes. Bon ! Il ne manquait rien. Il y ajouta les sandwichs protégés dans leur papier alu et la boîte de salade. Pour faire bonne mesure, il ajouta un paquet de gâteaux secs.

— Alors, on en est où ? claironna-t-il en tapant dans ses mains.

Il pointa son nez dans la chambre des jumelles. Rose était debout, en petite culotte, au milieu d'un fatras de vêtements.

— Eh bien, alors, s'écria-t-il. Pas encore habillée ?

— Je sais pas quoi mettre...

— Oh là là... C'est bien féminin ça ! Ça commence déjà, à ton âge... Un jean et un sweat, ce sera très bien.

Dans la salle de bains, Colette passait et repassait la brosse dans ses cheveux.

— Allez, allez, on se grouille. Sinon, il ne restera plus de fleurs.

Son épouse se débattait dans la penderie avec les pulls et les impers en cas d'orage.

— Il ne pleuvra pas. Tu as vu ce ciel !

— On ne sait jamais, déclara Jeannette, prudente.

Enfin, tout ce petit monde s'entassa dans la voiture. Direction : la forêt de l'Isle-Adam.

— Pourquoi traverser tout Paris alors qu'on a Fontainebleau à côté, rechigna son épouse.

— Parce que c'est à Chantilly et à l'Isle-Adam qu'il y a du muguet. Et puis, la forêt de Fontainebleau, on connaît par cœur.

Ça roulait si bien qu'une heure plus tard, la famille déballait le panier et les couvertures dans un coin de verdure, à cinquante mètres de la voiture arrêtée sur un chemin forestier.

Tout de suite les deux fillettes foncèrent sous le couvert des grands arbres à la recherche des discrets brins de muguet promis par leur père.

— Ne vous éloignez pas trop, recommanda-t-il en les regardant sauter par-dessus les ronces et les orties.

Jeannette avait trouvé un coin au soleil pour s'allonger et commencer le bronzage de l'été. Aimé sortit un bouquin et remontant ses fines lunettes ouvrit la page où il en était resté. Dans le lointain, on entendait le roulement des voitures sur la route ; plus près des promeneurs qui riaient et discutaient. C'était le calme dominical parfait.

Juste ce qu'il fallait pour se reposer et oublier les tracas et les horreurs de la semaine.

Un calme qui fut bientôt brisé par un double cri perçant. Jeannette se dressa, mue par un ressort.

— Les jumelles ! s'écria-t-elle.

Aimé courait déjà dans la direction qu'elles avaient prise.

— Rose ! Colette ! Où êtes-vous ?

— Ici, papa, répondit la petite voix enrouée de frayeur de Rose.

Un dernier bosquet, un dernier bond, et il les découvrit, pelotonnées dans les bras l'une de l'autre, le regard dirigé vers le sol. Que regardaient-elles avec cet air subjugué et épouvanté ?

Il approcha. Dans le creux devant lequel les jumelles étaient immobilisées, le vent avait fait voler les feuilles mortes qui recouvraient un corps. Une main et un avant-bras dépassaient des branchages entassés pour camoufler le cadavre.

CHAPITRE XIV



Ils étaient à nouveau réunis dans le bureau aux meubles Empire du patron. Baba avait sa tête des mauvais jours et ses tics étaient au rendez-vous.

Il pianotait nerveusement le cuir de son bureau en soufflant comme un phoque. La cigarette se consumait toute seule entre ses doigts jaunis de nicotine.

— C'est le printemps ou quoi ? Qu'est-ce qu'ils ont tous à s'entretuer en ce moment ? On a déjà l'affaire du tueur des parkings sur le dos. Ils peuvent pas nous foutre la paix et attendre pour soulager leurs angoisses ? grogna-t-il.

Il regarda ses deux lieutenants, la jeune Géraldine.

— Vous en êtes où avec le tueur des parkings ?

— Depuis qu'il a frappé en Normandie, il se tient sage. Rien de bien nouveau.

— Vous aurez bientôt un autre cadavre sur les bras si vous ne vous maniez pas le train.

Il écrasa le mégot dans le cendrier en disant :

— Bien entendu, vous êtes trop occupés. Je ne vais pas confier l'affaire de cette malheureuse trouvée par Brichot dans de tristes circonstances. Je vais mettre Rabert et Tardet sur le coup.

— Aucun papier d'identité, pas de signe distinctif. Et ce n'est pas une prostituée, remarqua Boris.

Badolini sursauta.

— Vous avez cherché ?

— Évidemment, patron. Dans ces conditions, l'affaire s'avère difficile, continua-t-il avec une certaine perfidie.

Mais le patron n'en démordrait pas.

— Rabert et Tardet s'en sortiront très bien.

Et plus fort, en tapant sur le bureau :

— Et je veux que vous avanciez sur le tueur des parkings.

Tous trois sortirent du bureau. Tout de suite, Géraldine s'en prit à Boris.

— Eh, grand chef, tu trouves qu'on n'a pas assez de boulot pour mettre en doute les capacités de nos collègues ? Si baba avait marché, on se retrouvait avec une nouvelle affaire sur les bras.

— Et si les affaires se rejoignaient ?

Brichot s'en étrangla.

— Quelle idée ! Cette fille n'a pas été étranglée.

Elle a été battue à mort. Ce n'est pas du tout dans les habitudes de notre tueur d'homos. T'es obsédé !

— Et c'est une femme. Pas une gay.

— Peut-être une lesbienne.

— Une féminophile, tu veux dire, rectifia Géraldine sèchement.

Corentin haussa les épaules.

— Je ne pourrais pas vous expliquer pourquoi cette hypothèse me trotte dans la tête. De toute façon, il faut savoir d'abord qui est cette jeune femme.

Il prit son portable.

— Et là-dessus, je peux donner un coup de pouce aux duettistes. Histoire qu'ils ne se ridiculisent pas trop.

Il composa un numéro.

— Allo, Nathalie ?... Oui, c'est Boris.

— Quelle heureuse surprise. Tu veux remettre le couvert ?

— Je ne serai pas contre. Mais ce n'est pas le but de mon appel. Je vais t'apporter une photo. Ça nous fera l'occasion de se voir... Oui, à tout à l'heure.

Il rempocha son portable et nota au passage le regard amusé et coquin de Géraldine.

— Il faut savoir utiliser ses relations, non ?

Porte d'Auteuil, Marie Duchemin poussait le caddy dans l'hypermarché du coin, sa liste à la main.

Demain, elle avait des amis à dîner. Le canard, c'est fait. Les navets également. Les fraises, une salade composée pour commencer. Le vin, elle ne s'en préoccupait pas. C'était l'affaire de son mari.

Elle passa en caisse, déballa ses achats sur le tapis roulant, les rangea dans les sacs plastique et récupéra sa voiture au parking.

Le boulevard Suchet roulait bien. Elle bifurqua donc rapidement dans la rue Raffet où elle habitait. Là encore, parking. Munie de ses achats, elle remonta au rez-de-chaussée et au lieu de prendre l'ascenseur, sortit pour acheter son quotidien.

À la Maison de la presse, elle prit le journal sur le présentoir. La patronne l'interpella.

— Ah ! Madame Duchemin, le livre que vous m'aviez commandé est arrivé.

— Très bien, je vais le prendre.

— Attendez, je vous vois embarrassée. Je vais mettre tout ça dans un sac.

Marie la remercia, paya et ressortit. Son immeuble jouxtait la boutique. Ascenseur, cinquième étage. Elle posa les paquets sur le paillason pour ouvrir et claironna en poussant la porte :

— C'est moi.

Un réflexe dont elle aurait pu se passer, étant donné que Julien, son fils, s'acharnait sur le piano qu'il martyrisait. Marie soupira. C'était une idée de son mari. Mais Julien n'avait pas l'air très doué. Pourtant, il se donnait du mal.

Elle passa dans la cuisine, se débarrassa des sacs et se déshabilla. Elle ouvrit le sac de la Maison de la presse et prit le bouquin. Le dernier Houellebecq. Elle n'en avait jamais lu. Et dans les soirées, on passait presque pour une analphabète si on ne pouvait pas en parler. Dès ce soir, elle s'y attellerait.

Elle posa le livre et ouvrit le Parisien. Avant le repas, elle avait le temps de se pencher sur les mots fléchés pendant que Julien s'exerçait dans des gammes malmenées.

— Oh ! Merde, bredouilla-t-elle en découvrant la photo.

Une jeune femme, les yeux fermés, le visage crispé... Pas de doute, elle la reconnaissait. Le professeur de piano de Julien. Elle se plongea dans l'article, lut avec horreur ce qui lui était arrivé. La police ignorait l'identité de cette

jeune femme assassinée et faisait un appel à témoin.

Maman...

Elle s'empressa de cacher le quotidien sur une chaise glissée sous la table.

— Oui, mon chéri, répondit-elle avec le plus de naturel possible.

Elle se pencha vers son fils pour qu'il l'embrasse.

— Ça n'a pas l'air d'aller. T'es toute pâle.

— Un peu de fatigue. Ce n'est rien, répliqua-t-elle en souriant gauchement. Ça va ce morceau ?

— J'accroche encore, mais je pense que Carole sera heureuse de mes efforts. J'ai fait des progrès tout de même, ajouta-t-il en sortant de la cuisine.

Non, mon chéri... Carole ne sera plus jamais heureuse des progrès de ses élèves.

Elle prit le téléphone et composa le numéro de la police.

*

* *

Sous les yeux de Ghislaine, debout dans la cuisine, les lettres noires du titre de la une se détachaient, agressives. Et surtout, il y avait cette photo de Carole, les yeux fermés, la tête renversée comme si elle dormait, alors qu'elle était morte.

La bouilloire électrique siffla sans qu'elle s'en préoccupe. Hypnotisée, elle ne pouvait détourner le regard de ce visage. Qui était la jeune femme morte trouvée en forêt de l'Isle-Adam ? demandait le journaliste. Téléphonez à la police si vous la reconnaissez. Suivait le numéro à appeler.

Elle replia lentement le quotidien et réfléchit. Il y aurait bien un con pour la reconnaître. La police interrogerait tous ceux qui la connaissaient. Donc, elle.

Aurait-elle la force de résister aux questions ? Et si elle se faisait porter malade et qu'elle parte n'importe où en attendant que ça se calme ? Non. Mauvaise tactique. Ce serait se désigner immédiatement.

Il fallait continuer à vivre, normalement, pleurer Carole, jurer à tous qu'elle perdait une amie très chère.

Elle prit donc son sac, le sac poubelle qu'elle jetterait en passant, et enfila une veste avant de claquer la porte de l'appartement pour se rendre à ses cours, au conservatoire.

L'information de Marie Duchemin était arrivée aux oreilles de Rabert et Tardet, chargés de l'enquête. Mais dès que Badolini avait appris que la morte

de la forêt de l'Isle-Adam était professeur de piano, l'affaire était retombée dans l'escarcelle de l'équipe de choc de la Mondaïne.

— D'un côté nous avons un professeur de piano qui se fait assassiner et de l'autre un tueur qui assassine avec une corde de piano. Notre morte serait-elle l'assassin, tombée sous des coups vengeurs ?

— La boucle serait bouclée, enchaîna Brichot.

— Allons voir qui était cette Carole Bergstein.

Corentin et Brichot entrèrent d'un pas égal au conservatoire. Par les fenêtres ouvertes, des trilles de violon, des arpèges de piano, des vocalises de chanteurs et chanteuses s'envolaient dans la rue, ponctuées par des éclats de trompette ou des roucoulades de saxo.

— Ça doit être sympa de travailler dans la musique, remarqua Aimé. Moi, quand j'étais même, je voulais faire de l'accordéon.

— Et alors ?

— Et alors, mon père ne m'en a jamais acheté un. C'est tout. Et toi, t'as jamais été tenté par un instrument ?

— Je chante faux, je joue faux, j'entends faux. Qu'est-ce que tu veux faire avec un tel handicap ?

— Ah oui ! C'est pas de veine, compatit son ami.

Dans le grand hall, les élèves papotaient avant les cours. Les deux policiers se dirigèrent directement vers le bureau d'accueil. Geneviève comprit tout de suite. Son œil s'embua au souvenir de Carole.

Boris lui présenta sa carte.

— Vous connaissiez mademoiselle Carole Bergstein ?

— Oui, bien sûr. Comme tous les professeurs.

C'est épouvantable.

— Parlez-moi d'elle. Quel style de personne ?

— Très aimable. Toujours le sourire, le mot pour rire. Une femme qui était pleine de vie, acheva-t-elle dans un sanglot.

Et soudain son regard accrocha quelqu'un qui venait d'entrer.

— Voilà madame Décrieux qui vous en parlera mieux que moi. C'était son amie.

Ghislaine avait instinctivement ralenti en voyant les deux hommes. Les voilà, pensa-t-elle. Déjà... Et toujours le même flic, beau garçon.

Résolument, elle avança vers eux. Brichot la salua et présenta sa carte.

— Peut-on vous poser quelques questions ?

Un coup d'œil sur sa montre.

— Ce ne sera pas long, rassura Boris.

— C'est parce que j'ai un cours. C'est à propos de Carole, n'est-ce pas ?
Boris hochla la tête.

— Vous étiez son amie, paraît-il. Voyez-vous quelqu'un qui aurait pu lui en vouloir ?

Ghislaine réfléchit quelques secondes, puis haussa légèrement les épaules.

— Non. Carole était aimée de tous. Elle était si féminine, si attirante.

— Pas mariée. Avait-elle une liaison avec un homme ?

Ghislaine sourit.

— Carole ! Oh, non ! Ou alors avec plusieurs hommes. Elle n'était pas du genre à s'attacher. Plus d'une fois, elle m'a dit qu'elle ne comprenait pas la vie de couple.

— Mais elle aimait les hommes ? demanda Aimé.

— Oh, pour ça oui. Carole, sur ce sujet, était un peu spéciale, vous savez.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que le grand jeu et le plaisir de Carole étaient de trouver ses conquêtes sur Internet. Mais... comment dire ? Elle ne consommait jamais vraiment.

Brichot ouvrit de grands yeux étonnés.

— Expliquez-vous.

Ghislaine parut embarrassée. Elle continua, un ton plus bas, en confidence.

— Tout se passait par la tchach. Elle rencontrait rarement ses conquêtes.

Les deux policiers se regardèrent avec la même idée : pour une fois, elle en avait rencontré un. Un rendez-vous qui avait mal tourné. Ils n'étaient pas sortis de l'auberge !

Ghislaine jeta un nouveau coup d'œil à sa montre.

— Excusez-moi. Il faut vraiment que j'y aille.

— Je vous en prie. Si vous vous souveniez d'un détail... ajouta Corentin en lui tendant sa carte.

— Je vais y réfléchir.

Elle fit demi-tour et s'éloigna dans le couloir d'une démarche assurée qui la surprit elle-même. Elle venait de réaliser que les pratiques sexuelles, pour le moins bizarres, de son amie, la servaient. Si après ça les flics n'en déduisaient pas que Carole était le tueur des parkings.

*

* *

Et ce fut exactement leur réaction. Dès le lendemain, Corentin et Brichot, en compagnie d'un expert en informatique, investirent le studio de Carole pour décortiquer le disque dur de son ordinateur.

Dans les papiers, ils ne trouvèrent rien qui puisse les aiguillonner sur une piste. Tous leurs espoirs se concentrèrent donc dans les réponses qu'apporterait le P.C.

Le soulagement de Ghislaine fut de courte durée. Revenue de ses cours, enfermée chez elle, la cigarette *se* consumait toute seule entre ses doigts. Le quotidien de la veille était toujours sur la table. La photo de Carole s'y étalait, obscène dans sa rigidité de cadavre. C'était son œuvre...

Le dégoût, le rejet d'elle-même de ce qu'elle avait fait, l'envahissait inexorablement.

Pourquoi Carole ? La peur... La nécessité animale de se sauver, d'échapper au châtiment. Ce n'avait pas été son seul mobile. Il y avait eu aussi cette rage meurtrière qui la happait dès qu'elle parlait ou pensait à Hervé et à son père. Pauvre petite Carole...

Tout cela à cause des hommes ! Ces hommes qui les délaissaient, les humiliaient. Elle se souvenait de la douleur, de la lente déchéance de sa mère après la trahison de son père. Elle se souvenait de ce qu'elle avait enfoui jusqu'à ce qu'Hervé lui fasse la pareille.

Soudain, elle se leva, écrasa le mégot fumant et alla jusqu'à la chambre. Elle ouvrit l'armoire. Le costume se balançait sur le cintre, solitaire de son côté, comme un reproche vivant. Elle l'arracha, le jeta au sol, le piétina en criant et en pleurant.

Elle portait une jupe droite. Elle enfila la veste tailleur qui allait avec et prenant son sac, elle sortit de l'appartement.

Dans la rue, elle marcha en descendant vers la Seine. Avenue de Versailles, elle entra dans un bar. Ambiance feutrée, sièges de velours rouge. Le calme. Elle commanda un cognac. À une table devant elle, une autre jeune femme seule qui tournait son verre entre ses doigts. Leurs regards se croisèrent. La jeune femme, une rousse au regard triste, mais à la bouche pulpeuse, lui sourit. Ghislaine lui sourit également.

Après quelques minutes d'un échange muet à travers l'espace, traversé de temps à autre, par la serveuse, la jeune femme se leva en prenant son verre et avança vers Ghislaine.

— Je peux ? demanda-t-elle en montrant la chaise vide.

D'un signe de tête, Ghislaine approuva. La petite rousse s'installa.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Non. Je suis entrée là, par hasard. Ne sachant pas trop où aller.

— C'est comme moi. Je m'appelle Chantal.

Ghislaine ne répondit rien. Il y eut encore un temps de silence entre elles.

Puis, Chantal dit :

— J'avais envie de parler à quelqu'un. Vous m'inspirez confiance.

Ghislaine sourit amèrement.

— Vous ne devriez pas.

Chantal l'observa quelques secondes, puis, se penchant par-dessus la table :

— Pourquoi êtes-vous sur la défensive ? Je ne vous veux pas de mal. Juste parler.

Ghislaine la scruta. Cette petite, une trentaine d'années à peine, était étonnante, tout de même.

Elle lui sourit.

— Venez. J'habite tout près. C'est l'heure du thé, non ?

Elles appelèrent la serveuse, payèrent et sortirent ensemble.

— Je viens d'emménager dans ce quartier, expliquait Chantal. Je n'y connais encore personne.

C'est d'un pas égal qu'elles atteignirent la rue Félicien David. Chantal habitait un immeuble un peu vieillot avec un escalier assez large, couvert d'un tapis rouge.

— C'est au troisième et l'ascenseur est en panne, s'excusa-t-elle.

— Ce n'est pas grave.

L'étage atteint, la petite rousse ouvrit l'appartement de gauche et entra la première. Ça sentait la lavande.

— J'espère que tu aimes, s'excusa-t-elle. Je mets toujours un parfum d'ambiance. Et la lavande me rappelle mon pays. Je suis provençale.

Ghislaine tiqua un peu sur le tutoiement soudain. Chantal la fit entrer dans un vaste salon, occupé en grande partie par une bibliothèque et un bureau massif. Un futon faisait face à la télévision.

— Installe-toi, je vais faire le thé.

Ghislaine l'entendit s'affairer dans la cuisine. Que faisait-elle ici, chez cette petite inconnue ?

Mais elle n'eut guère le temps de creuser la question. Chantal revenait avec un plateau.

Elle s'assit à ses côtés, servit le thé. Elle parlait peu. Ses yeux en disaient assez long. Ses mains également. Elle s'était assise tout contre Ghislaine et posa presque aussitôt sa main sur sa cuisse. L'immobilité de son invitée l'encouragea. Elle bascula tendrement sa tête sur l'épaule de Ghislaine et sa main descendit vers le genou pour s'insinuer sous la jupe.

— Tu as l'air si forte, murmura-t-elle.

Ghislaine ne pipait mot, ne bougeait pas un cil. Elle attendait la suite. Elle

guettait en elle un frémissement de plaisir, de désir. Chantal, enhardie, progressait vers l'intimité chaude qu'elle convoitait. Elle se redressa, se pencha au-dessus de sa conquête et effleura doucement ses lèvres avant de les prendre plus sauvagement. Sa langue pointue s'insinua entre les dents, forçant Ghislaine à ouvrir la bouche. Elle reçut cette langue qui la fouillait, s'enroulait autour de la sienne, sans y répondre vraiment. Mais Chantal, tout à son délire, n'y prêtait guère attention. Ce qu'elle aimait, c'était agir. Et si la partenaire subissait, c'était encore mieux. Et là, le plaisir était double. Car cette femme énigmatique, qu'elle avait levée dans ce bar, avait tout du mec. Une impression qui donnait à Chantal un plaisir accru.

Ses doigts s'étaient glissés dans le slip de dentelle et jouaient avec le clitoris.

— Ouvre les jambes, souffla-t-elle.

Ghislaine obéit. Les doigts de Chantal écartèrent les grandes lèvres. Son index caressa le clitoris pour qu'il gonfle, pendant que ses autres doigts s'enfonçaient lentement dans sa caverne chaude et humide.

Chantal se défonçait sur la bouche de sa partenaire, malmenant ses lèvres, les mordant, les aspirant, le souffle court, grisée par son propre désir.

Ghislaine sentait les doigts de Chantal à l'intérieur de son ventre. Ils avaient commencé le va-et-vient pour la mener à la jouissance.

Elle pensa au sexe d'Hervé qu'elle avait reçu avec tant de plaisir pendant des années. Un sexe qui l'avait rejetée comme une chose parfaitement inutile.

Elle se redressa soudain, agrippa la main de Chantal, l'éloigna brutalement d'elle en criant :

— Salope ! Vous êtes tous pareils. Les hommes, les femmes.

Chantal n'eut pas le temps de protester. Une gifle magistrale la jeta sur la moquette. Elle tenta de se relever, mais Ghislaine était déjà sur elle. Elle la frappait, déchaînée, au visage, à la poitrine, sans cesser de crier.

— Mais qu'est-ce que vous avez, tous ?

Les coups pleuvaient, directs, forts, écrasant ses seins, son nez qui pissa bientôt le sang. Les deux mains en avant, elle tentait de se protéger, d'agripper Ghislaine. Mais l'autre montrait toute sa force dans cette violence incontrôlée.

Dans un sursaut de survie, la petite rousse parvint à lui échapper. Elle courut hors de la pièce, vers la sortie. Mais Ghislaine la rattrapa et la jeta à terre pour la bourrer de nouveaux coups en psalmodiant des paroles sans suite.

Quand Chantal n'offrit plus de résistance, elle se calma, fonça vers la porte, l'ouvrit et dévala les escaliers.

Elodie, 12 ans, rentrait du collège. Arrivée au premier étage, elle entendit quelqu'un descendre à toute vitesse. Instinctivement, elle se gara pour laisser passer cette personne pressée.

Quand Ghislaine fut à sa hauteur, leurs yeux se rencontrèrent. Elodie

frémit sous ce regard farouche. Son instinct lui dit qu'il y avait du meurtre dans ces yeux-là. Ghislaine passa. Elodie, tremblante, reprit sa montée. Au troisième étage, l'appartement de droite était ouvert. Chantal avait réussi à ramper jusqu'à la porte. Elle tendit la main vers la petite en balbutiant :

— Aide-moi.

À la vue de ce visage tuméfié, du sang qui coulait du nez, Elodie poussa un hurlement. Le second appartement du palier s'ouvrit alors.

Un homme montra le bout de son nez.

— J'ai entendu des cris. Qu'est-ce qui se passe ? maugréa-t-il.

Son regard s'arrêta sur la petite fille immobilisée sur le palier, les yeux agrandis d'horreur et de terreur.

Il se précipita, découvrit Chantal et se pencha vers elle.

— Oh ! Mon Dieu... bredouilla-t-il.

Il leva les yeux sur la gamine.

— Ce n'est rien. Ne t'inquiète pas. Va chercher un linge mouillé. J'appelle la police.

CHAPITRE XV



Le lieutenant Perrin, du commissariat du 16^e, était un petit cinquantenaire, futé, bourré d'expérience, à qui on ne la faisait pas.

À la clinique, où l'on avait transporté Chantal, assis au bord du lit sur lequel, elle reprenait vie, il écoutait et notait tout ce qu'elle racontait. Avec difficulté, car ses lèvres gonflées par les coups, les mâchoires douloureuses, le nez bouché, elle avait bien du mal à former des mots.

Mais Perrin en avait vu d'autres au cours de sa longue carrière. Il se concentrait et ne perdait pas un balbutiement de la blessée.

— Ne vous fatiguez pas. Je résume, fit-il après un bon quart d'heure de présence. Vous invitez chez vous cette femme rencontrée dans un bar. Vous ne la connaissez pas.

Chantal secoua la tête.

— Pas très prudent. Êtes-vous coutumière du fait ?

— Oui, murmura la jeune femme.

— Vous vous sentiez seule ? Vous avez besoin de compagnie, de parler ?

— Pas seulement cela.

Il la scruta davantage.

— Vous êtes homosexuelle ?

— Oui. Vous savez, dans notre milieu, les rencontres se font souvent ainsi.

— Vous embarquez chez vous quelqu'un de parfaitement inconnu. En général, ça se passe bien. Mais là... Décrivez-moi cette femme.

Curieusement Chantal avait du mal à se souvenir de quelques détails caractéristiques qui auraient pu aider le policier.

— Assez masculine. Des cheveux courts... bruns...

— En jupe ou en pantalon ?

— En jupe. Un tailleur, sombre.

Une infirmière entra.

— Je crois que pour aujourd'hui, ça suffit, inspecteur. Notre petite blessée a besoin de se reposer pour récupérer après ce gros traumatisme.

Perrin dut céder la place. Il sortit de la clinique et réfléchit. Une histoire entre lesbiennes qui tourne mal. Rien que du banal. Pourtant, cette histoire d'homo le titillait. Ça lui rappelait... mais oui, c'est bien sûr ! Le tueur des parkings. Apparemment, rien à voir. Si ce n'était que les deux affaires se passaient dans le milieu homosexuel.

Rentré à son bureau, il prit son téléphone et appela la mondaine.

C'est Géraldine qui s'y était collée. À son tour, elle faisait le siège du lit d'hôpital de Chantal. Elle écoutait ses doléances. Son regard se faisait câlin sur la jeune femme amochée. Dommage ! Elle lui plaisait bien cette petite. Chantal avait tout de suite reconnu une consœur. C'est naturellement qu'elle avait pris la main de la fliquette, pressant ses doigts avec amour, les approchant de ses lèvres tuméfiées pour y déposer un baiser.

— Viens plus près, demanda-t-elle dans un souffle.

Géraldine n'hésita qu'un court instant, après un coup d'œil vers la porte.

— Elles ne viennent jamais à cette heure-ci, la rassura Chantal.

Géraldine quitta sa chaise pour s'asseoir sur le bord du lit. Elle se pencha au-dessus de la blessée. Celle-ci tendit les mains, vers les seins de Géraldine qui la laissa faire, en fermant les yeux. Chantal en prit la mesure, puis les pétrit lentement, avec des gestes délicats.

Un drap la recouvrait. Elle le repoussa, découvrant son corps affublé de l'infâme et informe tunique blanche de l'hôpital. Elle la releva, révélant à Géraldine son corps nu. Le souffle soudain plus court, celle-ci se pencha et aspira un des tétons dressé vers sa bouche, pendant que ses doigts jouaient avec l'autre. Les mamelons se gonflaient de contentement. Chantal, lentement, ouvrit les jambes. Son bras pesa sur les épaules de Géraldine, la forçant à se coucher sur elle.

La bouche de Géraldine abandonna les seins fermes pour descendre vers le nombril, puis vers le puits d'amour qui l'attendait. Doucement, sa langue se fraya un passage entre les lèvres humides et chaudes. Elle s'enroula autour du clitoris avant de se perdre plus bas pour s'insinuer dans la caverne intime de la jeune femme.

Chantal creusa les reins, tendant son pubis vers la bouche soudain gourmande et vorace. Son bassin se levait et descendait au rythme du plaisir qui montait et qui bientôt éclata en un soupir bienheureux.

Les deux femmes se regardèrent en souriant.

— Merci, murmura Chantal.

— Tout le plaisir a été pour moi, ma belle.

— À charge de revanche ?

— Pourquoi pas...

La porte s'ouvrit. Chantal remonta précipitamment le drap. Une infirmière entra. Géraldine reprit tout de suite son attitude professionnelle.

— Il faudrait nous confier vos clés. Nous devons relever les empreintes chez vous.

Chantal prit son sac et en extirpa un trousseau qu'elle donna à Géraldine.

Celle-ci se leva et tendit la main à la blessée.

— Remettez-vous vite ; et la prochaine fois, soyez plus prudente.

— À bientôt ? balbutia Chantal.

— De toute façon, je viendrai rapporter les clés.

Elle lui fit un clin d'œil complice et quitta la chambre ripolinée.

Les résultats du labo venaient d'arriver. Les trois flics jubilaient.

— Chez la jeune femme agressée, sur le corps de Carole Bergstein, les mêmes empreintes. Le même tueur, conclut Corentin.

— Faut-il en déduire que Carole était lesbienne ? demanda Brichot.

Géraldine lui jeta un regard noir.

— Féminophile !

Aimé haussa légèrement les épaules.

— Si tu préfères, concéda-t-il. Mais pour moi, c'est du pareil au même.

— Le mot est plus joli. Tu ne trouves pas, Grand Chef ?

Boris sourit. Ces deux-là ne perdaient pas une occasion de s'asticoter. Et pourtant, il était certain que son vieux complice et ami Aimé Brichot appréciait beaucoup Géraldine.

— Appelez cette tendance sexuelle comme vous voulez, ça ne change rien au problème.

Il reprit le dossier.

— Nous avons plusieurs éléments qui peuvent paraître disparates. Et pourtant, je suis certain qu'ils ont un lien. D'un côté un tueur qui s'en prend exclusivement aux homosexuels de genre masculin. Arme de prédilection : une corde de piano. De l'autre, nous avons : une jeune femme battue à mort, abandonnée ou plutôt emmenée en forêt de l'Isle-Adam. Professeur de piano. Enfin, dernier élément : une seconde femme qui se fait tabasser, elle aussi et qui est « féminophile », acheva-t-il avec un petit sourire vers Géraldine.

Celle-ci approuva d'un mouvement de tête.

— Je rappelle, ajouta Brichot, que nous connaissons les pratiques sexuelles de Carole Bergstein, rapportées par son amie... (il chercha dans le dossier) voilà, Ghislaine Décrieux.

— Exact, confirma Géraldine. Des pratiques qui tendraient à prouver que cette jeune femme devait être attirée par la gent féminine, mais qu'elle ne se l'avouait pas.

Les deux hommes la regardèrent sans comprendre.

— Ben oui ! C'est pourtant clair. Elle drague sur Internet. Elle ne rencontre pas les hommes. Donc, ils ne la touchent pas.

— Le tueur des parkings et le meurtrier et agresseur des deux femmes serait-il le même individu ?

Boris se leva.

— Moi, je referais bien un petit tour au conservatoire du 16^e. Qu'en dites-vous ?

— J'ai toujours été attiré par la musique, conclut Brichot en prenant sa veste.

Le conservatoire bourdonnait comme une ruche en folie. Les élèves donnaient leur concert de fin d'année, qui attirait la foule des parents, des amis, des curieux. La salle était pleine.

En coulisses, les filles rosissaient leurs joues d'un dernier coup de blush. Les garçons tiraient sur la cravate qu'ils avaient été obligés de mettre et à laquelle ils n'étaient guère habitués.

Les professeurs allaient de l'un à l'autre, prodiguaient les derniers conseils. Conseils parfaitement inutiles. Les dés étaient jetés. Les élèves joueraient plus ou moins bien, selon le degré de trac.

Ghislaine, agenouillée devant sa petite élève assise sur un tabouret, les mains sagement jointes entre ses genoux, y allait, elle aussi, des dernières recommandations.

— Tu penses bien à alléger ta main gauche dans la sonatine de Diabelli, hein ?

— Oui, madame.

C'était son premier concert en public, et la petite était morte de trac.

— Tu verras, tout se passera bien. Si je t'ai choisie, c'est que tu en es capable, tenta Ghislaine, pour la rassurer.

À l'autre bout du couloir, Sébastien, l'élève de Carole Bergstein, était assis par terre, la tête entre les mains, pour cacher et essayer de refouler les larmes qui montaient. Sans son professeur, il n'avait pas envie de jouer. Mais la directrice du conservatoire avait insisté.

— Tu joueras en sa mémoire. Pour elle, uniquement.

Et ça lui foutait encore plus la pression.

Il faut dire que le fantôme de Carole rôdait partout. Pas un participant qui n'y pense.

Dans la salle, Marie Duchemin attendait avec appréhension la prestation de Julien, son fils. Il était si émotif, si sensible, qu'elle craignait qu'il craque sans le soutien de sa prof, Carole.

À ses côtés, la petite Elodie, sa voisine, la copine de Julien.

— Alors, tu t'inscris au cours de piano l'année prochaine ? lui demanda-t-elle.

— Papa n'est pas encore tout à fait d'accord.

— Tu as toutes les vacances pour le convaincre.

Sa pensée vola vers Carole. Le choc qu'elle avait eu en découvrant sa photo à la une du journal. Quand elle y repensait, elle en frémissait encore.

Corentin et Brichot entrèrent dans la salle juste avant que ça ne commence. Ils choisirent deux sièges au fond. Leurs regards partirent en balade sur les spectateurs.

— C'est dans les coulisses qu'il faudrait être, murmura Aimé.

— On va trop les impressionner. Ce n'est pas le moment, répliqua Boris.

— Tu t'y connais, toi ?

— J'ai fait les spectacles de fin d'année à l'école. Pas toi ?

— Non. Moi, j'étais mauvais. On m'a toujours laissé à l'écart de toute prestation artistique.

— Eh bien tu saurais qu'on a vachement le trac et qu'on a besoin de sérénité autour de soi.

— Bien, grand chef, comme dirait Géraldine !

Boris se contenta de sourire. D'ailleurs, la directrice du conservatoire venait d'apparaître sur scène, un micro à la main.

— Merci d'être venus si nombreux à notre petite fête de fin d'année. Cette année la cuvée est particulièrement intéressante. Vous allez pouvoir applaudir de très bons pianistes, des violonistes à la musicalité déjà bien affirmée et des

guitaristes au toucher sensible. Faites-leur bon accueil. Vous aurez dans une première partie, les élèves de deuxième année, puis après un court entracte, ceux de dernière année.

Elle marqua un temps. Puis, d'une voix plus grave :

— Nous dédions ce concert à la mémoire de Carole Bergstein.

Le silence devint pesant.

— Je vous souhaite un très bon spectacle, reprit la directrice.

Quelques applaudissements saluèrent sa sortie. Une jeune femme entra précédant un garçon d'une douzaine d'années qui s'installa au piano. Là encore, applaudissements. Il posa sa partition sur le chevalet, l'ouvrit, regarda sa professeur qui était venue se placer à ses côtés. Quelques secondes de pur silence, puis il attaqua le morceau.

Dans les coulisses, Ghislaine serrait les doigts de sa petite élève entre les siens et les massait doucement. Son regard ne quittait guère Sébastien, toujours prostré au fond du couloir. Le remords la mordit cruellement.

— Attends, je reviens, fit-elle à la gamine.

Elle s'approcha de Sébastien, s'accroupit devant lui.

— Elle serait heureuse de t'entendre, fit-elle d'une voix tremblante.

Le garçon secoua la tête.

— J'y arriverai pas.

— Si. Il le faut. Tu vas jouer, et bien. Comme tu ne l'as jamais fait.

Sébastien planta son regard larmoyant dans les yeux de Ghislaine.

— Vous étiez amies, n'est-ce pas ?

Elle trembla davantage.

— Oui, avoua-t-elle tout bas. Il faut que tu joues. Pour sa mémoire. Pour qu'elle vive encore.

Elle se redressa brutalement, au bord des larmes. Pour un peu, elle aurait hurlé : c'est moi qui l'ai tuée. Mais je ne le voulais pas.

Des applaudissements leur parvinrent de la salle. Le garçon avait terminé son morceau. Ghislaine fit demi-tour. C'était au tour de son élève.

— Ça va ? demanda-t-elle à la gamine.

Celle-ci eut un petit sourire, pas convaincue.

— On y va, trancha Ghislaine.

Le professeur et le garçon sortaient. Elles entrèrent sur scène à leur tour. La petite s'installa au piano, Ghislaine, debout à ses côtés. La partition ouverte, l'enfant posa ses mains sur le clavier, se concentra, lut les premières mesures et attaqua la sonatine.

La petite était nerveuse et crispée. Elle accrocha deux fois dans le morceau. Ghislaine serra les dents sur son mécontentement. C'est avec un

soupir de soulagement qu'elle entendit les derniers accords. Elle prit la main de son élève et l'amena sur l'avant-scène pour saluer. Incapable de sourire. Furieuse de la mauvaise prestation de la gamine. Son regard balaya l'assistance, avec une sorte de rage et de défi.

Soudain, un cri perçant glaça le public. Elodie venait de se lever et pointait un index sur Ghislaine en hurlant. Ghislaine dévisagea l'enfant. Elle n'eut pas à faire d'effort pour reconnaître la petite croisée dans l'escalier de cette lesbienne qu'elle avait tabassée.

Marie Duchemin était affolée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria-t-elle en prenant le bras de la gamine.

— C'est elle, cria Elodie.

Au fond de la salle, deux hommes s'étaient, eux aussi, levés. Ghislaine reconnut Corentin, le beau garçon. Abandonnant son élève tétanisée, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, elle fonça hors de scène, bousculant dans les coulisses les élèves et les profs, qui s'étaient massés près des rideaux.

De leur côté Corentin et Brichot s'étaient précipités hors de la salle.

— Pour sortir de scène, on passe par ici ? aboya Boris à la première personne qu'il rencontra.

— Non ! Il y a une autre sortie qui donne dans la rue derrière.

— Toi, surveille par ici. Je vais faire le tour, ordonna-t-il à Aimé.

Il contourna le bâtiment, arriva dans la rue au moment où Ghislaine sortait en courant du conservatoire.

— Halte ! hurla-t-il.

Elle ne se retourna même pas. Elle fonça droit devant elle, traversa la rue sans regarder. Le chauffeur du bus écrasa la pédale de freins, ses voyageurs basculèrent tous vers l'avant du véhicule. Mais rien n'y fit. Ghislaine fut projetée en l'air et retomba sur l'autre trottoir.

*

* *

Dans le long couloir désert de l'hôpital, le planton bâillait. Pourquoi ça tombait toujours sur lui ? Parce qu'il était célibataire. Des coups à vous faire prendre une femme d'office. De plus, il détestait cette odeur d'hôpital ; un mélange de pharmacie, de Javel, de produits d'entretien, qu'il n'arrivait pas à définir.

On venait de ramener la blessée de la salle d'opération. Elle était dans un sale état, mais le chirurgien, pendant trois heures, avait fait des merveilles.

— Elle est sauvée, avait-il annoncé voici une heure au mari, qui se

morfondait sur une chaise à quelques pas de lui.

Le planton eut pitié de lui. Il n'avait rien mangé, n'avait pas bougé de sa chaise jusqu'à ce qu'on la remonte. Il s'approcha, lui tapa gentiment sur l'épaule.

— Vous voulez que j'aille vous chercher un café ? proposa-t-il.

Hervé leva des yeux hagards sur lui. Lentement il secoua la tête.

— Non, merci. Ça va aller.

Il était 20 heures. Les infirmières de nuit venaient de prendre leur service. Il y eut un peu d'allers et venues dans le couloir. Le temps qu'elles fassent le tour des chambres et des salles de réveil, puis, le silence reprit possession de l'espace.

Le planton, avait pris ses précautions. Il sortit son sandwich enrobé de papier alu qu'il déplia. Jambon/fromage. C'était ce qu'il préférait. Il croqua dedans avec appétit. Un coup d'œil au mari, la tête renversée contre le mur, les yeux fermés.

Le planton se racla la gorge pour attirer son attention. Hervé se redressa, le regarda.

— Vous en voulez ? demanda le policier en lui montrant le sandwich.

— Non, merci. Je n'ai pas faim.

Pas faim, pas soif... Remarque, il le comprenait. Voir sa femme amochée comme elle l'était...

Il était près de 21 heures quand Corentin et Brichot entrèrent dans l'hôpital. Le labo avait fait vite, malgré l'heure tardive. Ils avaient relevé les empreintes à la sortie de la salle d'opération et les deux flics venaient d'avoir le résultat : c'étaient les empreintes trouvées sur le cadavre de Carole Bergstein, et chez Chantal. D'ailleurs, la petite fille interrogée avait été très claire : c'était bien cette femme, au regard terrible, qu'elle avait croisée dans l'escalier, le jour de l'agression subie par Chantal.

Ils s'arrêtèrent au bureau des infirmières.

— Ghislaine Décrieux est réveillée ?

— Je vais voir, messieurs.

Elle s'absenta quelques minutes puis revint.

— Est-ce vraiment nécessaire de l'interroger ce soir ?

— Oui, affirma Boris.

Il se méfiait des suites opératoires. On ne sait jamais : le cœur qui cède, une hémorragie... non. Il voulait l'interroger tout de suite.

— Elle refait surface, dit l'infirmière. Mais, quelques minutes pas plus. Ne l'épuisez pas.

— Promis, fit Aimé en suivant Boris.

Ils s'immobilisèrent devant Hervé.

— Monsieur Décrieux ?

Hervé se redressa.

— Oui. Ah ! C'est la police.

Il se leva.

— Savez-vous pourquoi elle a fui ainsi ?

Corentin hocha la tête lentement.

— Nous venons de recevoir les résultats des empreintes. Ce sont bien les mêmes. Votre femme a probablement tué Carole Bergstein et agressé Chantal Seguin.

— Mais pourquoi ? Carole était sa meilleure amie.

— Votre femme avait-elle des penchants homosexuels ?

Hervé leur jeta un regard effaré, puis sourit.

— Vous vous fichez de moi ?

— Non, monsieur Décrieux. Chantal Seguin était homosexuelle. Quant à Carole Bergstein...

— Non, je peux vous assurer que non.

Le planton à l'approche des policiers se leva, salua. Les trois hommes entrèrent dans la chambre..

Ghislaine reposait, entourée d'appareils qui mesuraient sa tension, les battements de son cœur, son souffle. Hervé resta en retrait. Il ne comprenait pas les allusions de ce flic.

Corentin et Brichot se placèrent de part et d'autre du lit. La tête de Ghislaine roulait de gauche à droite. Elle marmonnait des mots sans suite, sans signification.

Boris se pencha.

— Madame Décrieux, est-ce que vous m'entendez ?

Sans ouvrir les yeux, elle laissa échapper une plainte, puis un cri qui la cambra : « salauds ».

Les deux policiers frémirent. « Salauds... salauds... » répétait Ghislaine en proie à une agitation de plus en plus excessive. Les deux policiers se regardèrent. Leur intuition avait-elle été la bonne ?

Derrière eux, Hervé s'était dressé, soudain blême. Il avait suivi, comme toute la communauté gay, les horreurs perpétrées par cet assassin insaisissable. « Salauds » le mot épinglé sur chaque cadavre.

— C'est de ma faute, bredouilla-t-il.

Les deux flics se tournèrent vers lui.

— Comment cela de votre faute ? s'étonna Boris.

Accablé, Hervé expliqua ses penchants sexuels, sa rencontre avec Fabien, sa séparation d'avec Ghislaine.

— En y réfléchissant, c'est bien dans son caractère. Elle a dû se sentir si humiliée...

— Le tueur des parkings était donc une tueuse... marmonna Aimé.

— Mais pourquoi ce « S » à salaud ?

— Je pense qu'elle n'en voulait pas seulement à moi, mais à tous les homos, expliqua Hervé.

Les policiers s'en contentèrent.

Ils sortirent de la chambre, laissant le mari avec sa malheureuse épouse.

Ghislaine s'éteignit au petit matin, après avoir psalmodié pendant des heures « salauds ».

Ni les policiers, ni le mari ne sauraient que la blessure de Ghislaine remontait à son enfance, que non seulement son mari, mais aussi son père, était un « SALAUD ».